

LES CHEVALIERS VESPÉRAUX

CELUI QUI ERRE DANS LES TÈNEBRES

— Fantasy & légendes —

ROMAN

LES CHEVALIERS VESPÉRAUX

CELUI QUI ERRE DANS LES TÈNEBRES

Albane F. RICHEL

ECHO Editions
www.echo-editions.fr

Toute représentation, intégrale ou partielle, sur quelque support que ce soit, de cet ouvrage, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est interdite (Art. L 122-4 et L 122-5 du Code de la propriété intellectuelle).

Le Code de la propriété intellectuelle du 1^{er} juillet 1992 interdit en effet expressément la photocopie à usage collectif sans autorisation des ayants droit. Or cette pratique s'est généralisée notamment dans les établissements d'enseignement, provoquant une baisse des achats de livres, au point que la possibilité même pour les auteurs de créer des œuvres nouvelles et de les faire éditer correctement est aujourd'hui menacée.

Direction Artistique : Émilie COURTS
Couverture : EC Média, Alicia PANSARDI

© ECHO Éditions

ISBN : 978-2-38102-272-7

À celles et ceux qui m'ont soutenue dans cette aventure.

*À Elodye H. Fredwell, Eva Orbelune et Morgane Kadella pour leur aide
précieuse.*

À Edgard, mon mari dévoué.

À ma famille aimante.

À Dante, mon assistant et protecteur de tous les instants.

1. CONTER LES JOURS

D'après Karah, on fête mon anniversaire. La montre à son poignet me taquine avec ce bracelet en argent qui reflète les flammes des torches en bois sur les murs. Elles éclairent à peine le bunker, aseptisées par les Ténèbres et tout ce qu'elles comportent. Je frotte mes yeux encore embués de fatigue tandis que mon estomac gargouille à grand bruit. Un grognement s'échappe de ma gorge, loin d'apprécier l'interruption de ma cheftaine quand la cantine se situe cinquante mètres derrière elle.

Sans crier gare, Karah brandit un carnet noir si près de mon visage que j'esquisse un mouvement de recul. Je me focalise sur l'objet : la lanière pour le maintenir fermé a cédé, elle pend dans le vide. À son bout, pour faire illusion, ma tante a accroché un critérium. Mes doigts se resserrent sur ce dernier avant de remonter vers la couverture de cuir. Je l'ouvre, curieux, puis jette un regard aux feuilles défraîchies sans rechigner. On a déjà écrit et dessiné par endroits. Des lunes, des étoiles, des soleils. Quelques listes de courses, des « choses à faire »... Plus drôle encore, des « films à voir avant de mourir » ou bien des « livres à lire avant la fin du monde ». Apparaissent à leur tour les Ombres aux yeux rouges, puis la dernière page que les coups de mine ont lacéré :

— Tu espères que je fasse quoi de ce... cahier ?

Karah pouffe de rire et plaque une main sur son cœur, les traits tirés dans un faux air offensé.

— Genre, t'en as aucune idée. T'as cru que j'allais oublier un moment de ta vie si important ?

— Karah... arrête de nous faire fêter des trucs qui n'ont pas de sens. Mon anniversaire, celui de la confrérie, les « temps forts » calendaires...

Un millier d'exemples ne suffiraient pas à la convaincre. Ses prunelles déjà foncées virent à l'obsidienne. Je baisse les yeux, conscient d'attaquer sa passion malsaine : nous rappeler que les « périodes » existent. Inexorables. Je me fends quand même d'un demi-sourire : cette attention me touche. Elle se radoucit devant mon air penaud et sa main se perd sur ma joue, près de ma cicatrice. Un spasme me soulève la pommette, j'évite les doigts baladeurs.

— Selon mes « calendriers inutiles », tu entames ta vingtième année, Cullen.

Elle se tapote le nez :

— Une tatie digne de ce nom connaît ce genre de détail, tu peux me croire.

Je hausse les épaules, pas convaincu de l'importance de la situation. J'en déduis, à ses sourcils relevés, combien m'offrir ce cadeau la ravit et la rassure. Un grain de normalité, une tradition d'Hier, pour contrer les horreurs d'Aujourd'hui. La mort qui rôde hors de nos murs, les tracas d'un quotidien stérile où se conjuguent nos doutes et nos frayeurs. Soit. Je joue le jeu.

— Ça ne me dit pas ce que tu attends de moi, là.

Karah guette le moindre tic qui trahirait mes émotions. Petit à petit, elle se décompose face à ma perplexité pour l'objet. Elle danse d'un pied sur l'autre et son malaise me rembrunit. Avec des gestes véhéments, elle réplique :

— Ce serait pas mal que t'y racontes ce qui te tracasse. Ça se faisait beaucoup, Hier, tu sais ?

Mes poings se ferment jusqu'à faire blanchir mes jointures contre la couverture rugueuse. Elle m'offre un cadeau empoisonné de reproches. Un rictus de dégoût me tord les lèvres, la colère gronde, au même titre que la faim de plus en plus imposante. Karah persiste :

— C'est une super méthode pour... canaliser ses sentiments... prendre du recul sur soi.

Je renâcle. De fines particules de poussière volettent dans l'air. Le halo des flambeaux accentue les cernes et le teint blafard de Karah. Elle lance enfin la vraie raison de toute cette comédie :

— Essaie au moins. Moi aussi, je mets des notes dans des bouquins. Si ça fonctionne alors... tu pourras prendre la relève.

Devenir chef. Cette position à laquelle ma supérieure me prépare depuis l'enfance. Je considère le carnet, pas prêt à affronter cette responsabilité. Ma gorge s'assèche. Karah cherche à ce que je me maîtrise, mais là, au fond de moi, se tapit la bête de mes pires cauchemars. La colère, la solitude, la frustration, les nuits sans soleil ont engendré cette créature sournoise, avide de contrôler ma personne dès que l'occasion se présente. Extérioriser le monstre grâce à l'écriture, accepter mon futur rôle de commandant des Chevaliers Vespéraux.

— Je te fais confiance, Lenny, ça arrivera plus tôt que tu ne le penses.

Karah me tapote l'épaule, j'ouvre la bouche pour répliquer quand elle se détourne et remonte le couloir. Elle disparaît dans son bureau, puis claque la porte, signe de ne la déranger qu'en cas d'urgence vitale. Je soupire, angoissé à l'idée de la décevoir, encore et toujours. La lumière des flambeaux se reflète sur le carnet dont la vue augmente mon anxiété. Je le cale à ma ceinture. Il colle contre ma chair bien que je préfère ignorer sa présence, trop concentré sur les tiraillements de mon estomac.

Loin d'avoir recouvré toute mon énergie après un sommeil agité de cauchemars, je traîne des pieds avec la frustration d'avoir sans cesse cette profonde lassitude qui me mine le moral. Le repos du juste me manque, incapable de me rappeler la dernière fois que j'ai dormi d'un sommeil de plomb.

Laura me salue avant d'entrer dans la pièce où l'on effectue nos entraînements. Elle démarre sa ronde, munie d'une torche en bois. Je réponds à son geste, dépasse la bibliothèque, puis le bureau de Karah sans m'y arrêter. Torrin, posté près de la salle d'eau, me gratifie de son éternel sourire que je lui rends sans entrain.

Aucun effluve ne s'échappe de la cantine. Je m'approche d'Isanka, derrière le comptoir réalisé avec du matériau de récupération. Sa moue gênée m'annonce le pire.

— Salut, Lenny. Bien dormi ?

— Mouais... toujours aussi crevé.

— Tu m'étonnes... quand Riba me remplacera à ce poste, je serai de corvée au local d'entraînement. Après seulement, je pourrai aller me coucher. J'ai hâte !

— Moi, j'ai hérité d'une inspection aux Bas-Fonds.

La perspective d'y rejoindre l'infirmerie me coupe presque l'appétit. Isanka pose trois boîtes de conserve sur un tréteau surmonté d'une planche. L'aspect rudimentaire des meubles du bunker n'aide en rien à embaumer les âmes de bonheur – je les suspecte, d'ailleurs, d'exacerber la monotonie de notre quotidien. Je grimace face aux raviolis, petits pois et flageolets : même mon estomac si bruyant s'est tu.

— J'suis désolée, c'est tout ce qu'on a. Il n'en reste qu'une dizaine de chacune. Va falloir retourner au magasin...

— Il n'y a plus rien, là-bas... on a tout raflé, déjà.

— Je sais... Karah aussi. Elle y travaille. Alors, qu'est-ce qui te tente ?

Je me masse la nuque, un accès de panique me vrille les nerfs. On épuise nos dernières ressources : en quinze ans dans les Ténèbres, on n'a pas réussi à s'adapter et trouver comment renouveler notre stock de denrées. Quelle humiliation ! Isanka s'impatiente, les mains sur les hanches. Je secoue la tête et valide mon choix de mauvaise grâce :

— Va pour les raviolis...

J'empoigne la boîte, écœuré d'avance, ainsi qu'une des fourchettes posées dans un porte-couverts.

— Tiens, n'oublie pas ça.

Elle me tend une bouteille en plastique, remplie d'une mixture semblable au goudron. Les frissons remontent le long de mon échine.

— Force et courage, mon ami.

Je m'abstiens de tout commentaire. Dans la petite pièce à peine éclairée, seuls Tahamt et Soriba déjeunent, assis près du mur. Le visage du premier s'illumine dès qu'il me remarque. Rasséréiné, je rejoins les deux frères et m'installe à côté de Soriba, concentré sur ses explications.

—... les larmes sélénites ne produisent pas d'UV, j'en donne ma main à couper.

Tahamt me lâche un clin d'œil tandis que je libère ma nourriture grâce à l'ouverture facile.

— De quoi vous parlez ?

Soriba sursaute. Il me lance un « Oh ! Salut, vieux. » tandis que Tahamt récapitule pour lui :

— Riba me rabâche que si on n'est pas en bonne santé, c'est à cause du manque de soleil.

— Ah...

— Mais oui ! Les ultra-violets contenus dans ses rayons stimulaient la synthèse de la vitamine D, chez nous. Sans ce processus, on est facilement... déprimés, malades, fragiles.

Déjà las de cette discussion, j'attrape une raviole. Froide. Gluante de sauce tomate industrielle. Périmée depuis... Mieux vaut éviter d'y

penser. Tahamt rajuste ses lunettes cassées qu'un bout de scotch maintient. Ses yeux ambre fixent ceux, identiques, de Soriba :

— Donc tu estimes que le scorbut de Kim-Sang provient de ça également ?

Je cesse de mastiquer l'espèce de caoutchouc dont le relent âcre ravive la nausée à chaque fois que la pâte farcie atteint l'entrée de mon œsophage :

— Kim a mal aux dents ?

— Ouais, elles se déchaussent, c'est pas beau à voir, me rapporte Tahamt.

J'avale ma bouchée au goût amer. Mon meilleur ami baille et se renforce dans son siège, les bras croisés. Sa conserve de cannellonis gît sur le plateau métallique de la table, un peu de sauce s'écoule par l'ouverture. Je poursuis l'épreuve de la dégustation pendant que Soriba le lance sur un autre sujet :

— Ça va, Léanne ?

Mes entrailles grondent à la mention de ce prénom. L'infirmière. Mon ex. La copine actuelle de Tahamt. Mes deux compères n'ont rien remarqué, je reporte toute mon attention sur la raviolle empalée au bout de ma fourchette. Tahamt secoue la tête :

— Tu parles... elle est au bout du rouleau. T'imagines, toi... Quand elle ne dort pas, elle passe sa vie en compagnie de malades, de dépressifs ou de...

Mon ami se pince les lèvres. Je le toise, une pointe de frustration vibre dans ma poitrine :

— Vas-y. Dis-le. De Kieran, le comateux qu'on n'arrivera pas à guérir ?

Il bafouille :

— Euh... non... ce... c'est pas ce que j'ai voulu dire.

Oh ! L'hypocrisie ! La colère gratte dans mon ventre, narquoise. Soriba se raidit face à la soumission de son frère :

— Calme-toi, Cullen, on est tous tristes pour Kieran...

— Ah ! Ne me fais pas rire, je t'en prie. J'ai une nouvelle pour toi : j'entends très bien les messes basses. Tu n'es pas le seul à penser qu'il est juste un poids mort.

Soriba se terre dans un mutisme qui affirme mes propos. Ma mâchoire se serre, je tourne la tête vers un Tahamt, mortifié. Son état de faiblesse ravive le monstre qui le pousse dans ses derniers retranchements :

— Pauvre Léanne qui a trop de boulot ! Après tout, on n'a pas de plus gros problèmes à régler.

— Mais non, Cullen, c'est pas...

Il s'y prend mal. Cherche ses mots. Se ravise :

— La situation dépasse Léanne... Elle nous dépasse tous.

— Ah ! Tu m'étonnes. Bien sûr que cette situation l'accable ! Ça lui fait du taf en plus. Ne me passe pas de la pommade, Ta. Ce n'est pas comme si quelqu'un d'autre que Karah ou moi apprécions Kieran, ici.

Je râle sans la moindre retenue :

— Pourquoi est-ce que je m'égosille? Quand on parle de ta copine, tout de suite, tu deviens le roi des cons.

Soriba se lève d'un bond :

— Tu manques pas de respect à mon frère !

Je l'imité. Ma chaise se renverse. On se toise, toute mon amitié envers lui contraste avec la tension dans mes muscles. Le monstre se réveille, implacable. Je le contrôle encore, mais je ne perdrai pas contre Soriba. Isanka s'exclame :

— Bon sang, les garçons ! Arrêtez vos gamineries.

Tahamt suit le mouvement. Il contourne la table et s'incruste afin de nous éviter d'en arriver aux mains. Sa respiration se saccade. Elle m'évoque sa crainte et alimente la bête qui rugit dans ma poitrine. Soriba me défie d'en rajouter. Les doigts crochus de la créature s'insinuent dans ma gorge. Elle menace de vociférer à ma place.

— Non, non, non ! Vous n'allez pas vous battre pour ça, c'est stupide.

— Ce ne serait pas la première fois, claqué-je.

Soriba plisse les yeux, il réitère son jeu du silence. Poings serrés. Un relent âcre titille mes glandes salivaires où la rage remue. Les doigts de Tahamt remontent le long de mon épaule, je me dérobe. Il insiste. Lui seul garde le secret de mes tremblements quand le monstre s'immisce. Quand je lutte contre moi-même. Il le sent, palpable, à assurer son emprise. Une toile autour de mes veines, de mes organes. De son ton le plus doux, mon ami murmure :

— Excuse-moi... Je n'aurais pas dû ramener Kieran sur le tapis. C'était nul de ma part.

Sa poigne se crispe, je lâche mon adversaire du regard. Les lunettes cassées de mon confident m'accusent et me rappellent ma culpabilité. Pour avoir cédé à la colère. Pour avoir frappé mon meilleur ami. Je me dégoûte. Tahamt ajoute une parole que je décote sans mal :

— S'il te plaît, calme-le. Tu m'as promis, tu te souviens ?

Je ravale à grands efforts le monstre infâme. Jamais plus. Jamais plus, je ne blesserai quelqu'un. Encore moins Tahamt. Il mérite mieux que moi. Je le repousse d'un geste du bras, la voix enrouée :

— Mon père vous emmerde.

La tête haute, je récupère mon repas et fonce dans le couloir. Mes cheveux blancs retombent en cascade le long de mes joues, ils me cachent de Torrin, loin de s'imaginer mon instabilité. Mes pas s'allongent. La friction du carnet contre la peau m'évoque sa présence, je me rue dans le dortoir où, par chance, personne ne vagabonde et m'affale dans le premier lit de camp à ma disposition.

J'étouffe, cette chose en moi cherche à surgir. J'inspire. J'expire. Elle me lance des images qui l'attisent, elle me domine. Derrière mes paupières closes, Papa. Inconscient. À mi-chemin entre ce monde et l'au-delà. Moi, pauvre déchet impuissant face à sa douleur sourde. Mon poing s'abat sur le mur. Même si, par miracle, il revenait à lui, mon père n'accepterait pas que son fils de cinq ans Hier se retrouve à l'âge adulte, Aujourd'hui. Il me traiterait d'escroc. D'usurpateur. Je renifle, cherche à contrôler ce flot d'émotions.

Ma main se referme sur le livre, je l'extirpe de mon pantalon pour mieux le contempler. Une thérapie, selon Karah. Exprimer mes sentiments. Déverrouiller la cage de mon cerveau où je les ai stockées toutes ces années, à ne rien laisser paraître à l'exception de la rage accumulée. Le véritable Cullen refoulé, personne au bunker ne le côtoie. Pas même Karah. Ni Tahamt. Me libérer. Me soulager. Être moi-même, au moins sur papier. Je doute. Je repense à la véritable raison de ce carnet. Au bout du chemin, il se teinterait des mémoires d'un chef prêt à guider les siens et à ramener la lumière dans les Ténèbres. Doux projet. Une belle ambition m'anime, un trémolo s'invite et casse mon reste de confiance :

— Alors, tu veux m'aider à me débarrasser du monstre, hein ?

J'ouvre le calepin, peu convaincu. Ma foi, pourquoi pas ? Si je ne trouve pas l'effet escompté, je l'abandonnerai. Je resterai... à la merci de la créature au fond de moi. Cette perspective m'effraie. Advienne que pourra. Le grain des feuilles épaisses me supplie d'y poser la mine et de la faire danser sur lui dans une valse sensuelle. On a écrit une liste de courses, sur les premières lignes. Je détourne mon regard de ces denrées chatoyantes et délicieuses, me concentre sur ma propre personne. Cet autre, qui m'obnubile, s'impose ; impossible de parler de moi sans en passer par lui.

Le monstre de la colère me gangrène. Nous cohabitons depuis ma naissance, avant même l'arrivée des Ténèbres. Papa s'effrayait de mes crises, Hier. Aujourd'hui, Karah et mes camarades me surveillent du coin de l'œil, ils s'assurent que je ne représente pas un danger pour autrui. Tata m'a suggéré ce journal une fois toutes les autres options épuisées.

Léanne m'a obligé à suivre son cours de sophrologie, Torrin m'a esquivé à l'entraînement, Isanka m'a motivé à quelques exercices de musculation. Kim-Sang, fidèle à son côté asocial, n'a jamais rien tenté. Laura, avec son infinie douceur, s'est improvisée psychologue de comptoir sans rien obtenir de nos échanges et Soriba n'hésite jamais à en venir aux armes quand je perds le contrôle. Cette technique assure au moins de me calmer. Quand bien même, cette rage m'aliène avec cette impression insupportable d'être l'hôte d'un parasite capable de tuer si je m'endors trop longtemps.

Tahamt la comprend et l'accepte comme une partie intégrante de ma personnalité. Il l'estime être une conséquence directe de mes traumatismes, en particulier la disparition de ma mère et, plus tard, l'avènement de la Nuit Éternelle. Le souvenir de ce jour me hante, s'abrite dans mes cauchemars quotidiens. Je revis en boucle cet épisode de mon enfance où j'ai tout perdu. Mon innocence. Mon père.

Je me décharge d'un poids, le soulagement allège mon âme et, pour un simple instant de bonheur, j'atteste de l'efficacité de l'exercice. Un peu moins timide, j'enchaîne les mots, raconte la fin de l'époque où mon unique mission consistait à grandir. Chaque nouvelle ligne noircie m'apaise davantage, je m'en délecte au point de dévoiler mes ressentis profonds à cet ami improbable.

Hier, mon père cuisinait. Il chantonnait un air autrefois familier dont les notes m'échappent, Aujourd'hui. En revanche, les effluves d'omelette titillaient mes narines et embaumaient l'appartement inondé de lumière. Mon estomac criait famine, mais la mission de mon chevalier touchait à son dénouement. Je m'évertuais à l'achever avant qu'on ne m'appelle pour le repas.

Je m'amusais dans le salon, sur la couverture que j'employais comme terrain de jeu. Marron, rugueuse, elle a assisté à tous mes plaisirs enfantins. Les rayons de l'astre jaune perçaient à travers les vitres et répandaient leur chaleur. Le canapé servait de mur à mon monde imaginaire et le carrelage orange représentait les sables mouvants où aucun jouet ne mettait les pieds. Aucun son à la télévision ne troublait mes moments créatifs, concentré à mener mes soldats à la victoire ou à construire un château avec quelques cubes en plastique.

Ce jour-là, un tas de coussins empilés symbolisait une forteresse imprenable et un dragon féroce avait kidnappé la princesse. Endormie depuis cent ans, elle attendait la venue d'un preux chevalier pour la sortir de son tourment éternel. Papa m'avait offert un bonhomme en bois parfait pour cette quête. Solas. Il s'habillait en armure lourde et sa barbe témoignait de sa sagesse légendaire. À son poing, une épée bâtarde infligeait d'importants dégâts aux fous qui s'y mesuraient.

Je lève le crayon une minute, les larmes ont laissé place à la joie innocente, je vibre à revivre ce merveilleux souvenir. J'écrase un sanglot du dos de la main et me relance dans ma narration :

Une partie de moi existait dans ce paladin, mon préféré parmi toutes mes poupées. Son côté vieillot m'assurait qu'il avait déjà survécu à un millier d'aventures trépidantes avec Papa. Je prenais la relève, désormais, et rien ne me rendait plus heureux. Ainsi, le soldat du roi et moi avions embarqué ensemble dans les contrées hostiles de la couverture, sol mou du désert aride où on avait érigé la forteresse. Épée hors de son fourreau, le jouet se refusait toute

couardise, trop courageux pour reculer; trop téméraire pour imaginer le dragon l'occire le premier.

Je pouffe de rire à me réapproprier ma naïveté, mon insouciance. Voilà donc le pouvoir magique de ce carnet. Rendre à un homme son enfance perdue, le temps de quelques pages. Le temps... Une page par jour. Compter les pages pour conter mes jours dans la Nuit Éternelle, ou du moins le passage des nuits. M'attribuer un repère. Une bouffée d'excitation m'assaille sous l'envie de revivre Hier au plus vite. La mine danse à vive allure :

Mon chevalier, sans peur et sans reproche, s'était rué sur la bâtisse où reposait sa promise. Un monstre au corps noir, muni de huit pattes, avait barré son chemin. Un coup d'épée et la bête immonde était repartie dans les contrées sombres sous le canapé. Après moult cris de victoire, Solas avait regagné les portes du palais maudit. La lumière du jour avait vacillé...

Mes traits s'affaissent, ma gorge se noue. La pointe tremble sur la feuille. J'hésite. Ferme les yeux. Je m'imprègne de cet instant où la nuit s'est abattue en pleine matinée. Où le froid s'est insinué dans la maison. Où de la vapeur s'est échappée de ma bouche. J'ai cru à un nuage. L'appel de l'orage. Le jouet a poursuivi sa quête, mais Papa a cessé de chançonner. Je me force à écrire, j'extériorise mon pire traumatisme :

Craquements d'os. De phalanges. J'avais porté toute mon attention sur la baie vitrée. On grattait le verre qui crissait d'une douleur suraiguë. Des doigts noirs et longilignes. Ils se terminaient sous une forme pointue sans le moindre ongle. Les impacts s'étaient fissurés. Les carreaux avaient explosé. Les éclats m'avaient inondé, acérés au point de m'écorcher la peau. Mon cri s'était brisé. Je

m'étais pétrifié face au spectacle macabre. L'Ombre s'était étirée sur le mur. Elle s'était refermée sur moi, immense, composée d'une fumée noire et s'était détachée du béton. Un contact chaud sur mes hanches m'avait soutiré un cri perçant.

— *Cullen ! C'est moi ! Arrête, Cullen. On doit partir, vite !*

Papa. Le fantôme de Kieran me tiraille. La faim aussi. J'avale une nouvelle bouchée de raviolis, davantage par instinct que par envie. Les Ombres. Les doigts crochus à la manière des branchages fins des arbres morts. Le relent âcre du sang et des cadavres en pleine rue. Les hurlements de terreur. Des yeux rouges dans la nuit. Le métal émet un son strident sur la conserve tant ma main tressaille. Mon père m'a sauvé la vie et a failli y laisser la sienne. Dans son courage, j'ai reconnu mon chevalier en action. Il m'a protégé, s'est dressé contre les Ombres démoniaques. Mon pilier prêt à s'effondrer. J'abandonne la fourchette et reprends le crayon.

Papa s'était écrasé sur le bitume craquelé. Dans sa chute, ses bras m'avaient lâché et ma joue gauche avait heurté un caillou contondant. Une estafilade avait marqué ma pommette. Première éraflure jamais obtenue. Karah s'était interposée alors, je pleurais devant le corps inerte de Papa. Cette terrible sensation d'absence d'un état conscient présageait le pire. Les Ombres avaient-elles soufflé son âme hors de lui ? Elles gesticulaient sous les volutes de Ténèbres et riaient, moqueuses de notre sort. Karah et les survivants nous avaient menés, Papa et moi, au bunker sous l'hôtel de ville. Ma tante avait travaillé là. Elle a pris les choses en main et a instauré la confrérie des Chevaliers Vespéraux, dont je représente un fier soldat.

Une vague de soulagement déferle en moi, je découvre ce carnet sous un angle différent. Un confident aux feuilles décrépées, à l'odeur puissante et âcre du vieux papier asséché. Je souris si peu d'habitude que les muscles au niveau de mes commissures tiraillent. Je relève les yeux de mon nouvel ami dont les pages se noirciront de mes souvenirs, de mon parcours en tant qu'homme. En tant que Chevalier Vespéral. En tant que futur chef, affranchi de son maître, de sa colère. Dans un coin, en bas, j'inscris le crédo de la confrérie. Une simple phrase qui guide notre quotidien et qui m'aidera à assumer mes choix envers mes compagnons d'armes quand viendra mon tour de diriger.

Car celui qui erre dans les Ténèbres verra la lumière.

2. DEJOUER LES TOURS DU MALIN

Une fois la dernière raviolle avalée, je considère la bouteille en plastique d'un œil inquisiteur. Ma langue colle au palais, une douleur aiguë me pique le cerveau. Je balance la boîte de conserve suintante de sauce dans le seau qui nous sert de poubelle et son bruit métallique résonne à peine dans l'air trop fade. La flamme d'une torche en bois forme un halo, elle illumine la boue noire et immobile dont l'opacité restreint le passage de la moindre lueur. Ma mâchoire se serre à mesure que je m'imagine boire cette immondice sans nom.

Soriba a étudié notre boisson empoisonnée. Il consigne ses découvertes dans un cahier de recherches, qu'il garde avec soin dans la bibliothèque. D'après lui, les fleurs qui s'éparpillent sur nos sols ont proliféré dans les eaux que les larmes ténébreuses ont rendu boueuses avant que les températures n'avoisinent le négatif. Leurs toxines se sont répandues et nous les ingérons, une fois les blocs de glace fondus à l'aide de nos torches. Les plantes hallucinogènes agirait à la manière de quelque drogue d'Hier, consommée lors de rites sacrés pour apaiser l'âme et se débarrasser de toute négativité.

Je secoue la tête. Quelles balivernes ! Comme si un être humain doté de toute sa raison accepterait de vivre pareil cauchemar de son

plein gré. Si on se cantonnait aux hallucinations, je m'en accommoderais. Cette substance agit aussi sur les organes d'une manière si terrible que je détourne la tête de la bouteille.

Je sursaute. Une silhouette se détache à l'entrée du dortoir. Je cache en hâte mon journal intime dans mon pantalon, les joues brûlantes. Laura se laisse tomber sur le lit de camp tout proche du mien. Elle soupire tandis que je passe une main sur mon visage, loin de vouloir montrer ma gêne :

— J'suis claquée...

— Tu as fini ta ronde ?

Mon amie grogne, elle croise les bras sous sa tête et lutte pour garder ses petits yeux bleus ouverts :

— Des Bas-Fonds jusqu'à l'entrée. Rien à signaler.

Ses pupilles s'accrochent sur l'espèce de goudron dégoûtant. Elle tend les doigts vers moi pour m'afficher son soutien et se plaint tandis que je me fends d'un rictus :

— Ouais, je sais, t'aimes pas qu'on te touche. Ça m'empêchera pas d'essayer, tu t'en doutes.

Son bras retombe avec mollesse avant de retrouver sa position initiale, sous la joue de sa propriétaire. Je dégote quelques vêtements dans l'armoire où on a octroyé une demi-étagère à chaque survivant pour ses effets personnels et, après réflexion, j'attrape une couette chaude avec laquelle je recouvre ma camarade. Elle me remercie d'un léger sourire :

— T'es gentil, Lenny.

— Tiens, un oreiller en prime. Ce sera plus confortable.

Laura le presse, véritable doudou entre ses doigts. Je m’apprête à quitter la pièce avec mes affaires quand elle m’interpelle. Ses yeux brillent d’une intensité nouvelle, liée à l’incompréhension et à la peur. La frustration d’avoir oublié sa phobie me frappe :

— Ah, oui. Pardon.

Je repose mes vêtements et la bouteille sur mon lit de camp avant de m’asseoir par terre, juste à côté de Laura. Je me cale contre le mur, mon amie contemple chacun de mes faits et gestes. Je la rassure :

— Je reste là jusqu’à ce que tu t’endormes, promis.

Elle me remercie d’un signe de tête et, pendant un moment, seul le crépitement des flammes sur les murs trouble le silence. Laura se redresse soudain, soucieuse d’avoir oublié quelque chose d’important. Avant même de pouvoir parer cette attaque-surprise, elle m’embrasse sur la joue avant d’ajouter :

— Bon anniversaire, Lenny !

J’essuie l’endroit souillé, les poils hérissés.

— Ah non ! Tu ne vas pas t’y mettre aussi.

Le rire de Laura me radoucit, elle se replace sur son lit. Je déchiffre, malgré son bâillement intempestif :

— J’ai gagné. Je t’ai touché.

— Gamine !

— J’assume.

J'évite d'en rajouter, puisque son jeu préféré consiste à avoir le dernier mot. Petit à petit, sa respiration ralentit et se calque dans un rythme propre au sommeil. Je l'abandonne à ses rêves, non sans un dernier regard pour m'assurer de son repos paisible, et remonte le couloir avec mes affaires jusqu'à la salle d'eau. Torrin garde toujours l'entrée, dos collé au mur, à s'ennuyer comme un rat mort. Il recoiffe ses longs cheveux blonds, un sourire fleurit sur les lèvres de ce don Juan quinquagénaire un peu trop gourmand des courbes féminines. Il me dégoûte, mais Karah s'est montrée ferme : « J vous demande pas d vous aimer, j vous d mande de bosser ensemble dans l calme ! Soyez civilisés, messieurs ». Soit. Il me tape quand même sur les nerfs.

— Bonsoir, Cullen !

Mes dents grincent. Sous prétexte de la Nuit Éternelle, Torrin s'exclame « bonsoir » à tout bout de champ. Il s'amuse à maintenir les expressions d'Hier, dans l'espoir de pouvoir déclarer un « bonjour » pur et solennel quand le soleil brillera de nouveau. La nostalgie s'ajoute à son désespoir et à celui de Karah. Ils vivent d'illusions et assouplissent leur mal-être grâce à ces petites phrases inoffensives qui ont perdu tout leur sens, Aujourd'hui.

Je hoche la tête en guise de réponse. Je refuse de dévoiler mon appréhension à cause d'un trémolo malvenu. Torrin inspecte le liquide sombre, ce dernier danse au rythme de mes mouvements et laisse des traces sur le plastique. Il la sonde à la recherche de la moindre lueur. Le liquide se meut avec lenteur tant son épaisseur atteste de sa densité. Ni lui ni moi ne nous empêchons de grimacer à une vue aussi sordide. La frustration me gagne :

— C'est la boue, c'est bon, tu peux me lâcher. Si je voulais me tuer, je me ficherais à poil sous les arbres et je boirais les larmes sélénites.

Torrin darde ses iris clairs sur les miens :

— Fais donc et on t'enterrera à côté de Caleb, tu as ma parole.

Je lui arrache la visqueuse des mains avant de lui lancer, d'un air narquois :

— T'inquiètes, j'ai prévu de te pourrir la vie encore un moment.

Il hausse les épaules :

— Malheureusement, j'y compte bien. Force et courage, en tout cas.

Il se décale pour que je franchisse la porte. Je frémis de manière imperceptible, seul face à mes démons et pose le récipient au contenu douteux sur le vieux lavabo qui n'a jamais servi. Du moins, pas depuis mon arrivée au bunker. L'humidité et la rouille l'ont attaqué de toute part, la clé du robinet refuse de tourner tant elle est grippée. Qu'importe. L'eau d'Hier n'existe plus et l'épaisseur du poison noir qui la remplace obstrue les tuyaux.

Je traîne des pieds vers la baignoire qu'on a remplie de cette espèce de goudron. Il marine là depuis un moment, une odeur croupie en émane. J'hésite à me laver, puis me fais violence ; j'ai repoussé l'échéance trop longtemps. J'y plonge les bras et me badigeonne le corps en vitesse. Je suffoque sous le froid du liquide, mais je m'efforce d'être scrupuleux pour éviter d'avoir à recommencer trop tôt. L'eau noire trace de minces filets sur ma

peau, j'attrape une serviette sur le comptoir et retrouve toute ma pâleur, trop prononcée à mon goût.

Je relève la tête, le pire reste à venir. L'hydratation pure et dure. Je retourne au lavabo où je m'habille sans hâte d'un pull noir et d'un jean. L'ensemble avive l'aspect crayeux de ma peau. Même les « blancs » du bunker arborent une teinte plus rosée ou crème. Un vrai fantôme avec la clarté de mes cheveux et le gris argenté de mes yeux. Je secoue la tête et me raccroche à mon journal, ma bouée de sauvetage.

J'ai appris à me taire. Karah aussi. À la tombée de la Nuit Éternelle, quand la soif l'avait tirillée, ma tante s'était portée volontaire pour goûter la première à cette étrange substance qui s'était écrasée sur nos rues et dans notre lac. Elle s'était enfermée dans la salle d'eau, je m'étais tenu de l'autre côté, à attendre son retour. Tahamt m'avait pris la main. L'avait serrée très fort. D'abord, des gémissements plaintifs. Puis des pleurs. Des cris dans les pleurs.

Je m'étais rué sur la porte pour l'ouvrir. Libérer de ses tourments ma dernière parente encore en vie. Tahamt m'avait maintenu, aucun de nos camarades n'avait osé bouger. Les paroles de mon meilleur ami m'étaient parvenues aux oreilles : « On a tous perdu quelqu'un, Cullen ». Et alors ? Maman nous avait abandonnés, Papa semblait dans l'inconscience. N'avais-je pas payé le prix fort ? En quoi la situation aurait-elle justifié la mort de tata ? Je m'étais débattu comme un forcené.

Plus un bruit. Les flammes sur les murs avaient vacillé, elles avaient menacé de nous plonger dans le noir. On avait tous retenu notre souffle. Prostrés. À s'interroger du regard les uns les autres.

Karah était sortie avec fracas. Pantelante. Chancelante. Sa frange ébène et bouclée était retombée sur son front humide de sueur. Elle avait plaqué son verre vide contre le torse de Torrin, abasourdi : « C'est l'enfer... mais c'est buvable ». Karah avait relevé le menton d'un léger mouvement, ses yeux s'étaient agrandis : « Bon sang, mais ils foutent quoi là, les gosses ? »

Je débouche ma fameuse bouteille empoisonnée. La vue du liquide gluant me comprime déjà l'œsophage. Il ne revêt aucune odeur, mais le traumatisme vivace suffit à me paralyser d'effroi. Je secoue la tête et retourne à mon carnet :

« On n'évitera pas aux enfants de boire ce truc, Karah ! », lui avait-on formulé. « Tu crois qu'ils tiendront combien de temps sans eau ? Vingt-quatre heures ? Quarante-huit ? ». Mon regard humide s'était figé sur ma tante. Elle s'était jetée sur moi. Ses bras s'étaient refermés sur mon corps parcouru de spasmes : « Tout ira bien, Cullen, je te le jure ». La culpabilité d'avoir gémi, crié, pleuré, s'était lue sur ses traits tirés. À chaque nouvelle tentative d'hydratation, Karah avait développé sa détermination. Lorsque ma tante se trouve dans la salle d'eau, plus aucun bruit ne s'en échappe. Admiratif, je l'imites sans jamais l'égaliser.

Les veines à mes tempes battent en rythme. J'inspire, à me demander si, Aujourd'hui encore, je déjouerai les tours du Malin. Ma langue râpe sur mes lèvres trop sèches, la peur me vrille les entrailles. Je ferme les yeux. Porte le goulot à ma bouche. La pâte visqueuse s'y invite. Progresse avec une infinie lenteur. Elle me taquine. Me torture, tandis que je l'attends. Son goût âcre se diffuse, serpente le long du muscle et poursuit jusqu'à ma gorge. J'étouffe. Suffoque. Me raccroche à la moindre bulle d'air. Mes poumons brûlent. Crient famine. Je claque la bouteille sur le lavabo. Le feu me monte au

visage. J'en pleure, j'en tombe à genoux. J'hésite à vomir la gelée glaciale, mais elle s'accroche aux parois de chair.

Petit à petit, elle se fraye un chemin jusqu'à l'estomac, danse avec la bile et la noie toute entière. L'oxygène s'engouffre à nouveau dans mes poumons, salvateur. Trop d'un coup. Je râle sous la pression. La douleur me pique le torse tel un javelot. Les spasmes prennent le relais. Plus virulents à chaque assaut. Mon ventre se déchire, ma vision se trouble. Le pied du lavabo disparaît. Les larmes noires poursuivent leur ascension dans mes veines. Mes artères. Mon cerveau frémit.

Les Ombres dansent derrière mes paupières, suaves et sensuelles. Leurs ongles me caressent le corps, je tombe sous la force de leurs étreintes. Une lueur pure se dessine au-dessus de moi. La Lune s'invite. Nous contemple de son regard lubrique. Elle forme un halo autour des baladeuses plus agressives. L'astre rond se fend d'un sourire. Je lève la main, avide de la rejoindre. Elle se mue en un croissant immaculé. Mes doigts l'agrippent, sa chaleur m'apaise. À mes jambes, sur mon ventre, les Ombres m'arrachent la peau.

Une douleur fulgurante me traverse. Un courant électrique qui me paralyse. Les petits monstres crochus remontent le long de mon tibia. Cassent mon péroné. Écrasent le genou. Me compriment les cuisses. La lune retrouve toute sa rondeur. Elle me révèle ses dents acérées, sur trois rangées. Elles tournent, prêtes à broyer. Même sans iris, l'astre blanc me toise avec envie. Ses cratères explosent à mesure que sa bouche s'agrandit. Je hurle. Mes organes gèlent dans les Ténèbres. La gueule aiguisée se referme sur moi. Les lames affûtées me lacèrent. Mes membres s'arrachent, mes vociférations se perdent dans la cavité buccale.

J'ouvre les yeux. Les Ténèbres laissent place à la salle d'eau à peine éclairée, mais si rassurante. Mes cris résonnent encore à mes oreilles, les dernières hallucinations s'évaporent, j'accueille avec soulagement mon retour dans ce lieu familier. Je me cale contre le mur et peste sans retenue : j'ai échoué à me montrer fort. Les sanglots roulent le long de mes joues fiévreuses. Je me recroqueville dans un coin. Attrape mon journal. Je reprends contenance, non sans effort :

Oh ! Quelle humiliation ! Je hais ce monde. Je me hais, moi, de dévoiler ainsi ma faiblesse, mon impuissance. Incapable de combattre mes propres démons et surtout la solitude, implacable, même lorsque je suis entouré de mes camarades. Une meurtrissure profonde, marquée sur mon âme elle-même. L'envie de remonter vers les cieux après ma chute, malgré cette bouche béante qui me mange, m'entraîne vers la mort et le néant. Les Ombres refusent que je les quitte, que je quitte mon enfer. Elles me griffent. Irrémédiables. Toujours la même vision affreuse. Toutes les nuits d'Aujourd'hui.

J'inspire. J'expire. La cadence de mon rythme cardiaque se calme. Mes larmes sèchent, mes poumons s'emplissent d'air et se gargarisent d'un si bon oxygène. Je dessine une main crochue, toute noire. Colorier m'apaise, je prends du recul. Je me détache de ces mirages. Comme s'ils appartenaient à un autre. Comme si une partie de moi n'était pas moi. La solitude m'indiffère. Le néant aussi.

— Pourquoi Diable en suis-je si effrayé ?

Aucune raison valable ne m'interpelle. On n'a jamais menacé de me manger. De me broyer les os. Ma foi... les phalanges coupées de ma main gauche me rappellent les dangers de la nuit sans fin. Je

regrette de savoir mes camarades prisonniers des Ténèbres, je pose mes interrogations sur papier, me vide la tête de tout ressentiment :

Les Chevaliers Vespéraux me poussent à me battre. Je m'y emploie pour eux avant tout. Si je tombais au combat, j'éprouverais une grande fierté à avoir aidé mes camarades. À les avoir guidés dans les Ténèbres, pour retrouver la lumière. Pourquoi mes cauchemars s'éloignent-ils autant de ma réalité ? Sont-ils les miens ? Le souffle de la vengeance me ravage, au même titre que ma colère intarissable. D'où proviennent-elles ? Je lutte contre ma propre personne, là où ma guerre se joue contre les Ombres. Les Ténèbres. Le Malin.

Je referme le cahier avec rage. Cet autre, au fond de mes entrailles... Serait-ce le monstre de la colère ? La réponse me paralyse d'angoisse. Je refuse de me soumettre. Je resterai maître. Pour papa. Pour mes camarades. Pour devenir le chef digne de cette confrérie et ramener la lumière dans les Ténèbres. Mon but dans la vie. Je me paralyse d'effroi : tapie dans l'ombre, au fin fond de moi, la bête m'écoute. Elle ricane.

3. FAIRE PARLER LES PIERRES

Plus tu m'ignores, plus je perds espoir. Ma voix se brise, mes mots se fanent, il ne me reste plus que ce journal. Peut-être liras-tu ces lignes, une fois réveillé? Celles du fils abattu, frustré, qui t'appelle et s'époumone sans obtenir le moindre retour. Cette fois, je me tais. J'écris. Je t'écris. Avec tout mon cœur et toute mon âme. Je profite de monter la garde à l'infirmierie pour m'asseoir à ton chevet et te narrer mes histoires dans le plus profond des silences. Un silence de pierre.

Je décroise les jambes, les pieds lourds sous le poids des Rangers. La tristesse m'étouffe, le manque de Kieran me tiraille, me comprime le thorax. L'envie de fuir se déverse comme une petite vague de soulagement. Après ma visite, je me faufile en ville. Sur les toits du monde. Mes doigts se crispent sur le crayon, mon soutien face au mutisme de Papa. Le seul qui compte dans ma vie éclatée.

Si tu me revenais, je t'emmènerais au sommet des ruines d'une bâtisse qui se tenait là, Hier. Tu me raconterais l'histoire de cet endroit de béton, je te conterais celle de Monroe Aujourd'hui. Les stratégies des ennemies, les meilleures méthodes de combat. Je te pointerai du doigt le magasin général où nous avons récupéré

Laura. L'avenue, même, où l'Ombre t'a blessé... et, au bout du boulevard de la Liberté et tout autour de nous, je te présenterais le Voile de Ténèbres. Celui dont on ne revient pas si on le franchit.

Je te l'avoue, je sors souvent à l'insu de mes camarades. Ils le savent : je ramène toujours un petit quelque chose pour me faire pardonner. J'escalade les murs et je regarde de haut les créatures damnées, tombées bien bas. Karah me surveille... à ma dernière escapade, Torrin m'a coincé et m'a dénoncé. Ta sœur s'est transformée en véritable dragonne. M'a traité d'inconscient et autres noms d'oiseaux peu flatteurs. Je déteste qu'elle se prenne pour ma mère. Les autres, pourtant, acceptent mes sorties en solitaire. Je me suis révolté à mon tour, j'ai perdu mon sang-froid. J'ai cogné dans les murs, j'ai hurlé, les traits tirés, les joues brûlantes. Tahamt a voulu me calmer. Il a plaqué ses mains contre mes épaules. J'ai mal interprété son geste. Je lui ai donné un coup de coude sur l'arête du nez. Ses lunettes se sont cassées.

J'inspire avec force. Jamais je n'aurais porté cette histoire en voix. Déposer mes pensées en vrac sur le papier me sied davantage. Je remercie Karah, Isanka et Soriba de m'avoir appris à lire et à écrire. Grâce à eux, je me permets d'être moi-même, le temps de quelques pages. Pas le Chevalier Vespéral. Cullen Fierce. Juste Cullen. Je me gratte la joue où je croise la boursoufflure que ma cicatrice a laissée. Ce carnet me libère. Je prends du recul, conscient d'avoir mal agi. Conscient d'avoir blessé mon meilleur ami. J'attrape le poignet tiède de Papa.

— Je te promets que j'irai m'excuser auprès de Soriba tout à l'heure. C'est ce que tu voudrais, n'est-ce pas ?

La honte me brûle les joues. D'un œil inquiet, je vérifie les alentours. Si ma carapace se brise sans effort quand mon père se trouve non loin, elle reste intacte face à mes camarades. J'inspire courage et force, une légende pour les plus jeunes recrues – Léanne et Laura – un homme preux pour les vétérans, ceux qui partagent ma vie depuis l'avènement des Ténèbres. Seule l'infirmière m'a déjà surpris, figé dans la douleur et la peine.

Pour le moment, Léanne m'ignore. Elle s'affaire, elle essuie une des larmes de Kim-Sang. Je frémis à la vue du sanglot rouge que le scorbut provoque. Mon camarade place sa main par intermittence devant sa bouche gonflée. Ses cernes m'informent qu'il n'a pas dormi depuis trop longtemps. Quand ses yeux nacrés se fixent sur moi, je détourne le regard. Cet homme large d'épaules m'intimide, il inspire le respect. La solitude glisse sur lui comme la pluie sur les arbres ; il parle peu et son calme olympien m'inspire. En somme, Kim représente mon parfait opposé.

Je referme mon journal, le délaisse sur la table de chevet et attrape le poignet de Papa. Avec un peu de chance, il prendra conscience de ma présence. Mon regard bifurque sur Léanne, concentrée sur le livre de médecine que je lui ai rapporté d'une de mes sorties. Elle a attaché ses cheveux d'or en une queue-de-cheval, de longues mèches tombent sur ses joues creuses et ses yeux gris, délavés, révèlent sa fatigue accablante. Si je l'avais convoitée à l'adolescence, elle m'inspire la plus profonde indifférence à l'âge adulte. L'amertume me consume. Je culpabilise à l'idée de notre relation, terminée dans les pleurs et les cris. Avec la gifle.

Je serre le bras de Kieran un peu plus fort, cherche un semblant de vie dans ce corps rachitique et méconnaissable. Rien. Le néant. Si proche. Si présent. Vide intégral et avaleur d'âme. Je renifle, mais

l'odeur d'alcool pour la stérilisation des outils médicaux m'agresse les narines. Elle témoigne de toutes les souffrances endurées ici. Mes compagnons et moi-même avons lutté dans l'ancien hôpital pour rapporter à Léanne les tranquillisants, la morphine et tous les instruments dont elle se sert au quotidien. Mon ventre se tord, je lâche Papa pour retrouver la chaleur si familière de mon cahier.

J'ai horreur de cet endroit. Tahamt insiste à chaque tour de garde à l'infirmierie pour m'accompagner. Je refuse. Encore et toujours. Mon meilleur ami, affublé du fardeau grotesque d'avoir le cœur sur la main, se contente d'une moue capricieuse. Au fond, il s'inquiète. Il cherche à rendre mes visites auprès de toi plus supportables. Son empathie à mon égard me déprime, mais notre complicité s'est tissée dès l'avènement des Ténèbres alors je tolère ses accès de tendresse. Serviabile, souriant, optimiste... Tahamt représente tout ce que j'ai oublié de devenir. Je méprise sa gentillesse, mais je la respecte aussi. Elle a renforcé notre relation, au point d'obtenir la réputation « d'inséparables ». Sa présence me rassure quand je manque de confiance.

Je relève la tête, pensif. J'incarne un modèle pour Tahamt. J'excelle au combat alors qu'il tremble de tous ses membres à l'évocation d'une sortie du bunker. Je m'en amuse, mais son amour de la solitude m'effraie au même titre que celle de Kim-Sang. Le maniement des armes ne lui servirait pas, terré dans les Bas-Fonds de notre abri. Les Chevaliers Vespéraux se relaient pour surveiller l'endroit, boucliers humains sur lesquels Tahamt compte. La vérité m'amène la nausée : au fond, il a moins besoin de moi que moi de lui.

Il mérite mieux. Mieux que moi. Comme son frère, Soriba. Ou Léanne, devenue sa petite-amie après notre rupture. Je gère seul mes émotions, sans grand succès. Je préfère savoir mon confident loin de moi quand elles me laissent à fleur de peau. La colère, pernicieuse, attend mon abdication pour revendiquer tout mon être. Je lutte contre elle sans jamais reprendre mon souffle. Elle gagne du terrain, pourtant. Elle se répand, maladie incurable. Seul mon pilier me sauvera d'une annihilation totale.

Le tourbillon de mes émotions se confronte à ta froideur, Papa. Mon amour pour toi, indéfectible, ranime mes espoirs fanés. Tu me reviendras. Qu'importe si je subis l'attente jusqu'à Demain. J'ai marché dans tes pas, Hier, je me languis de toi Aujourd'hui, je te protégerai à mon tour Demain. Ta chaleur, le son de ta voix... tant de guides qui me manquent dans les Ténèbres. Comme j'aimerais t'entendre ! Comme j'aimerais t'entendre !

Quand ai-je cessé d'y croire ? À quel moment la dépression m'a-t-elle étreint ? L'innocence de ma jeunesse s'est tarie, transformée en désillusion perpétuelle. Le Voile de Ténèbres nous interdit de quitter Monroe la Dévastée. Je ne me leurre pas. Ailleurs, l'herbe a autant pourri. Les Ombres n'ont rien épargné. Pourquoi se seraient-elles soustraites aux villes et villages ? Aux pays ? D'autres survivants peinent dans leur contrée.

Mes pensées se bloquent, ma tête se vide. Le crayon virevolte entre mes doigts, d'une manière un peu plus experte à chaque nouvelle tentative. Je réfléchis à ma prochaine phrase quand Léanne me surprend :

— Tu fais quoi ?

— Rien !

Je m'empresse de refermer le cahier, mais trop tard. Léanne pouffe de rire :

— T'écris tes secrets dans un journal intime ?

Elle minaude. Je grogne :

— Bien sûr que non ! Tu m'as pris pour un gosse ou quoi ?

L'inspiration s'étiole à mesure que mes pensées s'éloignent du papier. Je réplique d'une moue et lui lance un air désarçonné : j'ai horreur qu'on me dérange lors de mes visites auprès de Papa. Pour toute réponse, l'infirmière hausse les épaules :

— Tu comptes retourner en ville, bientôt ?

J'acquiesce, la curiosité piquée. Mes cheveux retombent devant mon visage, je fixe mes iris sur la pierre dans le lit de camp. Aussi immobile que le monde figé. Malgré ma gorge nouée et mon moral à la dérive, j'écoute la requête de la guérisseuse.

— J'arrive à court de morphine. J'aurai besoin d'un des tiens pour aller en récupérer à l'hôpital.

Je tressaille à cette mention. Le pire endroit de Monroe. Je réponds d'une grimace. Dans un contexte différent, je lui aurais rétorqué d'aller se trouver une autre bonne poire pour une virée si périlleuse. J'y laisserai ma peau, si j'accepte. Pourtant, ses mots me blessent. Mon *ego* saigne. « Un des tiens ». Pas moi. L'orage gronde. La fierté de sa mesquinerie se dessine sur ses lèvres. Je serre les poings, le monstre de la colère se réveille et me voile la rétine :

— Je m'en charge, c'est bon.

Léanne lève les yeux au ciel avant de me laisser seul avec Kieran. Je retourne sur le papier et renie l'éruption de la rage dans mon ventre :

Ton corps dans ce lit me rappelle les tombeaux des anciens rois, sur lesquels on sculptait la silhouette du défunt pour marquer sa grandeur. J'ai frémi lorsque j'ai découvert cette tradition dans un des livres d'Histoire de tata. Elle évoque sans cesse la période de la chevalerie et des valeurs qu'elle nous inculque à partir de ces témoignages d'une époque qu'elle-même n'a jamais connue. « C'est important pour moi de vous donner un but, Cullen. Des responsabilités. Une raison de vivre. Tu comprends ? C'est nous, les garants d'Hier ». Peut-être a-t-elle raison. Mais, je me demande, pourquoi se rappeler Hier quand on mourra Demain ? On s'éteindra et notre Histoire avec. À moins qu'on ne trouve des survivants ou qu'on engendre. Je répugne l'idée d'amener un enfant dans ce monde.

Retrouver mon père assurerait déjà un bon début. Je te réveillerai, Kieran. Je résoudrai l'énigme de ton sommeil sans fin. Je retrouverai la couleur de tes yeux. Un jour, Papa, tu me reviendras. Un jour, la morphine te soulagera. Ou une nuit. Je n'abandonnerai pas. On vivra dans l'hôpital désaffecté, dans le pire des cas.

Ma main gauche, dépourvue d'annulaire et d'auriculaire, se referme sur celle du comateux. Je me convaincs que, quelque part, mon père ressent cette pression.

Je suis là, Papa. Je suis toujours là. Tu m'as protégé, je te le revaudrai. Je te ramènerai du Royaume des Morts. Du Royaume des Endormis, si un tel endroit existe. Je ne t'abandonnerai pas. Malgré les messes basses. Malgré les tensions que génère ton état

auprès de certains Chevaliers. Ils bafouent notre confrérie, loin de défendre les démunis.

Je griffonne dans un coin du carnet. Une grosse tache noire et indélébile. La gorge serrée et les yeux embués de larmes. Je les chasse aussi vite que la mine court sur le papier :

Tu persistes. Tu te terres dans ton mutisme si douloureux pour moi. Je refuse de pleurer. Ma carapace se reforme. Les sanglots cesseront jusqu'à mon retour à tes côtés. Une mission m'attend : j'irai à l'hôpital chercher ta morphine. Seul ou avec mes compagnons. Pour toi, Papa. Le plus grand des Chevaliers Vespéraux.

J'embrasse Kieran sur le front. Pas de réaction. Mon âme tombe en ruine à l'intérieur de mon corps. Mes organes se compriment. J'accepte l'évidence : Hier, les Ténèbres ont transformé mon père en pierre ; Aujourd'hui, il demeure sans voix. Au fond, je cherche l'espoir. L'espoir que, Demain, il puisse à son tour me raconter ses aventures d'un monde révolu.

4. LE MONSTRE DE LA COLERE

Tahamt m'interpelle dès que je sors de l'infirmierie. Impossible de l'éviter, le lieu de repos des blessés et l'atelier de mon meilleur ami sont collés l'un à l'autre. Je soupire, d'abord frustré, puis honteux au point d'échouer à poser mes iris sur lui. Il lit dans mes prunelles grises toute ma colère refoulée. D'après lui, elle gronde dans mes entrailles et sa lueur vacille dans mon regard.

— Fais pas genre tu m'entends pas ! Que me vaut l'honneur de ta visite dans les Bas-Fonds ?

Un baquet de larmes sélénites trône au bout de la pièce et l'illumine, en plus des torches enflammées sur les murs. Sur le bureau de Tahamt dorment des moules tapissés du liquide noir. Ces éléments suffisent à l'activité du forgeron : il façonne ses moules, les badigeonne d'eau noire qui permet de refroidir les larmes sélénites, une fois qu'il les a versées. Si le tout respire la simplicité, Tahamt m'assomme souvent de détails bien complexes qui m'assurent combien je ne désire pas prendre sa place. Un point positif, cependant : les gouttes lunaires réchauffent la pièce.

— Je n'ai pas le choix que de repasser par ici pour me rendre à l'étage. Je retourne bosser, c'est tout. Je ne venais pas te voir toi en particulier.

— Merci, c'est agréable. Pour quelle mission, tu dois remonter ?

Merde ! Je réfléchis à toute vitesse :

— Je vais remplacer Torrin à la surveillance de la salle d'eau.

Les bras croisés, Tahamt se pare de la moue du mec pas dupe. Je le défie de me contredire. Occasion qu'il saisit à la volée :

— Isanka s'en charge. Tu mens. Elle te l'a dit à la cantine, en plus.

Je fulmine. Mon ami s'approche, nos visages se touchent presque tandis que sa peau sombre contraste avec la mienne. Ses grands yeux ambrés me fixent avec une profonde intensité.

— Quand tu me racontes des bobards, c'est que tu comptes sortir tout seul.

Je me rembrunis. Comme d'habitude, il s'inquiète pour moi, mais rien ne le retient de me provoquer :

— Tu tires une tête dégueulasse. J'ai raison, avoue !

Je croise les bras, faussement offensé :

— Tu ne connais toujours pas mon merveilleux faciès ?

Tahamt plaque les mains sur ses hanches. Impossible de lui donner tort, on a tissé un lien fusionnel. Il m'apprécie autant que son frère biologique, pour mon plus grand bonheur et ma gêne la plus

assumée. Je me suis juré de le protéger par tous les moyens nécessaires, cela me rend responsable de lui, en un sens.

— Même pas vrai ! Y a le monstre, à l'intérieur, qui demande qu'à se barrer.

Ma gorge se serre. Mes pleurs. Mes peurs. Ma rage. Mes émotions refoulées ressurgissent et le monstre de la colère m'annihile. Cette... créature, Tahamt et moi l'avons baptisée après ma première crise. Je passe une main contre mon flanc où je sens la rudesse du carnet. Elle me calme. L'envie d'écrire me surprend, mais je refuse de pratiquer cette activité sous les yeux de mon ami. Pas à moins d'y être obligé. Je ne pourrai pas remplir ma mission à son égard si je cède devant lui à mille faiblesses. Celles qui alimentent la bête et me bousillent l'existence.

Tahamt m'invite à m'asseoir, je lance une œillade désespérée vers l'échelle qui mène à l'étage supérieur. Mon ami grogne, vexé que je songe à le fuir :

— Lenny ! Tu restes ici, avec moi. J'ai un truc à te montrer.

— Pff ! Cette technique pour me retenir...

Tahamt joue la carte de la malice, il m'honore de son plus beau profil :

— Tu ne veux pas voir ma surprise ?

Si. Bien sûr que j'en ai envie. Je râle contre ma curiosité maladive et m'affale sur le siège bancal à côté de mon camarade. Sa chemise est tachetée d'éclats sélénites. Elles luisent avec une infinie douceur.

— Regarde ! Elle n'est pas magnifique ?

Il démoule une sculpture : plusieurs fines lamelles s'enroulent les unes autour des autres et une tige retient le tout. Face à mon air circonspect, le forgeron s'anime :

— C'est une rose ! Y en avait pleins, avant que la nuit tombe. Prends-la.

Il me fourre la représentation entre les doigts. Elle les réchauffe, j'en frissonne. Sa lueur d'un blanc immaculé forme un halo autour de ma peau et, bien que j'adhère à sa beauté, j'interroge mon ami du regard, peu sûr de comprendre ses motivations :

— Et donc, tu comptes sur cette... rose... pour te garder à l'abri des Ténèbres ? Des Ombres ? Des horreurs du dehors ?

— Non, c'est juste... c'est joli, tu ne trouves pas ?

Je rejette l'objet inutile sur le bureau, la naïveté de Tahamt m'énerve. Des mots pour combattre les maux. Sa philosophie.

— Quelle connerie ! Tu vas te faire tuer.

Son teint pâlit d'un coup. Maxillaires serrés. Je réalise combien mon geste et mes paroles l'ont blessé.

— Je voulais... changer des armes et des armures. Faire quelque chose de plus... positif. Un symbole de paix, pas de guerre. Rien qu'une fois.

Il évite mon regard, sa voix se brise en un trémolo. Malgré les années, je reste impuissant face à son hypersensibilité. Incapable de la comprendre. Mon envie de le secouer se noie sous ma culpabilité. J'ai agi comme un con. Avec Tahamt, pas besoin de paroles pour me

rattraper. La rose sélénite à la main, je la place en boutonnière sur son vêtement troué.

— Ça te ressemble tellement, Ta.

Silence. Comme la pierre. Ça gronde, dans mon ventre. Dernière tentative :

— Tu devrais l’offrir à Léanne.

Mon ami se redresse :

— Tu crois ?

— Ouais, elle serait contente... et elle aurait toujours un peu de toi avec elle...

Je hausse les épaules pour finir ma phrase. Le sourire revient sur les lèvres de Tahamt, il acquiesce, bienheureux et sans la moindre rancune envers moi. D’un naturel tactile, il pose son menton contre ma clavicule :

— Alors ? Tu vas me confier ce qui l’a réveillé, cette fois ?

Le monstre. Je me renfrogne :

— Rien de particulier. Un cumul de tout.

J’évite avec soin de lui mentionner l’effet dévastateur des paroles de Léanne. Mes états d’âme se transforment en phrases dans mon esprit. Je m’imagine les inscrire sur mon cahier, voir la mine rouler et exorciser mes peines les plus profondes.

— Nan, mais, Lenny... le monstre de la colère, c’est l’incarnation même des événements de ta vie. Une mère qui t’abandonne, un père dans le coma, ton rôle de Chevalier qui se veut exemplaire et, bien

sûr, notre monde en ruines et où l'on risque nos peaux à chaque seconde qu'on respire. On a tous nos démons.

L'inexistence d'un Dieu bienfaiteur auquel me raccrocher. Les humiliations que je subis à cause des Ombres. Leur rire, effroyable. Le manque de soleil. Le confinement. La gelée noire. Notre seul espoir ? Des larmes. Des larmes sélénites. Tu es si loin du compte, Tahamt...

— Oui, il y a de quoi déprimer...

Comment ne pas vouloir en finir ? Tout envoyer en l'air et exprimer la plus pure des haines ? Le volcan. Il vibre. Rugit.

— Tiens, je vais te donner un aperçu de ma dernière création.

Je sors de ma torpeur sans voir le rapport entre notre discussion et l'artisanat de mon ami. Il se relève et s'encombre d'un moule, posé près du baquet de liquide immaculé.

— Un nouveau plastron pour Isanka ! T'en penses quoi ?

Je considère le futur chef-d'œuvre de mon camarade, le visage encore fermé. La forme de l'armure légère épouse des courbes féminines, je distingue la silhouette d'ailettes qui donneront à la femme-chevalier une allure des plus sauvages.

— Elle va vraiment faire guerrière Amazone, là !

Isanka s'est amourachée de ce surnom depuis ma découverte à la bibliothèque, près du bureau de ma tante.

— Grave, j'en suis trop fier ! Attends un peu que je la finisse. Faudra que je lui fasse des jambières et des brassards dans la foulée... mais c'est chaud à réaliser.

Je lève un sourcil, Tahamt m'explique :

— Elle est légère, cette armure... qui dit légèreté, dit souplesse. Mais les larmes sélénites, quand tu les accroches les unes aux autres, elles durcissent. Sans compter qu'elles chauffent. D'où la fragilité des arcs de Karah et Soriba.

Désabusé par mon air perdu, Tahamt s'enfonce dans son argumentaire :

— Salvacio et Vesper ont une pièce courbe et flexible. Sans ça, ils ne pourraient pas emmagasiner l'énergie à la manière d'un ressort et leurs flèches retomberaient sans force sur le sol, tu vois ? Seulement, t'iras faire du flexible avec un matériau qui durcit ! La galère, j'te l'dis ! Crois pas, j'en ai chié pour créer ton habit de combat, à toi.

J'esquisse un sourire. Le premier depuis ma visite auprès de Papa. J'octroie à mon meilleur ami une tape dans le dos :

— Tu vas gérer, je te connais.

Il acquiesce :

— J'aime les défis. D'ailleurs... ça va mieux ?

Je reste interdit, puis souris face au stratagème employé. Changer de sujet pour faire taire le monstre. Dans mon corps, le calme s'est installé sans que je m'en aperçoive. Il m'a lâché et s'est endormi, pour longtemps, j'espère.

— Ouais, t'as réussi ton coup. Bravo, t'es un vrai faiseur de miracles.

Je retourne vers l'échelle et y pose une main. Tahamt me rétorque :

— Je suis peut-être pas un combattant, mais j'ai d'autres talents.

Il me gratifie d'un clin d'œil. Je gonfle le torse sous la fierté et l'orgueil d'avoir un tel frère à mes côtés, malgré la tourmente, malgré les Ténèbres.

5. BRAVER LA NUIT

Encore quelques pas et j'ouvrirai le sas vers l'extérieur. Je vérifie aux alentours qu'on ne m'observe pas, qu'on ne me suit pas. Invisible parmi mes camarades. Si je reviens avec la morphine, on m'acclamera en héros. Ils m'anobliront du titre de meilleur Chevalier Vespéral, Karah me cédera la place pour laquelle elle s'évertue à me préparer. Sa place. Quand papa se réveillera, je lirai toute sa fierté sur son visage. J'ai hâte, je m'imagine déjà.

— Hep, toi là-bas ! Te sauve pas, viens voir tatie.

Je me stoppe net, lève les yeux au ciel. J'ai sous-estimé sa faculté à me reconnaître malgré la porte de son bureau entrouverte. En bon soldat, je recule avant de m'engager dans la petite pièce. Au centre trône une table de travail en bois et divers documents gisent sur le sol, amoncelés au fil du temps. Karah a déplié une carte de Monroe, découverte dans les archives de la mairie qui, Hier, se trouvait au-dessus de nos têtes.

— Alors, Lenny, on compte se barrer en douce sans prévenir personne ?

Je claque la langue, les mains sur les hanches. Je me prépare à une bonne leçon de morale, mais ma tante garde les yeux rivés sur son document et renchérit :

— Tiens, regarde. Dis-moi ce que tu en penses.

La curiosité piquée, je me penche sur le plan où ma tante a punaisé différents endroits. Une école, un collège, l'hôpital et d'autres lieux sans nom. Les deux premiers sont localisés derrière les remparts où l'on n'a jamais mis les pieds depuis l'avènement des Ténèbres. Elles nous enfermeraient entre leurs murs, à la merci du Mal.

— Je ne comprends pas... tu veux qu'on aille risquer nos peaux là-bas ?

Je pointe un doigt vers les punaises à tête rouge. Le danger. Karah soupire, elle hausse les épaules :

— Je cherche où on pourrait dégoter de la bouffe. Dans ces deux-là, y avait des cantines fonctionnelles. Peut-être qu'il reste des conserves. Il y a plus de chances d'en trouver dans ces lieux. Mais je suis d'accord avec toi, c'est suicidaire.

Je considère le schéma, puis tapote le carré qui symbolise l'hôpital :

— Je ne croyais pas que tu voudrais y aller...

— On n'y est pas retournés depuis ton accident... pas sûre qu'on ait tout pris.

Elle se mordille les lèvres, perdue dans ses souvenirs. Je caresse mes phalanges blessées tandis que je réfléchis à la situation. Mon

ventre gargouille quand je repense aux ravioles avalées plus tôt. Karah secoue la tête.

— J’veux pas t’obliger, ni personne d’autre d’ailleurs, à retourner dans ce taudis. Quitte à courir des risques, autant essayer là où on n’est jamais allés.

— Et être pris en sandwich par les Ombres ?

Karah râle. Frappe du poing sur la table. J’admire la détermination sans faille sur son visage teinté d’une profonde appréhension. La voir dans une telle détresse chavire mes émotions. Elle a besoin de soutien, mais je ne sais comment lui en donner.

— J’vais te dire... ça fait trois jours que j’ai rien mangé.

J’arque un sourcil, peu sûr de comprendre.

— D’ici peu, j’aurai plus la force de bouger. Il nous reste, en tout et pour tout, trente-deux boîtes de conserve. On est neuf au bunker. Si tout le monde se rationne, on peut tenir quoi ? Trois ? Quatre jours, tout au plus.

Face à cette nouvelle donnée, mon heure de gloire s’éloigne. Jamais n’oserai-je garder pour moi la mission de Léanne alors que ma tante risque sa vie de manière inconsidérée. Juste pour notre bien. Pire encore, si je me faufile hors d’ici pour risquer ma vie seul, on me méprisera pour ma bêtise. Mon arrogance. Impossible pour moi de rapporter à la fois des antidouleurs et une ribambelle de denrées. Sans compter les ennemies, en surnombre et prêtes à me tuer. Je tergiverse, pèse le pour et le contre. Non sans réticence, je ravale ma fierté :

— Tu sais... Léanne a besoin de morphine.

Les yeux noirs de ma tante s'illuminent, j'explique mon idée jusqu'au bout :

— Faut qu'on retourne à l'hôpital alors... autant faire d'une pierre deux coups.

— Tu... tu serais d'accord pour un raid là-bas ? Les autres me suivront, j'en doute pas. Mais, je ne veux pas te perdre...

— On n'a pas vraiment le choix, c'est moins risqué que d'aller à deux endroits différents. Je ferai attention... et vous serez tous là, alors...

Elle me file une bourrade dans le dos. La voilà remplie d'un nouvel espoir.

— On fait ça. J'ai bien fait de t'en parler. Merci, Lenny.

Elle replonge sur la carte. Devant son silence, je m'éloigne petit à petit, dans l'idée, au moins, de flâner sous le couvert des arbres blancs, au-dessus du bunker. Une fois à la porte, elle m'interpelle :

— Reste dans les parages, Lenny. On part dans une heure.

Je fronce les sourcils, sa notion du temps me rend confus.

— Pas de virée en solitaire pour toi.

Je soupire et fais mine de sortir quand elle me rappelle à l'ordre :

— Si tu continues d'enfreindre les règles, j'aurai pas le choix. On tiendra un conseil.

— C'est bon, là ! Je n'ai pas remis le nez dehors.

Ses yeux noirs me transpercent :

— Non, mais j'te connais trop bien. Allez, fiche le camp. Va prévenir les autres.

Mes entrailles s'agitent comme des vers de terre pris au piège. Mes muscles se tendent, la colère gronde. Elle guette, prête à bondir à la moindre occasion.

*

On se prépare à braver la nuit. La jambe de Laura s'agite, frénétique. Je repousse quelques mèches de ses longs cheveux bruns :

— Ça va, calme-toi.

Pas de réponse. Je grogne, frustré de la voir aussi effrayée à chacune de nos sorties :

— Je ne te comprends pas. Tu as vécu la majeure partie de ta vie dehors, ça ne devrait plus rien te faire.

Arrivée au bunker quand j'entrai dans l'adolescence, Laura parlait à peine. Elle se souvenait tout au plus de son prénom et peu de mots acquis dans son enfance. Je l'ai prise sous mon aile comme une petite sœur.

— Si ça ne me faisait plus rien, je ne serais plus humaine.

Sa voix tremble, son teint pâlit. Je hausse les épaules, pas convaincu. À mon sens, chaque combat mène à la réalisation de notre rêve. Ramener la lumière dans les Ténèbres. Une vie, un but. La préservation de notre espèce, un instinct de survie ancré dans nos gènes. Sinon, à quoi bon ?

L'un face à l'autre, Soriba et Isanka discutent de leurs techniques pour gagner contre les Ombres. Les yeux de l'homme luisent d'un éclat véhément. La guerre, sa passion. La femme aux longs cheveux noirs et tressés écoute avec attention ses conseils. Sa lance, Azulis, les baigne d'une aura lunaire. Riba enfle ses gants avant de décrocher du mur son arc, Vesper.

Karah marche de long en large, à vérifier l'équipement des uns, l'état psychique des autres. Pour la deuxième fois, elle demande à Laura si elle tiendra le coup. Pour la deuxième fois, l'intéressée acquiesce, le menton tremblant. Torrinn manipule Mjörn, son marteau. Il me l'a déjà tendu, pour s'assurer de ma force, mais l'arme redoutable m'a octroyé une tendinite dont je me serais bien passé. Le rire moqueur de mon camarade résonne toujours dans ma tête.

Karah cesse ses va-et-vient et attrape Salvacio dont la lueur des larmes sélénites vacille. L'arc cassera d'ici peu, ma tante se fend d'une moue désespérée ; elle m'a avoué se sentir nue sans lui. Alors, subir son agonie... Je jette un œil sur Vengeance, mon épée bâtarde à l'éclat morne. Plus que deux ou trois batailles et elle se brisera pour de bon. Tahamt ne répare pas les lames cassées, devenues trop fragiles même avec tout son savoir-faire. Il me presse d'en changer avant la mort de Vengeance, mais, par caprice, je refuse de m'en séparer. Pas Aujourd'hui. Ni Demain. Ni jamais.

Laura pose une main sur mon épaule lorsqu'elle capte mon air dépité et me décroche un sourire. Je le lui rends, elle m'attendrit avec ses petits yeux où dansent ses peurs au point où mon cœur s'embrume quand Kim-Sang et elle s'envoient un regard complice. Je hais les sentiments que mon camarade quadragénaire porte à son égard, ils puent la perversité. Son scorbut lui déforme la mâchoire, il souffre, mais n'en montre rien. Qu'à cela ne tienne ! Prêt à faire

preuve d'une maturité similaire, j'adopte un air stoïque et enfile mes gants.

Tahamt m'en a confectionné un avec juste trois doigts, pour pallier mon handicap. Nos armures blanches nous tiennent chaud et irradient d'une lumière pure, presque scintillante. Un pantalon, une veste sans manche et des brassards, la légèreté de mon équipement me surprend toujours. Mieux encore, mon journal s'est contorsionné dans la poche extérieure de mon blazer.

Je lace mes Rangers et me lève, une flamme vivace au fond du regard, puis installe Vengeance dans son fourreau, à ma ceinture. L'instinct de survie se manifeste à grand renfort de gargouillis dans mon ventre. Il m'interdit de mourir ce soir. Le feu de l'adrénaline me submerge, je trépigne, motivé à rejoindre le monde rempli de Ténèbres et d'y exercer mon art. Celui pour lequel je suis né.

Karah nous rappelle ses ordres : se rendre à l'ancien hôpital, prendre des vivres et de la morphine, puis revenir au bunker. Simple. D'après ses plans, le pôle chirurgie se trouve au niveau souterrain, avant la morgue. Je grimace à cette perspective. Je déteste cet endroit de Monroe. Il s'en échappe une énergie monstrueuse. Malfaisante. La douleur et la mort règnent dans ses murs. On irait d'abord au premier étage. Tout au fond, les cuisines, sur cinq mille mètres carrés. On a oublié des denrées, à coup sûr.

Kim-Sang arbore un air soucieux, il contemple le flambeau devant lui, dont la flamme vacille de plus en plus. Toujours habillé le premier pour le combat, il répète sans cesse broyer du noir quand il attend au bunker. Au moins, en ville, il sert à quelque chose. Torrin se frotte les mains par gestes saccadés, les mots de ma tante lui passent au-dessus de la tête. Isanka sautille sur place, elle chauffe ses

muscles pour notre future course frénétique. Soriba la motive en bon coach personnel. Enfin, Laura, le visage éteint, patiente sans réagir à mes tentatives de discussion. Elle menace de s'effondrer à tout instant.

— Le plus dur sera l'allée, déclare Karah comme si nous sortions pour la première fois, car les Ombres s'amuse à bouger les ruines, casser les routes et barrer les chemins. Attendez-vous à des complications, vous connaissez la chanson !

Je l'écoute, la mine grave même si, de cette comptine, j'en maîtrise les paroles. Chaque note m'impose une nouvelle étape dans mon dessin mental de Monroe. Mon esprit forme une page blanche sur laquelle les remparts à moitié éventrés et le quartier en contrebas me rappellent toute la superficie à arpenter. Presque au centre, un peu plus au nord, la mairie, sous laquelle on vit.

Une fois dehors, première rue à droite. Le panneau indicateur a disparu. Pas grave. Je la nomme « allée des Bâtisses », car des tours se tenaient là avant de devenir un tas de pierres. Courir. Troisième à gauche sur Oakenroad, monter sur le toit du bar à l'enseigne éclatée *Chez Raz...*

— Je sais que c'est difficile, mais nous faisons tout ça pour notre survie. Pensez à chacun de vos camarades. Pensez à Tahamt et Léanne, qui ne combattent pas, mais nous aident à leur manière et attendent, comme nous tous, le retour de la lumière.

Passer de toit en toit jusqu'à la rue Carnaby, descendre et se faufiler dans le wagon du tramway abandonné. Une fois en face, suivre des yeux l'hôpital, à l'horizon. Un jeu d'enfant, si on se tient à l'abri des Ombres.

— Car ceux qui errent dans les Ténèbres verront la lumière !
entonnons-nous d'une seule voix.

Mon moral glisse sur le chemin de la désolation. Je tapote ma poche de veste où mon journal dort. Je repense à ma mère, à la pierre, à ma vie sans but dans la pénombre. Le soutien de ce carnet me réchauffe les os et ravive une petite flamme d'espoir en moi. Vaincre ou mourir. Je réponds à l'appel de Karah et, fins prêts, nous sortons du bunker où la lune immense nous accueille dans un sourire.

6. TERRAIN VAGUE

La lune nous éclaire de toute sa force, unique œil lumineux dans le noir opaque de la nuit. Pas d'étoiles ni de nuages, juste le voile des Ténèbres. Il nous recouvre, étouffant, incarnation même de la menace. Le silence nous oppresse, la désolation règne. Les bâtiments de l'avenue se sont effondrés, les magasins, symboles d'opulence Hier, n'inspirent plus Aujourd'hui que misère. Les branchages venus du fin fond des Enfers ouvrent la route en milliers de crevasses, les racines sortent, çà et là, dans un chaos artistique. Venimeuses au possible, on les évite à tout prix. Au loin, les cris des Ombres retentissent dans la nuit, leur domaine, royaume moribond où l'homme est devenu la bête en voie de disparition.

Le froid nous engourdit : depuis le déclin du soleil, les températures ont chuté. La légende raconte qu'on gèle si on cesse tout mouvement et les sbires du Malin terminent le sale boulot. Je frémis tandis que Karah murmure les instructions :

— Allez, tout le monde, on prend cette rue.

Mes compagnons acquiescent, on se dirige vers l'allée des Bâtisses. Les arbres luisent de tout leur éclat, immobiles, couverts de liquide sélénite. L'air, d'une platitude extrême, nous oppresse à

mesure que nous courons. Laura et Torrin peinent davantage, avec leur armure lourde. Ils rajustent leur haut, mal à l'aise.

Nous sprintons et grimpons sur les pierres, véritables obstacles sur la route tumultueuse. Nos visages rougissent sous l'effort malgré les températures négatives et nos poumons crient famine. La neige noire recouvre le sol, les débris, si bien qu'on ralentit l'allure dans l'espoir de garder l'équilibre. Les poils se dressent sur mes bras et derrière ma nuque : au loin, les Ombres râlent. Elles arrivent. Elles s'excitent de notre présence.

— Merde !

Soriba glisse sur une plaque de verglas sous la poudreuse sombre. Je retourne sur mes pas, en bon samaritain, sans imaginer les conséquences qui en découlent :

— Bon sang, Lenny ! T'as cru qu'on allait le laisser par terre ? me sermonne Isanka, juste derrière l'infortuné.

Riba me gratifie d'une tape sur l'épaule, donc je me rassérène avant même de me vexer des propos de ma camarade. Je me contente d'une attitude blasée et lui réplique :

— Lâche-moi, ça va. J'ai pas réfléchi.

Torrin renâcle. Le seul capable de réveiller la bête dans une situation aussi tendue. Le volcan gronde dans mes entrailles :

— Quoi ? T'as un problème ?

Il allait répondre, mais Kim-Sang nous alpague d'un « Oh ! » énervé. On lui lance un air interrogateur, son œil gauche pleure du sang, nouveau symptôme de son scorbut. Il lève un index vers le ciel. Une tour tient encore debout, mais une Ombre émerge, immense avec ses iris écarlates. D'instinct, nous sortons nos armes de leur

fourreau sans nous déparer de l'ennemie. La créature grimace face à cette addition de lumière tandis que les visages des uns et des autres s'animent d'une anxiété nouvelle. On se regroupe, dos contre dos, avec bon espoir d'éviter l'attaque si possible. Oakenroad se trouve à cinq cents mètres, on peut franchir la distance sans nous fatiguer au combat ni épuiser nos arcs, épées, claymore, marteau et hache.

Les doigts de l'horreur jouent sur le toit en béton, elle nous nargue. Karah s'avance, flèche pointée vers le monstre.

— Partez devant. Si elle tente quoi que ce soit...

Mes camarades suivent l'ordre, Soriba me toise. Il seconde Karah, Vesper bandé vers la créature. Il me presse de prendre la fuite aussi, mais je tressaille. Cet endroit où l'Ombre s'amuse, Karah m'a dévoilé avoir vécu ici, Hier. Derrière les fenêtres en haut, à gauche, dorment les affaires de ma tante quand elle s'épanouissait avec son défunt mari. Aujourd'hui, autour de nous, des véhicules s'entassent. Abandonnés dans un chaos magistral. Gravats. Fer rouillé. Du verre jonche le sol, ainsi que les réverbères et arbres morts. Sous la neige, des squelettes oubliés.

— Karah...

Sa pupille luit d'une haine implacable.

— Qu'est-ce' tu fous encore là ? Dégage !

L'horreur rit aux éclats. Je fronce les sourcils, muscles tendus, mais obéis. La mâchoire serrée, je rejoins mes compagnons sur Oakenroad. Karah et Soriba ne tardent pas à nous retrouver sans avoir eu besoin de décocher la moindre flèche. Les iris rouges nous suivent, la créature, que sa grande taille ralentit, se dirige déjà vers nous.

— Allez, à gauche !

Les paroles de Karah se confondent aux sifflements de l'ennemie. On sprinte, je cherche le *Chez Raz*... des yeux. Le sol craquelé forme des bosses qu'on franchit avec agilité. Les racines d'un arbre, invisibles, sortent de ces crevasses et slaloment le long du bitume ou tracent leur chemin sur les flocons. Coup d'épée. De lance. De hache. Isanka, Laura et moi prenons les devants pour dégager le passage des fougères vénéneuses. Leurs fleurs fluorescentes, aussi sublimes que fatales, s'agitent autour de nous.

Les Ombres nous encerclent. Elles rient, accoudées sur les toits. Quelques-unes murmurent des propos incompréhensibles, le spectacle devant leurs yeux les ravit. La végétation hostile crache une fumée noirâtre ou tire sur nous des traits empoisonnés. Torrin et Kim-Sang nous protègent de leur bouclier. Le terrain miné devient lisse à mesure qu'on désherbe. Non loin, le bar.

— Karah ! appelé-je pour lui soumettre mon plan.

Une main d'Ombre s'accroche à sa chaussure. Elle crie. Se débat. Laura la tranche de sa hache. L'ennemie disparaît dans une volute de fumée noire.

— Pas l'instant, continue de les déglanter !

Le volcan s'anime. Comme si je ne m'abaissais qu'à répondre aux ordres sans rechigner ! Mes nerfs s'embrasent. Je bous d'indignation.

— Lenny !

Laura me bouscule de son bouclier. Un jet de traits empoisonnés s'abat sur celui-ci puis retombe sans force au sol. Ma camarade m'interroge du regard quand la froideur d'une Ombre me poignarde en plein cœur. Ses ongles crochus s'invitent dans mon dos. Volte-

face. Coup d'estoc. Blessée, l'ennemie pousse un râle strident. Mes tympanes vrillent.

— Karah, putain ! Écoute...

— Cullen, fais pas chier !

Isanka et Soriba œuvrent de concert. L'homme a grimpé sur les ruines pour couvrir plus de terrain. L'Amazone s'épuise en combat rapproché. Kim-Sang manie sa claymore avec dextérité. Sa faille : le manque d'agilité. Torrin le seconde. Dès que Kim abat Justice, Torrin enchaîne avec son marteau. Laura prête main-forte à Karah, empêtrée dans des ronces sombres. Quant à moi... moi... Je claque la langue. Le monstre de la colère s'agite. Je me bats contre moi-même. Encore. Mes yeux se voilent de rage. J'ai raison. Elle a tort. Je le lui prouverai.

— Débrouillez-vous, je passe par les toits !

Je quitte le groupe. Karah hurle mon prénom. Pas question de retourner sur mes pas. J'arriverai deux fois plus vite à l'hôpital. Je fonce vers le restaurant. Les branches noirâtres me coupent la voie, je trébuche. Me ressaisis. Les Ombres rient. Se délectent. Ma rage décuple. Je dépasse les fleurs dont les pétales suivent ma direction. Une fois au *Chez Raz*..., j'analyse le mur couvert de lierres. À l'image du reste de la ville. Quelques crevasses bien placées. Un linteau au-dessus de la porte et des fenêtres. Puis le toit. Je range Vengeance dans son fourreau, prêt à l'ascension.

Un pied sur la pierre. Ma main valide sur la saillie du linteau. Ainsi positionné, j'assure ma prise, j'entame l'escalade. De mon autre jambe, je crée un point d'appui en le plaçant contre une branche. Mes Rangers épais me protègent du poison, raison pour laquelle j'affectionne ces chaussures. Je me hisse à bout de bras et attrape l'encadrement de la fenêtre en bidoigt. J'exerce une pression sans

lâcher des yeux la crevasse où ma main gauche se tiendra avec confort. Derrière moi, un peu plus loin, Karah me rappelle à l'ordre. À peine quelques mètres plus haut, le sommet. J'effectue un blocage du bras pour que le droit atteigne le toit.

Mon cœur bat à tout rompre sous l'effort et, hors d'haleine, je reste sans voix devant ce spectacle pourtant si familier : la ville. Monroe. Hier si dynamique, Aujourd'hui terrain vague où s'amoncellent les ruines. De la poussière et de la fumée s'élèvent des remparts. Les Ombres les détruisent, les reconstruisent pour mieux les pulvériser à nouveau derrière. Les anciens fourneaux et équipements vétustes commettent de temps en temps des départs de feu qui remplissent l'air de carbone. On suffoque, les ennemies s'esclaffent.

Des silhouettes se déplacent, furtives, par intermittence. Je m'apprête à poursuivre ma progression quand on anéantit le toit suivant. L'Ombre immense me contemple. Elle me sourit de sa bouche béante. Ses rubis me narguent tandis que, d'un doigt, elle frappe la structure de béton entre nous. L'armature se fissure. Se brise. S'effondre ainsi que mon plan.

Je sors Vengeance de son fourreau, la braque sur la bête belliqueuse. Amusée, elle applaudit la petite marionnette qui s'agite. Je pousse un râle, cette pourriture exacerbe ma haine. Elle pose les ongles sur le toit. Ceux-ci me dépassent d'un bon mètre. Le monstre hésite. Ses membres immatériels, formés de Ténèbres, avancent vers moi. La fureur me brûle les joues. Son insolence me transperce : elle plaque sa seconde paume sous son menton, comme attendrie face au spectacle.

J'entre dans la danse. Lame rivée sur le doigt le plus proche. Coup d'estoc. Elle esquive. Pas de côté. La main s'abaisse, les phalanges jouent un air comme sur un piano. À mes oreilles résonnent les

cliquetis moqueurs. Pas chassés. Je relève Vengeance. Les membres tentaculaires de l'Ombre m'encerclent. Forment une forêt aux Ténèbres veloutées. Je tournoie, ma lame s'abat. Étincelle. Note en accord majeur : l'horreur crie sous l'impact. Merveilleuse mélodie, mes lèvres se fendent d'un sourire satisfait. Je ramène Vengeance vers moi, me positionne en sixte et patiente. L'abomination me menace, ses prunelles brillent plus fort. Elle tente une gifle. Pirouette, unique parade à l'encontre de la géante. Obnubilé par cette attaque, j'en baisse ma garde. Son autre main m'agrippe. Leur morsure glaciale m'arrache un hurlement désespéré. Les rubis me convoitent. S'approchent. Une flèche déchire le ciel et lui brise l'œil. Le monstre me lâche. Je tente de reprendre mon souffle, coupé sous le froid implacable.

— Cullen, bordel ! Descends d'ici et fissa !

Karah. Sa silhouette floue apparaît à travers ma vision brouillée. La tête me tourne. Je plaque mes mains au sol... En vie... je suis en vie... ça va aller... Et me redresse.

— Magne-toi, putain ! Tu vas tous nous faire tuer !

Elle encoche une nouvelle flèche. Derrière moi, l'Ombre a cessé de se morfondre et prépare une énième attaque. Je ramasse Vengeance, la range et cours au plus vite pour redescendre par l'endroit où j'ai grimpé. En bas, mes camarades s'agitent et me houspillent. Gorge serrée. Muscles tendus. Nerfs à fleur de peau. Karah me succède. Tire dans l'autre rubis. La bête, mise en déroute, bat en retraite. Les plantes vénéneuses cherchent à me nuire, mais j'ai bien étudié mon parcours avant la montée. Avec une dextérité nouvelle, j'arrive au pied de l'immeuble. Karah marche dans mes pas.

Elle atterrit dans la neige. J'ouvre la bouche, prêt à formuler mes excuses. Trop tard. La gifle retentit dans la nuit, elle me brûle la joue

et m'interloque. J'y porte la main tandis que mon visage, couvert par quelques mèches de cheveux, interroge ma tante. Sa mine grave me ravage les entrailles. Je l'ai déçue. Une fois de trop. Elle pointe un index rageur vers moi :

— Ne t'avise plus jamais de nous laisser dans la merde ou de t'y foutre. La prochaine fois, t'auras qu'à crever la gueule ouverte, c'est clair ?

Estomaqué, je ne sais quoi répliquer. Les autres me considèrent d'un air compatissant.

— On est des Chevaliers, reprend-elle d'une voix plus posée, on défend notre cercle. On déjoue le Malin. Tu fais ça comment, si t'es mort, hein ?

Je baisse la tête, les yeux piquants. J'ai failli au code d'honneur. Bon sang ! J'avais attribué toute confiance à mon plan. Si l'Ombre ne s'était pas manifestée... Karah m'attrape le menton :

— Tu veux que je te traite comme un homme, mais t'es encore un gamin sans cervelle.

Mes membres tremblent, l'envie de tout envoyer en l'air m'assaille, viscérale. Soriba accapare l'attention de ma tante :

— Regarde ! La lune...

— Manquait plus que ça... Elle va se mettre à chialer, cette conne. On bouge. L'hôpital est plus très loin. Avec un peu de chance, on arrivera avant la tombée des premières larmes.

Ils me laissent en arrière, trop énervés pour m'attendre. Au-dessus de nos têtes, les cratères de la lune frémissent, prêts à exploser en de puissants geysers, comparables à ceux de la détresse dans mes veines.

7. CEUX QUI MARCHENT DANS LES OMBRES

Toute la frustration de Karah transparait dans son soupir. L'orage dans mon ventre menace d'éclater. Ça fourmille. Ça gronde. Si elle acceptait de me parler, on crèverait l'abcès, mais son arrogance surpasse sa raison et exacerbe les pires de mes ressentiments. Me traiter de gamin, moi ! Devant les autres. Rompre tout contact visuel avec moi ! Je l'appelle. Elle m'ignore, bien sûr. Les regards lourds de reproches de nos camarades m'électrisent. Mes querelles avec ma tante, devenue monnaie courante, les indiffèrent du moment qu'elles ne les jettent pas dans la gueule d'une Ombre. Je fulmine. Eux aussi m'assimilent à un enfant. Le rebelle de la bande.

Ma main effleure le journal dans ma poche, je retrouve contenance. Déverser mes états d'âme. Les vomir. Cette perspective atténuée la vague lourde dans ma cage thoracique. Je redresse la tête, dans un besoin irrépissable de montrer mon dédain vis-à-vis de leurs reproches muets, et leur emboîte le pas, les dents serrées, à maintenir la pression dans mon corps.

— Suivez les rayons de lune, mes amis.

Je foudroie Karah du regard, la douleur d'une pointe glacée dans mon ventre s'accroît, explose. Le « monstre de la colère ».

— On sera plus tranquilles si on grimpe sur les toits ! Je sais que là, ça n’a pas fonctionné à cause d’une Ombre... mais ça marchera si on se bat ensemble. Je suis sûr de mon coup, cheftaine.

Un trémolo dans la voix. Ma panique de sentir cette aberration dans ma gorge. Au bord des lèvres. Ma tante s’arrête de courir, je la rejoins à pas rapides et me prépare à en prendre pour mon grade. Tant pis, je défends mon plan. Sur mon chemin, Kim-Sang soupire de frustration et Isanka claque la langue. Qu’ils essaient de me contredire ! Les rues de Monroe n’ont plus de secrets pour moi à force d’y vagabonder. Karah me toise, les bras croisés, prête à m’en coller une, mais elle se réfrène et tente une approche plus douce :

— Qu’est-ce qu’on a dit sur le fait de passer par les toits ?

Je déglutis avec difficulté face à la tension dans sa voix. Une fois de plus, ses propos jouent avec la corde sensible de ma rage, à vouloir ainsi remplacer ma mère. Je n’ai pas de mère ! Je l’ai accepté. Qu’elle en fasse autant ! Mes joues rougissent, je refuse de répondre à sa question déjà posée un millier de fois. Les yeux cramoisis d’une Ombre s’ouvrent au sommet d’une grosse pierre, vestige d’un bâtiment en ruine. Elle nous observe. Son rire me vrille les nerfs. Mes compagnons lui jettent un regard inquiet. J’y prête à peine attention, focalisé sur ma tante :

— On ira plus vite et on aura de l’espace en cas de combat. C’est un peu plus risqué, mais, Karah, réfléchis-y ! On peut être à l’hôpital en deux minutes ou faire tout le tour et y être en quinze. Ça vaut quand même grave le coup !

— Tu le fais exprès, c’est pas possible ! Si on passe là-haut, on sera mille fois plus exposés ! Il faut qu’on se faufile par les ruelles,

qu'on suive les rayons de la lune ! C'est comme ça qu'on sera en sécurité ! C'est ridicule de vouloir y arriver plus vite ! Quoi ? T'as rendez-vous ? Sérieusement, mais qu'est-ce que tu as dans la tête, bon sang ? Tu n'es pas tout seul !

— Mais merde, Karah ! Arrête de me prendre pour un gosse... Je te dis que...

— J'm'en tape, me coupe-t-elle d'un ton ferme.

Autour de nous, des Ombres commencent à nous encercler. Leurs rires dédaigneux me collent à la peau. Me tendent les muscles. Me vrillent les tympans.

— Je t'ai sauvé la vie et c'est comme ça que tu me remercies ? Espèce de...

— Oh !

L'interpellation de Kim-Sang nous oblige à nous taire. Il nous foudroie du regard et nous gronde, la peur dans la voix :

— Vous voulez que j'vous balance à la première Ombre qui se ramène ? Me mettez pas au défi. Karah, on fait quoi ? Elles sont partout, magne-toi de nous filer tes ordres. On se bat ou on fuit ?

Fuir ! Karah opte pour cette solution là où, au contraire, j'aurais préféré foncer tête baissée vers ces monstres. Au pire, le combat m'aurait défoulé. Au mieux, j'aurais trouvé la lumière dans les Ténèbres. Mon corps tout entier bouillonne. L'amertume me brûle l'œsophage. Isanka s'exclame alors :

— Franchement, y en a marre de vos conneries. On risque nos peaux, ici !

Soriba soupire, heureux qu'Isanka et Kim-Sang aient manifesté leur désaccord. Laura, auprès de Torrin, tourne la tête dans tous les sens, persuadée d'une attaque imminente. Ses jointures blanchissent tant elle serre sa hache. On reprend la route sous les ordres de la cheftaine. Courir accentue le flot d'adrénaline dans mes veines et les rayons lunaires tracent notre chemin. J'appréhende les larmes sélénites, qui menacent de couler à tout instant.

Oakenroad. Avenue de tous les dangers. Sur d'anciens réverbères encore debout croassent des oiseaux irréels que des volutes sombres et fumantes façonnent. Leurs yeux écarlates suivent notre progression, je jurerais qu'ils communiquent. Si nous cessons de bouger, ils attaqueront sans se poser de question. Leur bec pique d'une morsure de glace, leurs ailes amènent le gel des Enfers et leurs pattes pincent, griffent, lacèrent les armures sélénites et la peau. Des pestes sombres.

On évite de raser les murs pour rester hors de portée des plantes vénéneuses et des silhouettes monstrueuses. Leur bonheur de nous happer n'égalerait que la douleur de notre agonie. Nous maintenons le cap sans ralentir. Sous mes pas enneigés, je devine les excroissances des rails du tramway. Après une course d'environ un kilomètre, nous bifurquons sur la rue Sésame. Au loin, la rame abandonnée, coupée en deux par un arbre mort. Celui-ci se désagrège au fil du temps, on distingue à peine la base du tronc.

Je maugrée, notre cheftaine refusera de s'y rendre sans motif. Pourtant, on y sèmerait les chiens d'Ombre sans mal. Quoi qu'aucun ne se manifeste. Je garde mon plan pour moi, peu désireux d'être à nouveau humilié devant mes camarades. Nous approchons de la bâtisse tant convoitée, mon estomac se serre : les portes de l'hôpital forment une bouche béante.

Une vague d'appréhension m'assaille, au point de réveiller un faux picotement au niveau de mes phalanges. « Douleurs fantômes », les appelle Karah. Je grimace. Mes vrais fantômes, eux, se distinguent dans l'embrasure, leurs yeux se rient de nous à travers les vitres trop sales ou brisées. Mon sang s'affole. Mes sens s'agitent. Combien de temps, encore, subirons-nous ces humiliations et sévices ? Derrière moi, les corbeaux menacent d'un cri commun.

— Faut y aller, les gars ! s'inquiète Isanka, munie d'Azulis, sa lance.

Au-dessus de nos têtes, la lune se lamente. Les larmes sélénites glissent le long de sa surface à la manière d'avalanches miniatures. Les premières gouttes d'une chaleur infernale se détachent, tombent en pluie légère, se mettent à brûler avant de retrouver leur aspect initial et de s'écraser autour de nous. Laura coupe les branches vénéneuses sur notre chemin. Derrière la porte ravagée, les Ombres dansent. Les oiseaux sombres s'envolent, paniqués face aux larmes bienfaitrices. Les créatures formées de volutes fumantes hurlent quand elles sont touchées. Elles battent en retraite, tandis que nous pénétrons dans l'enceinte de l'hôpital.

La mort. Le néant. Ces idées suffisent à me rendre nauséeux. Les yeux exorbités de Laura me glacent l'échine. Je vacille, pris de vertige, mais me cramponne sur mes jambes cotonneuses. À mon oreille, le souffle saccadé de Soriba. J'agrippe son épaule d'une main. Le couloir qui mène au hall se couvre de minuscules rubis perçants. L'endroit tout entier empeste la pourriture. Mon cœur me somme de fuir. Loin. Vite. Non. Léanne a besoin de morphine. Papa aussi. Du moins, il en aura la nécessité, une fois sortie d'affaires. Le courage

remonte le long de mes veines jusqu'à mon cerveau fourmillant. Je me ressaisis et mon étreinte se resserre sur Vengeance.

Sa lumière me guide dans les Ténèbres. J'avance en tête, sous l'air circonspect de Karah. J'incarne la témérité, autant honorer ma réputation. Ma tante s'abstient de protester. Au contraire, elle commande aux autres de me suivre à distance raisonnable. Quelques rôles précèdent les pas de mes compagnons. Les Ombres tapissent les murs, elles rient, mais attendent. Je plisse les yeux, à douter que le simple éclat de ma lame sélénite et mon armure suffise à les maintenir plaquées contre le béton. Elles se fondent au liquide noir et gluant dont on s'abreuve et son odeur pestilentielle ravive un haut-le-cœur. L'angoisse m'étreint, les monstres murmurent. Derrière moi, Laura suffoque, paniquée à l'idée de mourir.

— Donne ta main, susurre Torrin dont la voix assurée la calme un minimum.

Je grimace. J'adore Laura, mais sa fragilité me tape sur les nerfs. Elle s'apprête à s'effondrer, nouvelle source d'inquiétude pour moi. Les aberrations accaparent toute mon attention, pas le temps de surveiller une gamine au bord de la rupture mentale. Pourquoi s'acharner à venir ? Elle nous tuera tous avec ses phobies. Ridicule ! Autant rester au bunker. Laura hurle. Les doigts crochus d'une Ombre dansent devant ses iris. Torrin la force à reculer.

— Ta gueule, la houspillé-je, et défends-toi seule, comme nous tous !

Karah et Torrin me fusillent du regard. Les monstres m'observent de leurs prunelles de feu. Isanka peste d'une voix tremblante :

— Ce que tu peux être con, des fois ! Avance ! Elles vont finir par en avoir marre de nos prises de bec.

Ma lèvre tressaute de dégoût. Qu'elles essaient donc de m'attaquer ! Je pourfendrai ces chiennes galeuses. Mes jointures blanchissent contre le pommeau de Vengeance et mon cœur sombre dans ma poitrine : les Ombres nous guident. Elles murmurent entre elles, dans le noir, à éviter l'éclat de nos armes et pointent leur doigt devant nous tandis que certaines s'inclinent, moqueuses. Un piège. On se vautre dans un piège. L'option de battre en retraite s'amenuise à chaque pas, les créatures forment un mur opaque sur notre passage.

À l'idée d'incarner le dernier rempart pour la survie de mon père, mes muscles tremblent. Une énergie nouvelle se répand dans mon corps. Déploie ma rage de vaincre. Kim-Sang me dépasse. Sa claymore, luit d'un éclat redoutable et l'entoure d'un halo protecteur. Justice s'avère la meilleure arme jamais forgée par Tahamt. Magnifique. Puissante. Sur son chemin, les rubis s'écartent. Je calque mes pas dans les siens. À quelques mètres, les anciens ascenseurs. Juste à côté, les escaliers. J'ose un coup d'œil vers Laura : ses pupilles dilatées m'inspirent le plus profond pessimisme, elle s'apprête à craquer.

Sans crier gare, les Ombres fondent les unes dans les autres. L'opacité s'accroît, notre lumière dans les Ténèbres s'amenuise. Le vertige m'assaille. Sensation étrange de basculer dans le néant. Non. Mes pieds touchent bien le sol. Les monstres recouvrent tout à l'exception d'un fin halo près de nos semelles, qu'émettent nos armes. Mes iris se posent d'instinct sur Vengeance, que je remercie de briller toujours assez pour assurer ma survie. Unis depuis si

longtemps, je panique à l'évocation de la perdre. Vérité insupportable. Bientôt, je demeurerai seul dans le noir.

Mon cœur rate un battement, mes pensées me hantent. Je hoche la tête pour les chasser. Me concentrer sur le présent. Les créatures ne nous attaquent pas. Ne nous tuent pas. Elles jouent avec nous. Jettent sur leurs proies leur froid polaire. Je tremble avec fureur. De la vapeur s'échappe de ma bouche à chaque expiration saccadée. Cette chute brutale de la température accentue la frayeur de Laura, elle inspire des goulées d'air comme convaincue de finir en apnée d'ici peu. Torrin garde un œil sur elle.

— J'aime pas ça, s'exclame Soriba tout haut.

— Ouais, renchérit Karah, magnons-nous. J'ai pas envie de savoir pourquoi elles nous matent sans rien faire.

Ma tante pousse la double porte qui mène aux escaliers et nous invite à la suivre.

Cullen...

Ma respiration stoppe. Je cesse de bouger. Ai-je bien entendu ? Devant moi, Torrin motive Laura à entrer après lui. Personne d'autre n'a perçu cette voix. Féminine. Un murmure. L'ai-je rêvé ? Je me retourne. Rien. L'adrénaline provoque peut-être cette hallucination auditive. Ou une Ombre s'amuse, quoiqu'aucune d'elles ne prononce jamais le moindre mot. Je me ressaisis, prêt à emboîter le pas à mes camarades.

La porte claque. Son bruit se répercute sur les murs, implacable. Je sursaute. Tente de la rouvrir. Fermée. Hermétique. Je me recule, circonspect. Les Ombres coulent sur elle et forment un voile duveteux. Infranchissable. Grâce à la pointe de Vengeance, je

cherche une faille sans jamais la trouver. Derrière moi, un grognement.

Mon sang se fige. J'ose à peine bouger un muscle. Mes iris argent se focalisent sur l'origine du bruit. Là, dans les nuances de gris. Les chiens faits d'Ombres. Des volutes s'élèvent de leur corps immatériel, leurs rubis me provoquent. Je déglutis avec difficulté, incapable d'imaginer comment me sortir d'une situation si périlleuse. Seul. Prisonnier du hall de l'hôpital.

Cullen.

Je tressaille. Aucun doute possible. On m'appelle. Dans mon dos. Tout près. Avec des gestes lents et maîtrisés, je me retourne et évite de toiser davantage les chiens, véritable affront pour ces animaux, selon un des livres de la bibliothèque. En tant qu'intrus dans la meute, je les ignore.

Cullen.

Là ! L'Ombre qui m'appelle. L'Ombre qui connaît mon nom. Debout, face au couloir qui mène aux urgences. Mes yeux papillonnent. Une femme. Immatérielle ou presque. Jamais les Ombres ne ressemblent à des êtres humains. Elles se complaisent à s'étirer, s'aplatir, s'élargir... Silhouettes grotesques sorties de nos pires cauchemars. Non, elle se tient bien là. À soutenir mon regard de ses iris noirs. Ses cheveux ébène défient toute gravité, ils flottent dans l'air fade. Sa peau se teinte de gris. Une couche de ténèbres l'habille d'une robe de fumée opaque dont le bas se termine à la manière des eaux d'une cascade. Indéfinissable. Constituée de vapeur.

Sans se presser, les chiens la rejoignent et s'assoient au pied de leur maîtresse. Elle leur caresse la tête, puis ces petits monstres disparaissent dans l'aile des urgences. Je tremble, seul face à l'apparition. Ses lèvres s'étirent en un tendre sourire. Il contraste avec le monde autour de nous. Avec mon quotidien. Mon cœur chavire sans que je ne décèle le côté positif ou négatif du sentiment évoqué. Elle m'attire.

D'un signe de main, l'Ombre m'incite à la suivre. Je jette un œil par-dessus mon épaule : la porte pour rejoindre mes camarades est toujours scellée. Les créatures infernales y veillent. Aucune alternative. J'inspire profondément, peu sûr de sortir d'un tel piège vivant, et m'engage à mon tour dans le couloir, sous les airs rieurs des silhouettes macabres, témoins de cette rencontre improbable.

8. BOITE A MUSIQUE

La femme-ombre m'amène dans son antre. Je la suis d'un pas incertain et m'habitue peu à peu à l'obscurité du lieu. Les vestiges d'Hier trônent, inutiles et figés. Prudent, je gravite non loin de la porte, prêt à bondir dans la cage d'escalier à la moindre attaque. Aucune Ombre ne nous importune. Elles ont déserté. Je reste en tête-à-tête avec l'illustre inconnue murée dans un silence inquiétant. Elle semble flotter, légère, plus matérielle que les autres. Tout son être attise ma curiosité. Ma crainte. L'adrénaline coule dans mes veines. Prudent, je brandis Vengeance comme une menace, mais, déjà, elle m'oublie et manipule divers objets posés en vrac sur une petite table.

Autour de moi, des sièges renversés. Un comptoir à ma gauche. Un écran de télévision trône dans le coin de la salle d'attente, mort depuis la disparition de l'électricité. Ma gorge se serre face à ce monde perdu. Ce terrible gâchis. La silhouette mystérieuse tourne la tête vers moi, son iris ébène m'interroge tandis que j'y décèle un éclat de malice. Envie de fuir. Mes jambes refusent l'ordre. Je fixe mon regard sur sa peau blafarde qui se teinte de reflets cendrés, elle retrousse son nez fin et un demi-sourire perce mes dernières défenses. Ses cheveux sombres, faits de volutes ténébreuses, flottent dans un vent imaginaire. Un trait noirâtre léger se démarque à la

lisière de ses yeux, qu'un flot continu de larmes a creusé. Mon cœur se comprime à mesure que je la contemple.

Svelte. Matérielle. Loin d'être une survivante, cependant. Une Ombre. Comme toutes les autres. Ou presque. Je pourrais la toucher, la pulpe de mes doigts rencontrerait le grain de sa peau à peine palpable. Mais alors, le froid glacial qui émane de son corps me tuerait. Il nécroserait chacune de mes cellules. La fin. Pour avoir manqué de discernement. Je reste sur mes gardes.

L'inconnue désigne une chaise. Elle m'invite à m'asseoir sans un mot. Je vacille, prêt à lui fausser compagnie. Un voile de tristesse recouvre les iris noirs de la dame mystère. Je fronce les sourcils. De ma vie, jamais aucune Ombre n'avait manifesté une telle émotion. De la moquerie, oui. De la colère, sans doute. Pas de déception ni de désespoir, jamais. Cet ersatz de femme, au contraire, mime nos habitudes d'Êtres-Humains. Tout à coup, elle se ressaisit. Elle pointe un doigt en l'air, m'incite à attendre.

Ma mâchoire se crispe. Elle attrape un sac plastique et des objets qu'elle garde avec passion avant d'avancer vers moi avec grâce et douceur. J'étreins Vengeance si fort que mes jointures blanchissent. L'Ombre s'arrête à quelques centimètres de moi, je me raidis face à la fraîcheur mordante qui émane de tout son être. Ma lame l'aveugle. Perplexe, je déplace la pointe de mon épée vers sa main, non sans la lâcher des yeux. Elle demeure immobile, docile. Je détache mes iris des siens pour me focaliser sur le sachet. Des poches médicales en dépassent, mon cœur se comprime : de la morphine. Je frémis :

— Tu... tu sais pourquoi je suis venu.

Un large sourire étire ses lèvres, elle m'oblige à prendre le sac ; je le noue à ma ceinture, près du fourreau de mon épée. Un trésor que

je garde, farouche. La boîte qu'elle tient dans sa paume m'interpelle. Mes entrailles se tordent, je joue avec le Diable : l'énigmatique, toute proche, pourrait me cryogéniser d'un geste. Elle choisit de m'aider, malgré tout, comme si elle souhaitait endormir mes craintes.

Loin d'accepter les risques inutiles, j'esquisse un mouvement de recul. La femme-ombre me tend l'objet si précieux, elle m'incite à m'en emparer. Je hoche la tête, intéressé, mais pas encore fou. La dame, perplexe, se méprend sur les raisons de mon refus. Ses traits s'affaissent, en particulier les commissures de ses lèvres. Non ! La culpabilité me transperce. Je désire ses sourires, incapable de supporter sa tristesse. Encore moins ses pleurs. Rétablir la vérité. Mon salut. Sans plus briser le merveilleux silence porteur de paix.

Avec lenteur, je lève le bras au bout duquel manquent l'annulaire et l'auriculaire. Cette vision frappe mon ennemie de stupeur, elle se fend d'une moue désolée et tremble, prête à s'effondrer sous le chagrin. J'arque un sourcil, peu sûr de comprendre en quoi mon sort l'intéresse. En signe de bonne foi, elle attrape le haut de la boîte du bout des doigts. Mes muscles redoutent mon ordre. Ils opèrent une réticence à mesure que je tends ma paume ouverte. Mes nerfs à vif provoquent un millier de secousses dans mon corps sans que je ne les contrôle. L'inconnue, dans un calme surnaturel, se montre toujours aussi amicale. Elle maîtrise son geste et s'assure que le coffret tombe au creux de mon gant sans avoir à me toucher. L'aterrissage s'effectue sous l'œil attendri de la Dame Grise dont le soupir gelé m'éveille un frisson.

Si humaine. Si différente. Une nouvelle énigme dans ma vie déjà compliquée. J'analyse la boîte, une fois mes dernières craintes endormies. Ronde et marron, dont les contours s'irisent de reflets dorés à l'éclat terni avec le temps. En son sommet, un oiseau couvre

son ventre de ses ailes argentées. Aucun mécanisme ne me saute aux yeux, ma curiosité s'enflamme. Cet objet renferme un secret. Mais comment... ? Je lance un air interrogateur vers l'Ombre. Elle appuie sur la tête de l'animal qui effectue un quart de tour. Un clic. La boîte s'ouvre en deux.

Une nuée de volatiles miniatures s'élèvent, prisonniers d'une tige qui tournoie. La force centrifuge amène leurs ailes à se mouvoir en rythme, une mélodie résonne dans un écho surprenant. La panique me gagne et me paralyse, je rive mes yeux sur le ballet des oisillons. Ils volent, virevoltent, batifolent. Le spectacle m'émeut, hypnotique, irréel. Loin des Ténèbres et du Malin. Une scène folle d'optimisme, de joie, de quiétude. Sous les petites bêtes, un disque tourne, ses aspérités soulèvent et relâchent les lames métalliques. Les notes suraiguës, mais fluides, remplissent la pièce et reprennent leur litanie à l'infini.

Une vague de froid me saisit. L'Ombre a approché sa main. La tend vers ma joue. La frôle. Je recule vivement. Une ruse. Un piège. Comment ai-je pu me montrer si bête ? Attendri par un joli minois ! Dans la gueule même de l'Enfer. Honte à moi. Quant à cette chose, dans ma paume... Mon âme frémit. Mon sang s'affole. La créature et les siens n'amènent que destruction. Le monstre de la colère galope. Remonte dans ma gorge. M'arrache un cri. D'un geste, un seul, j'envoie valser la boîte à musique contre un mur. Elle se disloque dans un bruit métallique, les notes s'étouffent, la litanie se tait pour de bon.

Je tremble avec fureur, une mèche de mes cheveux blancs colle à mon front en sueur. Je darde sur l'Ombre un regard noir. Jamais ne la pardonnerai-je pour sa trahison. L'inconnue se cramponne à son ventre comme si une lance l'avait transpercée. Le goudron effroyable

coule de ses yeux, se répand sur ses joues. Sa tristesse se teinte d'un désespoir non feint. Déjà, une vague de culpabilité déferle sur mon âme. Un écho de ses cris se répand dans l'air, elle se rue vers les morceaux de son passé. Cette... chose ressent des émotions humaines, j'en reste pantois.

La dévastée gémit. Ses épaules se soulèvent et s'affaissent au rythme des sanglots. Non. Je me fourvoie. Elle chante. La mélodie de la boîte à musique. La femme-ombre entonne chaque note avec précision, mais le trémolo l'empêche de poursuivre plus longtemps. Sa souffrance me retourne les entrailles. La colère ne me quitte plus : pourquoi est-ce que je n'arrive pas à rester stoïque ? Digne ? Un vrai chef pour mes camarades. À l'image des chevaliers dans les livres. De Papa dans mes souvenirs. Je réalise alors : cette femme, prisonnière d'une situation infernale, avait trouvé une forme de réconfort dans cet objet. J'ai brisé cet espoir. Cette lumière dans ses Ténèbres. Mon menton tremble, je ravale mon empathie sans grand succès.

Un ballet d'oiseaux. La liberté à l'état pur, avec une douce mélodie capable de raviver la nostalgie d'Hier où mon seul souci se résumait à amener Solas au château de la princesse. L'Ombre était-elle humaine à cette époque ? Après tout, même Soriba ne sait pas d'où proviennent nos ennemies.

— Cullen !

Je sursaute. La Dame Grise aussi. Dans les escaliers, la voix des Chevaliers Vespéraux tombe sans force. Un soupir de soulagement m'échappe. Ils ne m'ont pas abandonné. Le souffle de la femme-ombre m'interpelle. Son air meurtri me supplie de rester à ses côtés. L'envie d'en savoir davantage à son égard me ronge, mon âme me

tiraille. Fuir ou patienter? En tant que Chevalier, j'aide mon prochain. Est-elle vivante, au moins? Les bruits de pas provoquent un vacarme dans l'escalier. Si je dévoile la présence de l'inconnue à mes camarades, ils l'anéantiront. La magie sélénite de nos armes aura raison de ses larmes. Une voix, au fond de moi, résonne et me supplie de l'épargner. Juste cette fois.

La femme-ombre revient à ma hauteur, l'oiseau recouvert de ses ailes dans la main. À nouveau, l'air frais qui émane d'elle à la manière d'une aura maléfique remonte le long de mon échine. Elle me sourit, prête à me laisser partir. Ses ongles me frôlent les bras, la nuque, les joues. Ses doigts dansent avec mes cheveux, se mêlent, se démêlent. Je déglutis avec difficulté, je n'ose plus bouger. L'Ombre se colle presque à moi. Assez pour ma glacer le sang, pas assez pour me tuer. Quand mes tremblements se muent en spasmes frénétiques, elle comprend ma détresse et recule d'un pas. Elle place l'oiseau dans ma paume et, malgré les larmes qui perlent au coin de ses yeux, m'invite à sortir.

Je détourne le regard, non sans gagner l'impression de rompre un contact d'une importance capitale. Je reviendrai. Nous nous reverrons. Dans la cage d'escalier, je m'étonne de ne pas découvrir mes camarades. Leurs appels ont cessé. Les bruits de pas aussi. J'arque les sourcils, inquiet. La femme-ombre ne me suit pas. En revanche, ses copines s'agglutinent sur les murs. Le rire moqueur. Aux étages inférieurs, les rugissements des chiens d'Ombre se répandent. Ils grimpent et vont me rattraper, prêts à me dévorer.

9. LES VENERABLES GUERRIERS

Les chiens s'engouffrent dans le hall. Ils m'encerclent, toutes canines dehors. Je brandis Vengeance, son éclat vacille, mon cœur s'affole. Les silhouettes sur les murs se gaussent, elles m'humilient de leur rire, insatiables spectatrices face au petit Humain dans l'arène. Je cherche mes camarades du regard. Introuvables. Me voilà seul dans les Ténèbres. Perdu dans une effroyable confusion, une cacophonie de moqueries, de murmures incompréhensibles et d'aboiements féroces.

Le monstre de la colère et l'adrénaline se mêlent. S'unissent. Mon souffle se saccade. Les Ombres se jouent de moi, leurs mesquineries ravivent les brûlures dans mes entrailles. Je fronce les sourcils, défie quiconque de s'interposer, or mes gestes malhabiles me trahissent. Les molosses s'apprêtent à l'attaque, campés sur leurs pattes, les oreilles ramenées vers l'arrière. Leurs extrémités s'effilochent en volutes de fumée, comme le reste de leur corps.

« *Des Ombres, me rassuré-je, identiques à toutes celles déjà vaincues auparavant* ». Je les transpercerai, même sans aide. D'ailleurs, mes compagnons ont peut-être repris la route sans moi. Ils m'auront cru mort. J'erre dans les Ténèbres. Encore. Toujours. La solitude, tout à coup, me pèse à la manière d'un mur qui s'écrase sur mon torse.

Le vague à l'âme, les sanglots s'insinuent au coin des yeux. Je perds le contrôle, cède à la panique. Mes bras tremblent. Ma force me quitte. Les fourmis s'affolent dans mes veines douloureuses. Mon rôle de Chevalier... si dérisoire, là que la mort me frôle. De la vapeur s'échappe d'entre mes lèvres, le froid glacial se répand. Les températures négatives chutent davantage, au point de me mordre la chair malgré la chaleur de mon armure. Pire, les pattes des molosses endurent celle de mon épée. La terreur me comprime chaque muscle tandis que les créatures approchent. De plus en plus. Le cercle se referme. Un regain de détermination m'honore : si je meurs, j'enverrai un maximum de ces pourritures aux Enfers avec moi.

Les mains cramponnées à Vengeance, je lance l'assaut. Un chien me saute dessus. J'esquive. Ses griffes déchirent mon armure au niveau du flanc. Son éclat vacille, à elle aussi. Je retiens mon souffle. Sans elle, le noir intégral. Mes compagnons m'ont-ils vraiment abandonné à mon sort ? Je réprime les pleurs malgré ma détresse, mais pousse un gémissement terrifié sans savoir le retenir. Mes joues rougissent, à la fois sous l'effort et la honte face à ma faiblesse. Si Papa me voyait... Une déception.

Une des horreurs grogne plus fort que ses congénères. Ses babines se retroussent pour dévoiler une mâchoire vorace. Aux dents capables de broyer les os. Les yeux rivés sur la bête, je m'apprête à une nouvelle attaque. Kieran ne fuirait pas. Il se battrait et sortirait vainqueur de cet affrontement. Je le rendrai fier. Pas le droit à l'erreur. Son image s'imprime sur ma rétine. Il m'attend, au bunker. À l'infirmerie. Ma main frôle mon butin à la ceinture. Quand il se réveillera, on rattrapera le temps perdu. Personne ne m'enlèvera cette perspective. Encore moins un animal que matérialisent des volutes de fumée.

Un second monstre se jette sur moi, toutes griffes dehors. La haine dans ses yeux rubis. Reculer ? Plus jamais, je le jure. J'enfonce ma lame dans le poitrail de la bête, du liquide noir s'en échappe. Le chien diabolique râle, ses iris s'enflamment. Sa silhouette se désintègre en une myriade de flocons ténébreux. Ses comparses, sans éprouver le moindre état d'âme, en profitent pour investir le cercle et le maintenir fermé. Ils grognent, prêts à mordre. Je tournoie dans l'espoir d'éviter une attaque de dos. Un autre charge. Puis un autre. Puis un troisième. Je pourfends les monstres qui finissent en cendre à mes pieds.

Une masse à laquelle je ne m'étais pas préparé me bouscule avec force. Je tombe dans le noir et les mains des Ombres au sol me parcourent. Comme dans mes cauchemars. Le froid me glace la peau, mon armure menace de se briser en millier d'éclats sélénites. La gueule d'un chien s'ouvre, les canines à quelques millimètres de mon visage. La bouche béante qui cherche à me manger. De la bave sombre s'écoule de ses babines affamées. Mes membres s'engourdissent, mes poumons se contractent sous l'effet de la température polaire.

Un éclair passe au-dessus de ma tête. Je sursaute tandis qu'il termine sa course dans la tête du monstre au-dessus de moi. En plein entre les deux yeux. Une flèche. Salvacio ! Une vague de soulagement déferle en moi jusqu'à me réchauffer le cœur.

— Tiens bon, Cullen !

Karah ! Mes compagnons ! Une nouvelle flèche trouve sa cible. Soriba manie Vesper d'une main de maître. Je me relève et souris, admiratif. Il s'est agenouillé à l'opposé de ma tante pour couvrir plus de terrain. De sa claymore, Kim-Sang ravage tout sur son passage. Sa

bouche s'est remise à saigner, mais il ignore toute distraction du combat. Laura profite de l'ouverture pour me rejoindre. Elle colle son dos contre le mien, sa respiration saccadée trahit sa peur. Pourtant, elle est là. Pour moi. Cette idée me ragaillardit. Torrin écrase les monstres avec Mjörn, aidé d'Isanka et sa lance redoutable. Je ne risque plus rien. Tant que nous nous unissons, nous assurerons notre sécurité.

Les molosses s'évanouissent, seule une tonne de cendres atteste de notre victoire. Celle de mes compagnons. Nous haletons dans le silence morne tandis que, sur les murs, les Ombres ont disparu, peignées de la dissolution des leurs. Je respire, reprends contenance tandis que les guerriers, épuisés, m'interrogent du regard. Je déglutis avant de répondre, un trémolo dans la voix :

— Ce n'est pas ma faute, je vous jure.

Les visages luisent de sueur. Je serre les dents, prêt à me rebeller face à la prochaine soufflante. Je refuse d'être puni pour une situation que j'ai subie !

— Et d'abord, je suis remonté quand je vous ai entendu. Pourquoi vous n'étiez pas là ?

Ma voix tressaute, je rougis, penaud. La honte m'embue les yeux, j'y plaque les mains et les essuie avec rage. En réponse à ma question, les bras de Laura m'entourent les premiers. Je me fige, confus face à un tel élan d'amour. S'en suivent ceux de Karah. Puis Kim-Sang, Soriba, Isanka et, pour finir, Torrin. Mes jambes flageolent, je manque de tomber sous le poids de mes amis. La sensation d'étouffer s'évapore et, bientôt, la quiétude la remplace. Les lèvres de ma tante se pressent à l'arrière de ma nuque, une boule imaginaire se matérialise dans ma gorge. Leur attachement m'émeut.

Ensemble, nous ne formons plus qu'un grand et unique Chevalier Vespéral.

— J'suis désolée de t'avoir giflé tout à l'heure, Lenny chéri.

Je ferme les yeux et me délecte de tout l'amour qu'on me prodigue. Mes doutes s'envolent. Mes amis, ma famille. Une chaleur étrange me soulage. Puissante et agréable. Je regrette mes pensées, où j'aspirais à rester seul. Plus encore lorsque Torrin déclare :

— On l'avait pas vu venir, que les Ombres te retiendraient en arrière... les fourbes !

La main de Karah se perd dans mes cheveux raides, elle me serre si fort que j'en suffoque. Au fond de moi, le monstre s'endort. Ou du moins, il perd conscience. J'ai gagné cette bataille grâce à mes compagnons. On ne m'abandonnera pas, Aujourd'hui. On ne m'oubliera pas. On ne me dévorera pas.

— Punaise ! J'imagine la tronche de Ta si j'étais rentré sans toi, s'exclame Soriba en me gratifiant d'une tape sur l'épaule.

— Heureusement que vous m'avez appelé, j'étais au niveau inférieur.

Devant l'air inquiet de mes amis, je déglutis. Karah se décide enfin à me lâcher :

— On n'a rien dit...

Je fronce les sourcils quand Isanka renchérit :

— On avait peur d'attirer les Ombres. On a pensé que t'étais sûrement toujours dans le hall.

— Mais on a dû faire un grand tour, reprend Laura, car les portes de la cage d’ascenseur ne s’ouvraient plus.

Torrin hausse les épaules :

— Les Ombres... des fourbes, je vous dis.

— Tu crois qu’elles peuvent nous imiter ? demande Soriba, les yeux exorbités.

Torrin assume son ignorance tandis que Riba se perd déjà dans ses pensées, avide d’en découvrir plus sur ces créatures des Ténèbres. Déjà, il marmonne quelque : « Si c’est le cas, pourquoi maintenant ? » ou encore « Peuvent-elles seulement parler ? Les chiens grognent, les oiseaux croassent... Elles ont des cordes vocales, du coup, mais elles s’en servent juste pour rire... ». Je souris, heureux de voir nos querelles envolées et d’être encore de ce monde pour profiter de mes amis.

— Ce qui compte, c’est qu’on aille tous bien.

Kim-Sang renâcle et se malaxe la mâchoire.

— Pardon, je voulais dire... peu importe.

Je m’empourpre et les yeux aux multiples couleurs attendris de ma famille exacerbent ce fait. Je passe une main sur ma nuque :

— C’est bon, lâchez-moi là...

— Ouais, renchérit Isanka, fichons la paix à notre Lenny-chéri. Et que personne ne tente de nous claquer dans les pattes. Je refuse.

— Tellement ! conclut Laura en renforçant son étreinte autour de mon bras.

Vengeance retrouve le chemin de son fourreau.

— Eh ! Mais c'est quoi, ça ? s'insurge Soriba qui remarque la présence du sac contre mon flanc.

Son visage s'illumine quand il repère les poches de morphine. La fierté dans les yeux de Karah ramène tout mon courage.

— C'est le premier truc que t'aurais dû nous dire, rétorque ma tante. Tiens, t'es de corvée pour tout porter.

Elle jette contre mon torse un autre sachet, rempli de conserves, celui-ci. Je hausse un sourcil quand Laura me donne une bourrade... Ils ont réussi. Soulagés, nous sortons de l'hôpital, mes camarades en tête à l'exception de Laura, agrippée à moi façon sangsue. Ainsi alignés, je contemple avec fierté leur arme et leur armure scintillantes. Des Chevaliers, capables de venir en aide aux plus démunis. Des Chevaliers prêts à déjouer les tours du Malin. L'espoir renaît en ces heures sombres. Aujourd'hui, les vénérables guerriers incarnent la lumière dans les Ténèbres.

10. VULNERABILITE

De retour au bunker, une nouvelle mission m'attend. Karah me colle devant la salle d'eau, à surveiller les allées et venues et vérifier que chacun ait droit à son intimité malgré la porte sans verrou. Je soupire, loin d'être transcendé par un tel travail et croise les bras, boudeur, le dos collé au mur. Mes camarades m'abandonnent pour vaquer à leurs propres occupations : Kim-Sang retourne à l'infirmerie, pour son plus grand bien ; Soriba entame sa ronde, Karah se rend au réfectoire avec le sac de vivres, non sans prendre une conserve pour elle au passage, et Isanka et Torrin se dirigent vers le dortoir. Laura, munie des médicaments, disparaît dans les Bas-Fonds où elle amène son butin à Léanne.

Le ronflement des flambeaux, que Tahamt s'est évertué à maintenir allumés pendant notre absence, contraste avec le silence pesant. Mes jambes lourdes me portent à peine tant la fatigue m'accable. L'ennui me guette alors même que la bibliothèque se trouve devant moi. Je devine les étagères remplies de vieux bouquins aux reliures fragiles et aux pages craquantes. J'ai déjà lu tous les livres à notre disposition, mais la perspective d'un nouveau voyage dans une autre vie, plus lumineuse et palpitante que la mienne, ne me

déplait pas. Quand Soriba a vérifié la bonne fermeture du sas d'entrée et passe devant moi, je saute sur l'occasion :

— Amène-moi le livre d'Aldrec, s'il te plaît !

Il me lance une œillade complice et entre dans la pièce pleine de trésors. Riba laisse la porte grande ouverte, si bien que je guette ses recherches.

— Tout au bout, dans le renforcement... Ouais, là. Un rang plus haut. Le bouquin à la couverture dorée. C'est ça !

Soriba agite son butin pour me narguer. Il s'arrête alors, perplexe, et plisse les yeux vers l'origine d'une anomalie au-delà de mon champ de vision coupé par le mur. Je l'interroge du regard, mais Riba, statufié, m'ignore. Il est obnubilé.

— Soriba ?

Pas de réponse. Les sons l'entourent sans qu'il se montre réceptif. J'approche d'un pas quand il se masse les yeux. Il vérifie à nouveau le lieu de son angoisse, puis se rappelle ma présence.

— Désolé, vieux, j'ai cru... Je sais pas, en fait.

Un rire nerveux lui tire les traits.

— Notre sortie me joue des tours, je vois des Ombres partout, maintenant.

Il me tend le livre, je maintiens la pression sur ses mains :

— Tu es sûr qu'il n'y a rien ?

Il hoche la tête, confiant :

— Ouais, nan, t'inquiète. Les flambeaux sont allumés, y a pas de coin sombre. J'ai juste... je suis fatigué, c'est tout.

Je le toise, mais il semble sérieux. Je me fends d'un rictus :

— Ouais, tu n'es pas le seul.

Je dégage mes doigts de sa peau pour attraper mon récit préféré. Une vague d'impatience déferle en moi, bienheureux de m'être trouvé une occupation. Riba me salue d'un geste et reprend sa ronde, non sans siffler un air improvisé. Je caresse la première de couverture dont les lettres d'or ressortent dans un effet 3D. L'illustrateur a croqué Aldrec le Confiant dans une position des plus héroïques : les muscles saillants et l'épée tirée vers le haut. Une lumière divine l'honore, elle perce les nuages lourds et sombres qui planent sur lui.

Je me laisse glisser contre le mur tandis que je tourne les premières pages à l'odeur si particulière de vieux papier jauni. Mon cœur rate un battement à chaque fois qu'il craque sous mon doigt, effrayé à l'idée de perdre des passages épiques si chers à mes yeux. Le chapitre de la révélation d'Aldrec démarre, les mots dansent, la fluidité impose un rythme jouissif aux vers où se déroule la vie périlleuse du paladin. Avant d'aller plus loin dans ma lecture, je raconte à mon journal mon amour pour cet homme légendaire.

J'ai découvert le récit d'Aldrec le Confiant pendant l'enfance. Karah, Isanka et Soriba, en particulier, s'étaient donné comme mission supplémentaire de restaurer la culture dans ce monde en perdition. Les autres et moi-même, nous ne comprenions pas ce besoin irrationnel, là où trouver des vivres et de la lumière primait sur tout le reste. « Le devoir de mémoire, Cullen. Il faut savoir

préserver son Histoire pour grandir là-dedans ». Soriba, alors adolescent, m'avait tapoté le front dans l'optique de rendre ses dires plus probants.

L'adolescent, vexé de mes moqueries de gamin immature, s'était mis à me lire le premier livre qu'il avait trouvé. Ainsi avais-je rencontré Aldrec. Je l'avais obligé à mettre son doigt sur la ligne, sur les mots, pour mieux les appréhender, les comprendre. J'avais développé une profonde avidité à connaître le sens de ces lettres rattachées les unes aux autres ; noires sur fond blanc. À force de leçons et de volonté, j'avais surmonté mon ignorance. Je m'étais pâmé sur un vocabulaire aussi surprenant que « moult » ou « roubardise » et Soriba avait incarné pour moi un véritable dictionnaire, une fontaine de connaissances. Pour cette richesse, j'admire mon camarade grâce auquel j'ai toute capacité à écrire dans ce journal.

Aldrec était vite devenu mon héros. Je me reconnaissais en lui et dans sa quête. Garçon parti de rien, ses parents disparaissent un jour où il se rend au village. Dans son périple, il voyage dans divers mondes parallèles et, en particulier, le Monde d'En-Bas. Si effrayant et impitoyable. Le paladin combat une armée de démons à lui seul, relève les défis et rentre victorieux, en compagnie de ses parents et la belle damoiselle en détresse, secourue en chemin. Une vie bien remplie, en somme. Celui qui a erré dans les Ténèbres et vaincu les Ombres pour ramener la lumière dans son monde.

Je me repais de chaque chant, chaque nouvelle scène et nouveau lieu. J'oublie le bunker, la salle d'eau, les flambeaux. Je dévore ces six cents pages avec une ferveur insoupçonnée. Si, dans la réalité, on passe devant moi, je ne le retiens guère. Mon imaginaire me happe

tout entier ; Aldrec me parle, Aldrec m'appelle à le rejoindre. Il m'enseigne la chevalerie légendaire, parfaite, en bon soldat à la loyauté infaillible. Arrive alors mon passage favori. J'inspire un grand coup, puis me plonge dans cette scène où mon héros rencontre sa douce Aoife*.

*Aldrec le Confiant dégaina son épée,
Et avec bravoure pourfendit les Démons,
Les plus téméraires s'écrièrent « Abdiquons ! »
À Aoife, il jura toute sa loyauté.
Ses yeux dans les siens, son cœur chavira.
Malgré l'éclat du mal dans ses prunelles grises,
Le preux héros la releva, la désira ;
Et la sorcière, de l'ambre, fut éprise.*

Mon cœur chavire. Je plaque le livre contre mon torse, dans une étreinte passionnée ; je vois Aldrec et Aoife derrière mes paupières closes. L'homme barbu, aux muscles saillants, si charismatique et fier. La femme aux cheveux d'or, sauvage et dangereuse. Ils s'aiment, se trahissent, s'honorent, se déchirent. De toutes les conquêtes d'Aldrec, Aoife demeure la seule et unique qui ait jamais enflammé sa passion.

J'en ai longtemps voulu à Torrin d'avoir sauvé Laura des ruines de l'ancien centre commercial. Elle aurait pu être mon Aoife. Au

* Note de l'autrice : Aoife est un prénom d'origine irlandaise qui se prononce /'i:fə/

lieu de quoi, j'avais été relégué au second plan, comme le reste de mes camarades. Cette connexion entre Laura et Torrin ne se matérialisera jamais entre elle et moi. Par la force des choses, nous avons dépassé le stade de l'amitié, pour aboutir à celui de famille proche. Une sœur dans la tourmente.

Je soupire. Plus aucun survivant ne sillonne les rues de Monroe. Les monstres ont aspiré les âmes, elles servent les Ténèbres Aujourd'hui. Un paladin sans Aoife. Une vie démunie d'un but concret. Aoife. La lumière. Cullen, condamné à errer dans le noir. La mélancolie me rattrape, je me cramponne à mon journal. Souvent, je me demande à quoi sert le combat que nous menons.

Mes doutes, ma vulnérabilité. Les ennemies le savent, elles s'en délectent. Certaines d'entre elles forment des silhouettes féminines sur les murs en ruine pour m'induire en erreur. Jamais n'en ai-je parlé à Soriba. Ni Tahamt. Encore moins Karah. Mais, grâce à notre dernière sortie, la sentence est inévitable : elles nous imitent. Jusqu'à nos voix.

Alors que la peur me taraude, l'image de la femme-ombre se matérialise derrière mes paupières. Aoife. Elle aurait pu me tuer, mais ne l'a pas fait. Elle m'a épargné. J'étais seul, en sa compagnie. Le paladin. Voilà une damoiselle que je sauverai des Ténèbres.

11. DOUCE REVERIE

À peine réveillé, j'attrape le journal sous mon oreiller. Je me remémore ce songe, le premier à s'éloigner des cauchemars. Doux. Paisible. Réminiscence d'Hier. Je prends appui sur mon bras, mais les fourmillements m'obligent à changer de position. Comme aucune ne me satisfait, je m'assois sur le lit. Déjà, les images du rêve se fanent, elles sombrent dans l'oubli, floues et distordues. Je me concentre, elles me reviennent, elles me soulagent.

— Car celui qui erre dans les Ténèbres verra la lumière, murmuré-je.

Je plisse les yeux. Kieran avait prononcé cette rengaine pendant mon sommeil. Impossible. L'événement se déroulait bien avant l'arrivée de la Nuit Éternelle et la création de la confrérie.

« Les hommes ont besoin d'un cadre, d'une hiérarchie pour éviter la folie. C'est pourquoi j'ai fondé cet ordre, Lenny ». Les paroles de ma tante résonnent en écho dans mon esprit. Les Chevaliers Vespéraux, lueurs d'espoir dans le noir, représentent un but dans notre vie et les responsabilités sur lesquelles nous maintenir.

Aujourd'hui. Hier. Demain. Mes cauchemars se teintent de réalisme ou d'un profond ridicule. Ce rêve-là contraste avec tous les

autres et offre une amertume différente. Bienheureuse, mélancolique. Un relent du passé, couvert des affres du présent. Plus j'y réfléchis, plus il me brûle les méninges et touche du doigt une vérité déconcertante. Un mensonge de ma tante, peut-être.

Allons! Mes pensées s'emmêlent. Comment ne pas trouver d'anachronismes ou d'absurdités dans les songes? Comme la mélodie de cette boîte à musique. Elle tourne en boucle dans ma tête, encore et encore, message codé que je ne déchiffre pas malgré tous mes efforts. Elle me hante, m'obsède. Nouveau leitmotiv dans ma vie. La cadence s'accélère, ralentit, les accords restent les mêmes alors que j'alterne les versions et instruments. Mes efforts pour la reconnaître demeurent infructueux, la frustration me dévore.

Je soupire, agacé. Les bribes du rêve apparaissent et disparaissent par intermittence. C'est ma dernière chance de le capturer entre ces lignes, m'en souvenir à chaque relecture et, pourquoi pas, parvenir à percer le secret de la mélodie. Elle m'a accompagné tout au long du songe, musique d'ambiance sur une scène d'Hier, palpable. Les notes se répercutent dans ma boîte crânienne, tout avait l'air si réel...

Un jet de lumière passait en stries à travers les lamelles du store fermé. À cette époque, les saisons suivaient leur cours – merci tatie de m'avoir expliqué ce phénomène... – et Kieran m'avait envoyé au lit alors que le soleil filtrait encore. L'été. Les journées les plus longues. Des grains de poussière voletaient dans la pièce avec lenteur, dans une tendre harmonie. Les yeux embués de larmes, je hurlai à pleins poumons. Pourvu que Papa me sorte de cet enfer!

Je m'étais recroquevillé dans les tréfonds de mes draps, à réclamer la présence de mon protecteur. La porte de la chambre s'était ouverte à grand fracas. J'avais passé la tête hors de la

couverture et mes iris s'étaient posés sur Papa : je m'étais tout de suite calmé. Dans son demi-sourire et son air attendri, j'avais retrouvé toute ma contenance étiolée, rassuré par sa seule présence. Avec lui à mes côtés, les Ombres se tenaient à distance. Cette pensée m'avait laissé perplexe. Vestige du passé ou frayeur d'Aujourd'hui, le tout se mélange et la vérité se perd.

Kieran avait alors caressé ma joue mouillée, un de ses sourcils blonds s'était relevé :

— Eh bien, mon tout petit, qu'est-ce qu'il t'arrive ?

Ma version miniature s'était prostrée, avait refusé de parler. Les mots remontaient le long de mon corps pour mourir dans ma gorge. Seuls mes iris avaient signalé le recoin sombre, source de mes frissons. Il servait de refuge aux Ténèbres, on ne distinguait plus rien à partir de ma commode aux poignées en forme de têtes jaunes et bienheureuses. Papa avait soupiré d'un profond désarroi, habitué à mes crises de panique.

— Tu sais qu'il n'y a pas de monstre, dans ta chambre, n'est-ce pas ?

Mes pupilles dilatées l'avaient confronté. Papa détestait me voir ainsi fragile et sans défense ; à me mettre dans des états pareils pour l'invisible, l'inexistant. Il avait parcouru le lit d'une main, vérifié en dessous, avant de trouver sous mon oreiller mon chevalier en bois. J'avais oublié sa mission de me garder en sécurité. Lui aussi, déjouait les tours du Malin. Kieran l'avait toisé de son air le plus sérieux, en colère contre le petit soldat incapable de remplir son office :

— *Eh bien, Chevalier Solas ! Votre roi pleure. Il va falloir faire votre ronde au plus vite.*

L'entendre houspiller l'inconscient m'avait rasséréiné, mes larmes avaient séché et j'avais cessé de trembler. Dans un sourire franc qui m'avait réchauffé le cœur, Papa m'avait tendu la main et je l'avais prise avec confiance, prêt à braver tous les dangers du moment que nous demeurions ensemble. Il m'avait amené contre son corps, couvert d'une chemise émeraude dont l'éclat m'avait frappé dans mon sommeil. L'espace d'un rêve, j'ai humé son parfum épice où un extrait de vanille s'invitait. Sa chaleur m'avait soulagé. Papa. Là, tout contre moi. Je m'étais cramponné à son col, quelques pointes de ses cheveux blonds, toujours bien coiffés, m'avaient chatouillé les doigts.

Une pause dans l'écriture. La mélancolie me brûle les poumons. Mes souvenirs tournent en kaléidoscope dans ma tête. Détails insignifiants. Détails importants. Bribes de ma vie volée. Une quinte de larmes me secoue l'âme. Juste un instant. Fermer les yeux. Respirer. Remettre de l'ordre dans le chaos de mes pensées. Ou de mes réminiscences ? Un souvenir... pas un rêve. L'idée me paralyse. Je la chasse, reviens à Aujourd'hui pour mieux conter Hier.

Kieran m'avait guidé vers l'armoire et m'avait rendu Solas. Il avait murmuré, d'un ton joueur :

— *Brandis son épée. Tu es prêt ?*

Je m'étais exécuté, à contorsionner le bras du chevalier pour que la lame dans sa main soit tendue vers sa cible. J'avais acquiescé en silence, ragaillardé par le soutien de Papa et de Solas. Les doigts de

Kieran s'étaient approchés de la poignée et étaient restés suspendus, à attendre le signal.

— Un... deux... trois !

On avait ouvert d'un coup sec. Vite ! J'avais porté mon paladin à bout de bras et cramponné le jouet avec une force insoupçonnée, mais rien ne m'avait guetté dans le noir. Pas de monstre. Pas de croque-mitaine. Juste des piles de vêtements, dont les deux exemplaires de l'uniforme obligatoire pour la maternelle de Monroe. Comme je l'avais détesté ! Le jeune Cullen de mon rêve avait grimacé en le voyant. Il m'avait remémoré les jours de pluie où mes camarades d'école se moquaient parce que ma maman ne se présentait jamais à la sortie. Papa m'attendait toujours, mais Maman... elle m'avait abandonné, voilà tout.

La colère m'embrume l'esprit. D'une écriture rageuse, je m'empresse d'ajouter :

Si les Ténèbres l'ont épargnée, je me montrerai moins clément.

Je relève le crayon de suite, comme brûlé par ma propre vindicte. Malgré le manque, malgré sa froideur, elle reste ma mère. Je déplore ma faiblesse à l'égard de cette femme sans la moindre considération pour son fils.

Elle ne m'a jamais vu dans cet uniforme. Papa, au contraire, adorait quand je m'affublais d'un tel accoutrement. Ses yeux se voilaient de tendresse et son sourire digne des plus acharnés des amoureux me rappelait que j'avais l'air d'un petit homme d'affaires avec ma chemise blanche et ma cravate bleue. Le pantalon, taillé sur mesure, arborait la même teinte marine. Rien à voir avec le garçonnet faiblard, effrayé dans sa chambre !

— Bon... et dans la commode ? Tu crois que les vilains s'y trouvent ?

J'avais hoché la tête, assuré que non. Mon regard avait bifurqué sur le coin sans cesse dans l'ombre. Papa avait compris le message. Il avait appuyé sur l'interrupteur et la lumière avait inondé la pièce, y compris à l'endroit où se cachaient les monstres. Rien. Je m'étais persuadé du contraire. La musique, elle était née dans ce coin sombre.

— Tu vois ? Tu n'as rien à craindre. Personne ne te fera de mal, ici.

J'avais acquiescé sans grande conviction, inquiet à l'idée d'accepter trop vite cette vérité. Papa m'avait ramené vers le lit. Il avait slalomé entre mes quelques jouets oubliés là, puis m'avait bordé avant de s'asseoir à son tour sur le rebord du matelas, le torse à demi penché sur moi, telle une arche protectrice.

— Tu n'as plus peur ?

J'avais refusé de répondre, peu sûr de mes émotions. La main de Papa m'avait ébouriffé les cheveux, bienfaitrice, puis son regard s'était reposé sur mon paladin, toujours entre mes doigts.

— Ton chevalier incarne des valeurs, tu sais ? Il te défendra jusqu'à ce que tu sois en âge de le faire toi-même.

J'avais caressé la texture de l'armure. La cicatrice entre le pouce et l'index de Papa m'avait interpellé. Le destin m'a ôté la possibilité de lui demander de vive voix comment il s'était blessé. Il m'avait gratifié d'un baiser sur la joue avant de s'assurer que Solas se lovait contre mon torse. Ce jouet représentait mon véritable défenseur,

celui qui m'avait réchauffé de sa lumière après avoir chassé l'ombre. Papa avait cherché à vérifier sous le lit, mais je l'en avais empêché, trop inquiet à l'idée de rompre le contact de ses doigts dans mes cheveux. Il m'avait enlacé et nous nous étions installés dans une pleine quiétude. Il avait déposé un nouveau baiser, sur mon front, cette fois.

— Car ceux qui errent dans les Ténèbres verront la lumière.

J'avais froncé les sourcils et quand j'avais relevé la tête vers Papa, il pleurait. Le flot inépuisable de ses larmes avait fait chavirer mon être tout entier. Je m'étais trouvé englouti par les eaux, proche de la noyade. En songe, comme en réalité sur mon lit de camp, j'avais suffoqué.

Le rêve s'était rappelé à moi. Le passé et le présent s'étaient mélangés. Mon père avait fredonné l'air de la boîte à musique et la voix de la femme-ombre s'y était superposée, fourbe et calculée. Les Ténèbres s'étaient abattues dans la pièce et Papa avait croassé :

— C'est l'heure de dormir, Cullen. Demain, il y a école.

La peur m'avait envahi. J'avais essayé de lui dire. Demain, il n'y aurait pas école. Il n'y aurait plus d'école. Le soleil mourrait, une partie des Enfers s'installerait sur Terre. Et toi, Papa, tu tomberais.

Je me demande... Prisonnier d'Aujourd'hui, j'attends, inlassable, l'arrivée de Demain. Le voile de Ténèbres avait assassiné les étoiles. Depuis, la lune pleure des larmes magiques grâce auxquelles nous combattons. Et moi, figé dans le temps, incapable de me rappeler Hier ou de vivre libre, Aujourd'hui. Hier, Aujourd'hui, Demain... des entités au sens incertain ; la promesse d'une douce nostalgie, des obstacles à franchir, de temps meilleurs à venir.

12. HORS SAISON

— Tu vas me le payer, enfoiré !

Je me rue sur Torrin, la rage au ventre. J'abats mon poing, il contre-attaque. Il attrape ma main et me tire. Assène un coup de coude contre ma nuque. Je tombe à genoux, me relève aussi vite sans me départir de ma colère et me jette contre son torse. Il recule de deux pas. M'enserme de ses bras. Je riposte à grand renfort de bourrades contre ses flancs. Autour de nous, on s'agite. On crie mon nom. Je suffoque. La bile remonte dans ma gorge, elle brûle, contracte mon œsophage.

— Je vais te faire la peau, je te jure !

Je m'arrache de son emprise, prépare un nouveau coup de poing. Pas le temps. Torrin écrase le sien contre ma pommette. Juste sur la cicatrice. L'onde de choc m'envoie au sol. Mon souffle se coupe, la douleur me pique la joue et la mâchoire. Il vocifère, mais ses mots se mélangent dès qu'ils me parviennent. Karah s'interpose. Sa silhouette s'étend devant le molosse qui recule. Je malaxe mes maxillaires endoloris tandis qu'une ombre s'approche. Je sursaute, mais Tahamt m'attrape déjà par les épaules :

— Ça va, vieux ?

Ma tante oblige mon rival à la suivre dans son bureau. Il me gratifie de son regard le plus noir avant de s'exécuter. Les autres ont abandonné leur poste pour se rincer l'œil. Je me relève, refuse l'aide de Ta.

— C'est bon, le spectacle est fini, fichez-moi la paix !

Je m'adosse contre le mur, la mine défaite. Les larmes menacent de couler, je les ravale, en rage de me trouver si ridicule. Tahamt demande à nos camarades de nous laisser, d'un ton bien plus doux. Il reste là, sans dire un mot, alors que le reste de la confrérie regagne son poste. Isanka, postée à la salle d'eau, me lance des regards en coin. Ça m'agace. Je soupire, m'enfuit vers le dortoir, mais Tahamt me suit :

— Tu crois que tu vas où, Lenny ? Je vais pas te lâcher, tu sais ?

Sa persévérance force l'admiration. En d'autres circonstances, je sourirais. Pas cette fois. Le trop-plein déborde et je déverse mon flot de rage sur lui :

— Ce fils de chien veut me virer du groupe ! Il me déteste ! Il essaie de bousiller ma vie et tu crois que je vais le laisser faire ? Qu'il crève, ce...

— Stop ! Me dis rien de plus. J'ai saisi l'idée.

Je ravale ma haine, le monstre de la colère hante chaque pore de ma peau, il me lacère les organes et répand son venin dans chacune de mes veines.

— Tu ne l'as pas entendu, dans le bureau de ma tante. Moi oui ! Cette foutue porte était entrouverte. Genre, je ne pouvais pas ne pas

entendre. Comme quoi, je les mets en danger et ne suis pas digne d'être un Chevalier Vespéral.

Je hurle :

— Pour qui il se prend, hein ? Je vais lui faire bouffer ses morts à ce sale chien !

— Oh, Lenny ! C'est à moi que tu parles, là.

Dans ses yeux, une forme de terreur. Elle me paralyse. Je l'ai déjà croisée, une fois. Celle où les lunettes de Ta se sont cassées. Celle où... j'ai... cassé les lunettes de Ta. Je détourne le regard, honteux et incapable de lui faire face plus longtemps.

— C'est bon, Ta, je ne vais rien te faire...

Il se détend un peu, assez pour que je le remarque. La culpabilité me ronge, elle noie la colère et le monstre en mon sein. Je me raidis quand il ouvre grand ses bras et, devant ma réticence, il déclare :

— Tu peux pas me le refuser. Tu m'as fait peur.

L'effronté insiste, trop heureux de pouvoir ainsi glaner une accolade de ma part. J'esquisse un sourire contrit avant de l'attirer vers moi et lui assène une bonne tape dans le dos. Il me rend l'étreinte avec force, je m'en détache le premier :

— Et donc, tu es juste venu sauver Torrin ? Tu aurais dû me laisser le finir...

Ta me flanque une gifle sur l'avant-bras :

— Mais arrête, oh ! Je voulais te montrer un truc, dis-toi. Je croyais que tu dormirais comme une souche.

— C'était prévu. Quand, soudain ! Torrin.

— Ouais, bah tu te doutes bien que quand j'ai vu le massacre, il a fallu que j'endosse le rôle de pote modèle.

Je croise les bras, à feindre le soulagement :

— Ton exemplarité me fascine, c'est hallucinant...

Déjà, je me rassérène. La présence de mon confident ravive un éclat de joie chez moi, il émet un bruit de succion :

— Fous-toi de ma tronche ! Viens, on va chez moi.

Kieran... Je tressaille à l'idée de me rendre à côté de l'infirmerie. Mon meilleur ami suit le cours de mes pensées, il pose sa main sur mon épaule pour m'obliger à mettre un pied devant l'autre. Nous dépassons Soriba, occupé à maintenir une flamme qui vacille dans la coupe de ses mains. Laura la fixe, la mine inquiète :

— Tu crois qu'elle va tenir le coup ?

— J'espère... Il se passe des trucs chelous, ici. J'ai l'impression de voir des Ombres partout, ça me gave.

— Arrête, tu me fais peur.

Tous deux me lancent une œillade. Je les ignore, trop honteux de ma crise. Tahamt détourne mes états d'âme :

— Quand tu vas te pencher sur ce que j'ai découvert, tu vas devenir fou !

Je l'interroge du regard, curieux de ses recherches et de ses trouvailles. Il crée déjà nos armes et armures à partir des larmes sélérites, j'admire sa passion pour ces dernières. Je porte une main

contre mon flanc, où j'ai caché mon journal. Non ! Je blêmis. Sa dureté a disparu. Je ne sens que la chaleur de ma peau. Tahamt s'arrête quand je fais volte-face. Mes joues s'enflamment :

— Mon cahier... il a dû tomber quand je me battais avec Torrin.

— Ton... ? Hein ?

Devant mon mutisme, il secoue la tête :

— OK. On va le chercher.

Mes iris argent trahissent ma peur qu'il ne découvre mes petits secrets, enfouis entre ces pages. Qu'importe. Mieux vaut lui que Torrin. On rebrousse chemin à pas rapides, mon cœur s'emballe. Il ne peut pas être loin. Là ! Par terre. Tahamt me devance et l'attrape. Un haut-le-cœur m'obstrue la gorge, je tends le bras, les nerfs à fleur de peau. Ta m'observe, puis l'objet, tour à tour :

— T'as l'air d'y tenir...

— Rends-le-moi. S'il te plaît.

Ma voix tremble, je rougis davantage. Par chance, Tahamt sait combien me questionner est inutile quand je me paralyse d'émotion.

— Ouais, voilà.

Je lui arrache des mains et le range aussi vite. Sa froideur, loin d'être désagréable, me soulage à mesure que nous reprenons la route vers les Bas-Fonds. Je garde la tête baissée et m'enfonce dans le col de ma veste au point de regretter l'absence d'une écharpe pour mieux me dissimuler.

— Tu... tu sais que tu peux tout me dire, hein ?

Tahamt s'arrête devant l'écoutille qui nous permet de rejoindre son antre. J'aurais préféré passer à autre chose, mais il bloque l'entrée avec une nonchalance feinte. On ne descendra pas tant qu'il n'aura pas obtenu satisfaction. Je maugrée :

— Ouais... c'est juste... c'est personnel, c'est tout.

— Mais genre ! On se connaît depuis si longtemps, on n'a pas de secret l'un pour l'autre.

Il rit, puis redevient tout à coup plus sérieux :

— N'est-ce pas ?

Sur les traits affaissés de son visage, je lis une certaine douleur. Il passe une main sur sa nuque :

— J'veux dire... moi j'en ai pas pour toi, tu vois ? Alors...

— Ta. Je t'arrête tout de suite. Ce ne sont pas des secrets ou quoi... Ce sont mes...

Je me fige, le mot s'affiche dans mon esprit. Effrayant. Trop réel. Il incarne tout ce que j'ai ravalé, enterré depuis notre arrivée au bunker. Je me mordille les lèvres, mais l'insistance de Tahamt m'accable. Ses yeux ambre me supplient de soulager sa peine, son impression que je manque d'honnêteté à son égard. Je lâche un soupir et murmure :

—... émotions.

— Ah bah si je m'y attendais à celle-là !

— Ne te fiche pas de moi.

— Nan, du tout. Je trouve ça... bien. Mais, t'es chiant !
Maintenant, j'ai envie de lire...

Il hausse les épaules et entame sa descente vers son atelier. Je me rassérène, soulagé de sa réaction. En un sens, il n'en aurait jamais pu être autrement, avec lui. Pas avec une amitié aussi pure entre nous. Je m'en veux de lui avoir caché mes activités d'écrivillon si longtemps.

Arrivé au sous-sol, ma tête se tourne d'instinct vers l'infirmierie. Mon pouls s'accélère, je m'en détourne au plus vite. Pas assez pour m'éviter de voir Tahamt y mettre un pied et lancer un clin d'œil à Léanne.

J'enjambe les outils abandonnés sans m'en inquiéter. Si, par malheur, je le réprimande, il me sortira son sempiternel : « *Y a un ordre dans mon bordel, touche pas !* ». J'ai essayé de le raisonner, mais j'ai abdicqué très vite, seul face à un tel capharnaüm. Depuis, je réfrène ma frustration, moi qui adore les affaires rangées avec soin à leur place. L'expert en larmes sélénites s'engage jusqu'au fond de la pièce.

— Viens voir, mon pote !

Je me nettoie une oreille, gêné par un sifflement perpétuel, plutôt désagréable. Mes nerfs se vrillent sans que je ne repère l'origine de mon inconfort. Je me focalise sur Tahamt quand un halo de lumière se reflète sur son corps. Je fronce les sourcils, perplexe, quand une source de chaleur capte mon regard. Une boule lumineuse. Dans sa main. Je reste interdit.

— Admire cette merveille !

J'hésite. Cette... chose... m'inquiète. L'inconnu m'effraie. Elle luit bien plus fort que la rose et il porte des gants pour la soutenir. Il

insiste. Mes lèvres forment une moue mal-assurée, mais je cherche à me racheter d'avoir blessé son *ego* quand il a appris l'existence de mon carnet. J'avance les trois doigts qu'il me reste devant la sphère brillante. Je frémis d'excitation, à son contact, au moment où ma main et mon bras se réchauffent. Un petit soleil perdu dans les Ténèbres. Un petit soleil d'été dans le noir de l'hiver. Mes cheveux se dressent à la base de mon cou, je me gargarise du contraste entre l'énergie et la mort, la chaleur et le froid. Un petit soleil hors saison. Je souris quand, soudain, je réalise :

— Ah, mais ! C'est ça qui siffle depuis tout à l'heure.

Mon ami acquiesce, son côté extatique m'électrise la peau.

— La lumière dans les Ténèbres, articulé-je.

Tahamt se met à rire :

— C'est surtout notre nouvelle lampe de poche !

— Mais... comment ?

Le jeune homme éloigne sa création de mes doigts et, au fur et à mesure, le froid du bunker se rappelle à moi. Je tressaille tandis qu'il la repose sur son bureau avec une infinie délicatesse. Il m'explique :

— Tu sais que les larmes de la lune ont un pouvoir de fou ? Eh bien, dis-toi qu'elles tapissent le sol lunaire. Elles nous tombent dessus et émettent toujours une lumière très vive même si, dans leur chute, elles perdent en chaleur.

Je me masse le menton où quelques poils de barbe me piquent la peau.

— Pas assez pour geler, pourtant.

Tahamt acquiesce. Me voilà ravi d'avoir retenu sa dernière leçon sur le sujet.

— J'ai cogité et, après dix mille échecs, j'ai réussi à coller les larmes ensemble.

— Hein ? Quel exploit !

J'écarquille les yeux, aux antipodes de toute moquerie.

— Ouais, une histoire de liaison métallique. Je vais pas te saouler avec les termes techniques. Je me suis dit que les gouttes auraient peut-être des propriétés similaires au métal, alors j'ai tenté et, BAM ! Tu as devant toi la jolie bouboule.

Je reste perplexe.

— Et donc, personne ne s'est rendu compte de ce phénomène plus tôt, parce que...

Devant ma question, Tahamt grimace comme si je me comportais en idiot.

— Tu ne te rappelles pas ? J'ai demandé un outil particulier aux Chevaliers, la dernière fois.

— Ah oui ! Un fer... je ne sais plus trop quoi.

— Un fer à souder. Il m'a fallu une éternité, mais j'ai réussi à utiliser la lumière générée par les larmes sélénites pour créer un peu d'électricité.

— Tu n'es pas sérieux !

— Promis-juré craché ! Le temps que j'enfile des gants, j'ai fait quelques soudures et hop ! une lampe naturelle. C'est pas

merveilleux ça ? Avec un peu d'entraînement, je pourrai remplacer tous les flambeaux du bunker.

J'acquiesce, plus que jamais impressionné. Fier, même. Tahamt ne sort pas. Tahamt ne se bat pas. Mais, il manie ses outils avec une dextérité incroyable. Sans lui, on n'avancerait pas.

— J'ai hâte de créer une nouvelle arme avec cette découverte.

Je hausse un sourcil, il est passé d'un sujet à un autre sans la moindre transition et m'a perdu dans son raisonnement.

— T'imagines ? Si j'arrive à trouver le point de friction entre les larmes sélénites, je pourrai les faire brûler.

— Hein ?

À grands gestes, il me houspille :

— Le feu ! Tu ne veux pas une épée de feu ? Je suis quasi sûr de savoir en faire une.

Je baisse les yeux vers Vengeance, dont l'agonie me chavire le cœur. Mon visage se ferme, elle me soutient depuis mon adoubement. Sa valeur sentimentale s'est amplifiée avec le temps, elle m'empêche de passer à autre chose. J'ai juré. J'ai juré qu'ensemble, on vengerait mon père.

— Je vais y réfléchir... C'est super, ce que tu fais.

Il m'alloue un énorme sourire et ma culpabilité atteint de nouveaux sommets. Tahamt, toujours si gentil... Je me dégoûte de n'être jamais à la hauteur de son amitié. Je me racle la gorge, prêt à me fendre d'un effort supplémentaire. Pour lui. Juste pour lui.

— Tu sais, tout à l’heure, je ne voulais pas insinuer que... que je ne te faisais pas confiance.

— Je sais.

Il évite mon regard, fixé sur la boule qui illumine son visage d’une belle couleur sombre. Je maugrée, peu sûr de mes prochaines paroles et bien plus maladroit que je ne souhaite le montrer :

— Ce que je veux dire, c’est...

— Je sais.

Je fronce les sourcils, renfrogné, presque indigné qu’il me coupe la parole alors que je lui ouvre mon cœur. Il daigne enfin poser les yeux sur moi :

— Tu me le diras jamais... ce que tu ressens. Mais, je le sais. Au fond. T’inquiète.

Je grogne, plaque les mains sur mes hanches. Je ne me contenterai pas d’une telle réponse. Tahamt mérite mieux que... moi. Je râle, l’attrape par les épaules et le pousse sans ménagement vers l’échelle.

— Allez, monte. Dépêche-toi avant que je ne change d’avis.

Malgré sa surprise, il coopère sans rechigner. J’emmène mon ami au dortoir où, pour mon plus grand soulagement, personne ne se trouve.

— Qu’est-ce qu’on fait là ?

— Tais-toi.

— OK, sympa.

Je l'abandonne à l'entrée et me dirige dans le fond de la pièce. On a placé des carreaux en bas du mur, tout du long. Dès les premiers jours au bunker, j'ai cherché des raccourcis, des cachettes, des cartes au trésor. J'ai découvert que la troisième dalle se détachait. Je l'enlève et révèle quelques objets précieux, récupérés lors de mes sorties en solo. Un dé à coudre, une bobine de fil, une aiguille, si utiles pour mes vieux vêtements ; les pièces de monnaie trouvées dans les poches de Kieran ; et, surtout, une sucette jamais ouverte.

Je reviens devant un Tahamt médusé, la lui fourgue dans la main avant de lui lancer, sans jamais le lâcher :

— Au cas où, un jour, tu aurais besoin d'une preuve que je t'aime comme un frère.

Je frémis d'avoir prononcé pareilles paroles, me détourne, l'âme en feu. Le palpitant bat à tout rompre, il cogne contre ma cage thoracique au point de m'attirer une grimace.

— Mais genre... tu l'as gardée tout ce temps ?

Le trémolo dans sa voix exacerbe l'agitation de mon âme. « *La grande madame, elle dit qu'elle va nous aider à retrouver nos parents, à Soriba et moi. Tu crois que c'est vrai ?* ». La version enfant de Tahamt s'imprime sur ma rétine. Devant le feu de camp, allumé à la va-vite par ma tante. La grande madame. Seules les flammes nous maintenaient à l'abri des Ombres, en coupole autour de nous. Elles s'amenuisaient à une vitesse effrayante. Ce gamin, qui avait mon âge, avait remarqué l'air triste sur mon visage poupin.

— Je tenais la main de mon père, rappelé-je. Il était là, inconscient, j'avais peur qu'il meure. Tu as cherché à me rassurer alors que tu étais encore plus terrorisé que moi. Tu m'as offert cette

sucette... j'ai su à ce moment-là qu'on serait bons copains. Je ne l'ai jamais mangée. C'est... un totem. De notre amitié, tu comprends ?

Tahamt ne répond rien. Ça m'agace. Je lui déverse une diarrhée de bons sentiments et n'obtiens que le silence. Quel hypocrite ! Il m'a forcé ! Pour rien. Je me retourne vers lui. Me paralyse sous la surprise. Des larmes roulent le long de ses joues, il tremble de tous ses membres. Ni une ni deux, il se rue dans mes bras. Hoquète sous les sanglots. Je tente de reculer, en vain. Il m'agrippe de toutes ses forces.

— Pardon ! Je sais que t'aimes pas ça, mais... merci, Lenny.

— De... de quoi ? Et puis, c'est quoi votre délire, à tous, de me prendre dans vos bras ?

Il renifle à grand bruit, finit par se détacher de moi :

— On a besoin de contact, c'est tout. On est... tout ce qu'il nous reste, aux uns et aux autres alors... S'étreindre, s'embrasser ou même juste discuter... ça nous rappelle qu'on est vivants. Tu sais... des fois... des fois, j'ai peur de servir à rien. D'être un boulet. Parce que je me bats pas comme vous, les Chevaliers. Tu vois ?

J'éclate d'un rire franc :

— Tu délirés ? Sans toi, je serais sûrement mort, déprimé. Je n'aurai pas Vengeance. Je n'aurai pas d'armure. Il y a longtemps qu'on aurait été décimés.

Je referme sa main. Qu'il garde donc mon totem. Pour se rappeler toute son importance. Au moins pour moi.

13. L'OMBRE DANS LA LUMIERE

J'entreprends de raccompagner Tahamt à son atelier, mais je passe à peine la porte du dortoir que ma tante m'interpelle. Elle me lance un regard noir, les bras croisés ; je me raidis, déjà certain qu'elle prendra le parti de Torrin.

— Je te laisse, vieux.

Mon meilleur ami me soutient d'un air entendu avant de tourner les talons. Je soupire quand mon rival sort du bureau, puis mes lèvres se tordent en un rictus quand je découvre le filet de sang sous son nez. Torrin lève les yeux au ciel, s'essuie du revers de la main et se dirige vers le réfectoire. Mieux vaut s'éviter pour l'instant. Je bombe le torse devant Karah, loin de lui donner l'opportunité de m'intimider par sa simple présence.

— Entre.

Ce simple mot tombe comme un couperet. Je reste stoïque, mais je déglutis avec un bruit trop évocateur pour feindre la décontraction. Ses traits sévères m'accusent, me défient de refuser cet ordre. Je m'exécute à pas lents, certain de perdre la bataille, mais bien décidé à ne pas lui faciliter la tâche. La porte claque, les flambeaux menacent de s'éteindre tandis que Karah contourne le

bureau, mieux rangé qu'à l'ordinaire. Elle plaque ses mains dessus, comme accablée d'un poids trop lourd à porter, à ne plus savoir comment s'adresser à moi pour me discipliner.

— Tu sors sans permission, tu désobéis délibérément, tu t'en prends à un frère d'armes. À quel moment tu t'es dit qu'il n'y aurait pas de conséquences ?

Ma mâchoire se serre, elle connaît déjà la réponse. On en a discuté à plusieurs reprises. À chaque fois que je m'emporte. Le calme et la fermeté avec lesquels Karah énumère les faits me ravagent l'estomac. Je baisse les yeux.

— Vas-y, reprend-elle, je veux te l'entendre dire.

Je maugrée une réponse pâteuse, à la limite de la compréhension. Ma tante n'abandonne pas :

— Répète. Plus fort. Sois honnête avec toi-même, Cullen.

Je relève la tête, me racle la gorge :

— Je n'ai pas réfléchi. Aux conséquences. J'ai agi...

— De manière impulsive.

Je me tais. Aucune explication ne la satisfera. Elle se redresse pour mieux croiser les bras :

— Quand je mourrai, tu deviendras le chef, Cullen. Il en a toujours été question et à aucun moment je n'ai remis cette idée en perspective.

Je fronce les sourcils, m'étonne de son langage tout à coup si formel. Mon cœur s'emballe, jamais ma tante ne m'avait adressé de telles paroles. Elle continue :

— Mais là... j'avoue, je doute. Je doute que tu sois jamais un chef digne d'un tel grade... et j'en arrive même à douter de ta qualité de Chevalier.

Le choc me frappe de plein fouet. Seul un sifflement s'échappe d'entre mes lèvres, les mots se coincent. Dans mon ventre, la bête gronde. Karah passe une main sur sa bouche :

— Bon Dieu... regarde-toi ! T'es incapable de te contrôler. T'as cette... rage en toi. Je comprends que la situation soit loin d'être idéale, mais tu ne peux pas devenir un poids pour nous tous.

Ses paroles me poignent, s'imprègnent dans ma peau, me glacent le sang. D'une voix grave, que je reconnais à peine, je lui rétorque :

— Tu veux que je sois un chef, tu n'es pas foutue de me faire confiance.

L'incompréhension marque son visage. Je décoche mes arguments les uns après les autres, soufflés par le monstre de la colère dont les rugissements emplissent la pièce :

— Je sors parce que j'en ai ma claque, d'être enfermé ici. J'en peux plus d'entendre dans les couloirs que « Kieran est une bouche de trop à nourrir » ou que « Cullen est un gamin sans cervelle » ! Tu ne veux pas que je désobéisse ? Suis mes ordres, alors ! Je le répète : passer par les toits était la meilleure solution. Et, si t'es prête à l'entendre, alors j'ai cassé la figure de Torrin pour t'avoir suggéré de me destituer. Il me hait ! C'est réciproque et je te jure que je suis prêt à recommencer !

Mes explosions ne l'intimident plus depuis des années. Renchérir alimente le monstre, Karah s'efforce de rester calme malgré ses muscles tendus et sa mâchoire crispée.

— Je t'ai dit, avant de sortir, qu'au moindre dérapage, je me verrai dans l'obligation d'imposer un conseil.

Je renâcle, m'emporte à grands gestes :

— Tu n'as que ce mot à la bouche ! Vas-y ! Somme-le, ton conseil !

Dans cette ambiance électrique, on se toise et seul le bureau bancal nous sépare. Je la défie. Elle ne me plantera pas ce poignard dans le ventre. Ses tremblements augmentent, je décèle une larme au coin de son œil. Tristesse ? Colère ? Peut-être un peu des deux. Elle prend sa décision qui scellera nos destins. Je la pousse dans ses derniers retranchements :

— Si je ne suis plus Chevalier, tu n'auras plus aucune emprise sur moi. Tu devras m'attacher bien solidement pour m'empêcher de sortir.

Elle crache :

— Je suis toujours ta tante.

Je réponds sur le même ton acerbe :

— Pas si tu convoques une armée contre moi. Tout ce qui me retient ici, c'est mon père et mon rôle. Mon but dans la vie. Ramener la lumière dans les Ténèbres. Enlève-moi ça et rien ne m'arrêtera de remuer ciel et terre pour trouver un moyen de lui rendre sa conscience.

Son rictus se transforme en une grimace grotesque où se mêlent douleur et rage. Je décèle en elle son combat entre la cheftaine et la tante.

— Je ne voulais pas t’infliger ce conseil, Lenny. Tu es mon neveu, je t’aime et ça me rend faible. En tant qu’alpha. Je cherche à te protéger, tu comprends ça ?

Elle soupire et secoue la tête, désolée :

— Tu as trop déconné. Reste ici. Je vais chercher les autres.

Karah sort en trombe du bureau sans plus m’adresser le moindre regard. J’analyse ses dernières paroles où se mêlent émotions et valeurs.

— Ça me rend faible, répété-je dans un murmure.

Je l’ai toujours prétendue forte, jamais aucun doute ne s’était manifesté à cet égard. Mon moral sombre à mesure que je passe en revue nos mille et une disputes. Jamais un tel aveu n’avait franchi ses lèvres. Perdu dans mes pensées, je contourne le bureau. Je fais face à la porte, un bruit de métal qu’on claque survient de la salle d’entraînement. La place du chef.

Cette position qui, d’après Karah, me revient de droit. Parce que je suis un Fierce. La dernière génération de notre famille. Quelques feuilles et cahiers sont empilés sur la table en bois, j’y ajoute mon carnet, au beau milieu ; j’impose ma présence comme si tout le lieu m’appartenait. Les flammes vacillent sur les murs. Un gardien de la lumière dans les Ténèbres. Un frisson me grise et, pour la première fois, je change de point de vue.

Et si. Et si Karah avait contrevenu à mon ordre. Ou un autre Chevalier. Un refus catégorique vis-à-vis de mon plan, le passage par les toits. J’aurais pris le temps d’écouter, mais j’aurais décliné l’alternative. Mon idée aurait fonctionné à merveille.

— Qu’aurais-tu fait, Kieran ? murmuré-je dans un soupir.

Je reste obnubilé, incapable de comprendre le déni de ma tante. Quant à Torrin... on se méprise depuis notre rencontre, rien de nouveau sous la lune. Mes sorties, on me les interdit, mais les Chevaliers ferment les yeux quand ils s'en rendent compte. Le reste du temps, je fais montre d'une parfaite vigilance. Si on me surveille, je redoublerai d'efforts pour me cacher des yeux indiscrets, voilà tout. Je me ragaillardis, on convoque l'assemblée pour m'effrayer. Me sermonner. On m'écouterà. Quand les Chevaliers comprendront mon cheminement de pensées, les tensions s'apaiseront.

— Cullen ! Viens m'aider, vite !

Je sursaute face aux cris de détresse de Torrin, range mon journal dans ma poche et me rue dans le couloir. Isanka et Laura, essoufflées, passent la tête depuis la salle d'entraînement, alertées. La sueur ruisselle sur le visage de notre camarade, il tire de toutes ses forces l'écoutille de l'entrée vers lui. Mon sang se fige. On tente de l'ouvrir. Une... Ombre ? La panique provoque un regain d'adrénaline, elle galope dans mes veines. Un chef. On a besoin d'un chef :

— Isanka, réveille Soriba et dis-lui de se tenir prêt au combat devant l'échelle qui mène aux Bas-Fonds. Laura, tu descends avec ton arme, Justice et Salvacio. Tu préviens Karah, qu'elle se poste devant l'infirmerie. Kim-Sang protégera Léanne et Kieran. Toi, tu défends Tahamt.

Soulagées d'obtenir des directives, les deux femmes s'exécutent sans demander leur reste. Je me rue vers Torrin, l'aide à maintenir l'écoutille fermée. Nos muscles se tendent sous la pression, on tiendra peu de temps. Je me félicite d'avoir toujours Vengeance avec moi quand, avec horreur, je remarque Torrin sans son arme.

— Va chercher Mjörn !

Il me lance un regard à la fois effrayé et rempli d'espoir.

— T'inquiètes, je tiendrai. Va !

Lui aussi écoute mes ordres, contre toute attente. Quand ses doigts lâchent la valve du sas, je perds un peu de lest, mais redouble d'efforts. Je leur prouverai avoir l'étoffe d'un chef, même si mes ligaments lâchent.

Un acouphène. Un sifflement. Suraigu, extérieur. Des volutes de Ténèbres s'engouffrent dans les interstices de la porte pourtant hermétique. Elles s'invitent dans le couloir, les flambeaux menacent de s'éteindre. Je hurle avec une force insoupçonnée :

— Torrin ! Reste dans la salle d'entraînement ! Riba, descends et ferme l'écoutille !

Je prie pour qu'ils m'aient entendu. Mes bras tremblent, la froideur glaciale du Malin se répand dans le bunker, sur ma chair. Je pousse un cri de détresse, m'en rends à peine compte. La porte cède, les Ombres déferlent. Je tombe au sol. Suffoque. Le noir tapisse les murs, la brume s'impose. Des particules sombres dansent dans l'air, elles avalent les flammes. Je me redresse, le souffle coupé. Mon cœur bat à tout rompre sous l'effet du gel, une fumée opaque s'échappe d'entre mes lèvres.

Je sors Vengeance de son fourreau. Sa chaleur échoue à me réchauffer, je claque des dents, mes membres endoloris se meuvent au ralenti. Mon sang se fige. La mélodie. La mélodie de la boîte à musique. Là, dans le bureau de Karah. Je déglutis avec difficulté, la femme-ombre m'a-t-elle suivie ?

La brume s'opacifie, mes iris peinent à percer la couche ténébreuse. Je déploie Vengeance, mais sa lueur blafarde améliore à peine ma condition et le froid polaire me lacère la peau. Des

gerçures se forment sur les lèvres râpeuses. Une silhouette se détache, devant le bureau. Elle entonne la mélodie de la boîte à musique. Même de dos, je la reconnais grâce à ses cheveux de jais et son corps menu au bout duquel des volutes de fumée recouvrent ses pieds. Cette fois, je prends mon courage à deux mains :

— Qu'est-ce que vous voulez ?

Les papillons grouillent dans mon ventre, mon souffle se saccade. Tout autour, des yeux rubis. J'étouffe dans l'immensité noire. Un piège. Elle m'a suivie. J'ai mené la cheftaine des Ombres à notre repaire. Vengeance perd de son intensité à mesure que je prends conscience de ma trahison. Amener l'ennemie dans mon propre camp... Les Ombres rient, elles se moquent de plus belle. Se fichent de ma faiblesse. Petit garçon dans le noir, jouet à la merci des créatures démoniaques. Non ! Je ne me laisserais pas faire. J'abats Vengeance sur la femme-ombre. Dans un hoquet de stupeur, elle esquive et disparaît.

Je me retourne d'un geste vif. Des sanglots dans le couloir. Je me lance à sa poursuite. La porte est restée grande ouverte. La femme-ombre s'évapore, mais ses gémissements me parviennent toujours aux oreilles. Je sors. Elle pleure des larmes noires sous les arbres éteints. La lune menace de sangloter. Les Ombres déferlent du bunker, l'inconnue claque des doigts. Autour de nous, les créatures infernales se taisent et forment une haie d'honneur. Je referme le sas derrière moi. Au moins, mes camarades seront saufs. Papa aussi. Au-delà des arbres, ma rivale me contemple. Elle m'intime de la suivre dans les Ténèbres. Le poing serré sur Vengeance, je m'y engage.

14. DANSER SOUS LA PLUIE

La lune, au-dessus de ma tête, sourit au point d'exploser quelques cratères. Ses rayons m'illuminent pour mon plus grand soulagement. Vêtu d'un simple jogging et d'un pull, le froid glacial me pique la peau et accélère mon rythme cardiaque. Le voile de Ténèbres recouvre le ciel, il pleure ses larmes les plus frigorigènes. Déjà, mes cheveux blancs se teintent d'encre noire, mais ma cible, à l'horizon, m'invite à la suivre.

Sur les murs des bâtiments encore debout, les Ombres se rassemblent. J'attise leur curiosité, seul sous la pluie macabre et je réalise avec effroi l'ampleur de ma folie. À errer dans la nuit. Pour rejoindre les créatures infernales. Je me fige. Me retourne. J'ai perdu le bunker de vue. La lune trace un sillon grâce à ses rayons et aucune horreur sombre ne cherche à s'y inviter. Elles ne rient pas, le silence envahit la ville morte pour la première fois depuis une éternité. Rebrousser chemin, mon unique chance de survie.

J'exécute mon plan quand les Ombres les plus proches me crachent leur haine au visage. Les yeux rubis me dardent et se penchent, elles s'appêtent à me happer si j'esquisse le moindre mouvement vers chez moi. Je recule. Un pas. Deux pas. Trois pas. Les rivales reprennent leur position initiale. Si le chemin du retour

m'attire, je m'en détourne à contrecœur et me remets en marche. Le goudron gluant trace des sillons sur mon pull et je tremble avec force tandis que mon souffle se raréfie. Bouger. Bouger pour se réchauffer. Car celui qui erre dans les Ténèbres verra la lumière. Je gémiss sous le froid mordant, ma vue se brouille sous l'opacité de la pluie diluvienne.

Des pics me brûlent la chair, trouent mes vêtements. Je grimace, relève les yeux au ciel pour contempler la fautive. La lune pleure. Pas assez pour me tuer sous sa chaleur écrasante. Assez pour me permettre de vivre malgré le gel alentour.

— Tu... tu m'aides ?

Mon murmure trahit ma surprise. Comme si je m'attendais à une réponse ! Pourtant, sous le voile de Ténèbres, je crois la voir vibrer. Sa rondeur se mue en croissant, elle dégage assez de larmes pour maintenir un halo de lumière revigorante autour de moi. La femme-Ombre, tout aussi décontenancée, me presse de la rejoindre. Contre toute attente, mes rivales et elle évitent toute attaque, même les chiens d'Ombre restent assis sur mon passage et se contentent de grogner en guise d'avertissement. D'un regard, je les défie de m'infliger la moindre morsure. Leurs yeux rubis maintiennent le contact, leurs babines fumantes se retroussent, leurs dents acérées se révèlent.

J'avance dans les rues en lambeau et, malgré ma sécurité toute relative, je serre le poing sur Vengeance. Les gouttes noires s'apparentent à des lierres grimpants sur les murs, je marche dans des flaques et mes pieds tracent un chemin dans un *splash* rythmé. Les ennemies se calent les unes contre les autres, façon haie d'honneur ; je me retrouve bientôt dans la partie sud de la ville, sur le

boulevard. Les iris de mes ennemies rougeoient autour de moi, la pluie fond sur elles et les traverse avant de s'abattre sur la route.

Sans plus se soucier de ma présence, les Ombres se tournent à l'unisson vers leur maîtresse, debout devant la porte d'une maison. L'encre noire danse sur ma peau, elle se mêle aux larmes sélénites. La fusion entre le froid et le chaud provoque une armure de fortune. La bâtisse se fond dans le décor avec les autres, épargnées du délabrement. Les lierres ont grimpé le long de la façade fissurée, les plantes de la petite cour avant la porte ont fané à l'arrivée de la Nuit Éternelle, figées pour toujours dans leur état. Les branchages infernaux se sont imposés, les fleurs vénéneuses n'attendent qu'un homme assez fou pour oser ouvrir le portail et se faire piquer de leur brûlure mortelle.

J'avance d'un air assuré, mes pas se noient dans les flaques, s'étouffent contre le bitume. L'Ombre me tend la main, je m'arrête au bord du sillon qu'a tracé la lune pour me guider. Elle ne me mène pas vers l'inconnue. Le chemin bifurque, s'engage dans la ruelle, mais évite avec soin la maison et son occupante. Un cri me glace l'échine, me vrille les tympan. D'autres gémissements montent dans les airs. Désespoir. Terreur. Pleurs.

— Des survivants ?

Ou des Ombres. Des Ombres capables de mimer l'agonie d'un humain. « *Le Chevalier Vespéral obéit à des valeurs... Il doit défendre les plus faibles, tu comprends ?* ». La voix de Kieran résonne dans ma tête. La femme-Ombre s'inquiète de mon hésitation, elle s'approche d'un pas, comme si sa supplication pouvait m'amadouer. La lumière. Elle se tient à l'orée du chemin lunaire, mais ne le franchira pas. Ma bienfaitrice, collée au voile de Ténèbres, continue de pleurer avec

douceur. Je ne risque rien tant que je reste dans son sillage. Je meurs d'envie de traquer cette créature à la silhouette si humaine. Que ferait Papa ? Nouveau cri dans la pénombre.

— Je reviendrai.

Mon assurance sonne comme une menace, les yeux noirs de l'Ombre me dardent de toute leur haine. Elle ne me suivra pas, la lune l'en empêchera. Je m'élançe à travers le boulevard, la route lumineuse bifurque sur la rue Carnaby et les rails du tramway défilent sous mes pas. Dans le lointain, une silhouette qu'entourent des Ombres. Une femme. Une vraie, cette fois. Elle pousse un râle désespéré tandis que ses assaillantes déversent toute leur affliction en larmes, en gémissements, en toux et en vomissements. Ces créatures-là volent, munies d'une ou de deux paires d'ailes. De l'encre obsidienne coule de leurs yeux rubis. Les cheveux rouges de la victime virevoltent dans la danse, elle manie un fouet lumineux d'une main mal-assurée. Une demoiselle en détresse. Mon Aoife.

D'un geste habile, je dévoile Vengeance. Les gouttes ténébreuses amoindrissent déjà son éclat. Je grimace, ma lame se brisera avant la fin du combat. Quand bien même, je n'abandonnerai pas mon Aoife. Je me rue vers l'inconnue, prêt à affronter le pire. Son fouet claque, les monstres l'attaquent dans un geyser de boue opaque. Je lance un regard sur Vengeance :

— Ne me laisse pas. Pas maintenant.

Les entités volantes redoublent de gémissements, la mystérieuse rousse tourne ses yeux vairons vers moi, interrogateurs, mais elle les rive tout de suite sur les ailes crochues qui tentent de l'emprisonner. Le fouet gifle le monstre qui termine sa course près de ma basket. Je reprends mes esprits, décide de mener la valse dans ce concerto. Je

tournoie, reporte tout le poids de mon arme le long des muscles du bras avant de l'abattre sur l'un des doigts immatériels. Celui-ci s'envole en fumée, son propriétaire gémit plus fort. Je m'attarde sur l'unique phalange de mon annulaire et auriculaire droits. Vengés.

Ma partenaire colle son dos contre le mien. Sa chaleur, bien humaine, me rassure. Nous traçons un cercle, ronde vicieuse, à l'affût de la prochaine fausse note dans cette cacophonie. Nos pieds s'emmêlent, se démêlent, se côtoient. Nous nous unissons dans un rythme infernal où les Ombres s'approchent de manière inexorable. Leur chant mélancolique remonte dans les airs avant de vriller sous les haut-le-cœur. J'esquive l'encre obsidienne qui s'échappe de la bouche d'une créature, mais les températures s'amoindrissent. Je jette un œil au ciel, la lune a retrouvé toute sa rondeur, elle a cessé de pleurer. Seule la pluie opaque recouvre désormais nos cheveux, nos visages et nos armes.

Trois pas en arrière. Une main de Ténèbres veloutées manque de s'écraser sur mon torse. Coup d'estoc, je rate ma cible. Ma partenaire tournoie, ses mèches s'envolent dans son sillage et son fouet s'élève dans un mouvement fluide. Sa vive couleur sélénite pique son assillante. La paume disparaît dans les volutes sombres, la créature rugit sous la douleur. Esquive. Ses autres doigts effleurent ma joue, leur souffle de glace me ravage les entrailles, mais le volcan de la haine s'éveille pour de bon. Je les pourfends dans un râle de la dernière chance. La phalange cède, mais un relent amer souille ma victoire : Vengeance s'est brisée. Elle s'éteint, quelques éclats de métal chutent sur le sol couvert de boue.

— Non...

Misère. Les monstres ailés me surplombent. Les pleurs ont cessé, ils me toisent, se rapprochent. Le froid engourdit mes membres. Je lâche le pommeau de mon arme, conscient d'être vaincu. Les anges de la mort fondent sur moi. Les mains me happent, me griffent, s'accrochent. Leur morsure me comprime les poumons et les muscles. Je hurle ma souffrance au moment où une brûlure me déchire de part en part. Je me retrouve plaqué au sol, loin des Ombres. Le fouet. On m'a tiré avec le fouet. Je considère ma sauveuse, accablé de douleur, quand les yeux vairons de l'inconnue se posent sur moi :

— Viens, il faut partir !

Un accent. Quelques mèches rouges teintées d'encre noire retombent avec nonchalance le long de ses joues rebondies sur lesquelles de petites taches rousses soulignent les pommettes relevées. Je me lève sur son impulsion et nous nous mettons à courir pour rejoindre le chemin sélénite. Je peste, mes vêtements partent en morceaux. Je pose un dernier regard sur Vengeance : mon épée bâtarde disparaît à jamais dans les Ténèbres. Les horreurs volantes se lancent à notre poursuite.

— Tu es seule ?

L'inconnue acquiesce, un air épouvanté sur le visage.

— On doit les semer...

— Suis-moi ! Je vis dans un bunker... on est nombreux... plus forts.

Hors d'haleine, on se jette sur le chemin sélénite tandis que les êtres ailés réitèrent leur litanie grotesque. Dans les yeux de la jeune femme, je perçois l'éclat d'une hésitation. La queue fourchue d'une

Ombre nous sépare. Je riposte : trois pas en arrière, un de côté, j'évite les mouvements de l'assaillante. Le froid me martyrise, il m'oblige à me cambrer, mon corps le supporte de moins en moins. Un éclair blanc jaillit devant mon visage, le fouet s'impose face à la créature sombre. Celle-ci s'évapore tandis que mon Aoife dévoile toute son autorité. Je lui attrape le bras :

— Cours ! lui ordonné-je, mes paroles couvertes par la pluie battante.

Ensemble, nous suivons les filets d'encre noire et sélénite qui descendent le long de la ligne de tramway. J'entraîne ma cavalière, on enjambe les fleurs vénéneuses et les racines épaisses des plantes grimpanes. La jeune femme s'arrête aux abords de l'ancien hôtel de ville : ses yeux écarquillés admirent les arbres blancs que la chaleur des larmes blanches maintient en vie.

— Je suis bien arrivée sur *Tiamat*.

Ma surprise me garde de toute réponse. Les chiens d'Ombre aboient non loin et la réveillent de sa torpeur. Nous dépassons la barrière salvatrice des marmenteaux et parvenons à l'entrée du bunker. J'oblige l'inconnue à descendre et referme l'écotille derrière moi. Sauvés. Dehors, les espiègles continuent leur cacophonie tonitruante. Les iris bicolores de ma compagne d'infortune luisent dans la pénombre, une simple torche à la lueur vacillante éclaire nos regards.

— Cullen ! Cullen est rentré ! Karah !

Laura s'enfonce dans la salle d'entraînement où mes camarades se préparaient à braver la nuit. Pour moi. Pour me rejoindre. Ma tante dévale le couloir d'un pas raide, ses yeux rouges dénoncent ses

pleurs. Je déglutis avec difficulté, à appréhender, pour la première fois, les conséquences de mes actes.

15. VACARME

— Nom d'un chien ! T'étais passé où, encore ? Les Ombres débarquent et toi, tu fuis ?

Ma tante pointe la jeune fille du doigt, sa voix tonne :

— Et c'est qui, ça ? D'où elle sort, celle-ci ?

La concernée referme sa main avec force sur mon bras. Les yeux grands ouverts, elle toise Karah avec une fascination non feinte.

— Niamh. Je suis Niamh*.

Mon cœur se soulève. Mon Aoife a donc un nom. Le genre poétique, comme un murmure ou une caresse douceuse. Karah grogne tout son mécontentement.

— Torrin ! Kim ! Ramenez-vous.

Les deux hommes sortent de la salle d'entraînement au pas de course, ils s'arrêtent au niveau de ma tante et se lancent un regard circonspect, intrigués par la présence de ma protégée.

* Note de l'autrice : Niamh est un prénom d'origine irlandaise qui se prononce /ni:v/

— Emmenez Niamh à l’infirmierie. Toi, Cullen, dans mon bureau. Maintenant.

— Non ! Je reste avec Cullen.

La sauvageonne s’exprime avec aplomb, elle resserre son étreinte autour de mon bras et son air défie mes camarades de venir l’extirper de là. Le rouge cramoisi m’échauffe les joues, à la fois de honte pour l’animosité ambiante... mais aussi d’émotion, d’avoir entendu mon nom avec ce petit accent si exotique sortir de sa bouche. Kim et Torrin se lancent une œillade complice, puis décident de passer à l’action.

Ils attrapent Niamh par les épaules ; je tente de la retenir, mais mes doigts glissent, encore engourdis par le froid. Ma protégée se débat, féroce. Ses yeux me jettent des éclairs paralysants, l’humiliation me plombe tandis qu’elle s’éloigne à grands cris. Elle tape des pieds dans le vide, Torrin et Kim la contiennent non sans mal. Je me rembrunis face à ce spectacle et m’élance pour lui venir en aide à nouveau. Karah m’attrape, je retiens un rôle tandis que ceux de Niamh me parviennent des Bas-Fonds.

— Ils lui font quoi ?

Une panique insoupçonnée s’est insinuée dans ma voix. Mon invitée, sauvée des Ombres, désormais prisonnière des Hommes. Mon incompréhension distille des gouttes de colère dans mes veines à chaque cri de l’inconnue et mes nerfs vrillent, incapables de supporter sa détresse.

— Je te jure que s’ils lui font le moindre mal...

Karah me pousse dans son bureau. Elle m’indique une chaise bancale, dans un coin, d’un geste autoritaire. La rage bout dans mes entrailles, le monstre rugit, s’impatiente. Je réfrène un haut-le-cœur,

m'installe, les bras croisés, sans départir mon regard acerbe du sien. Elle se pose face à moi, la table en bois nous sépare ; derrière la porte scellée pour notre entrevue, les survivants s'insurgent. Des éclats de voix, des trémolos, une agitation certaine.

— Bon dieu, Cullen, est-ce que tu as une idée de ce qu'on essaie de faire, ici ?

Ma paupière tressaute, je hais sa manière hautaine de prononcer mon nom ; ce goût âpre de l'amertume après la première syllabe. La migraine, d'abord à peine perceptible, se répand comme un poison le long de la matière grise. En plus du vacarme ambiant, je tremble, perds le contrôle. Le monstre en moi ricane, il grappille du terrain. La panique, celle de blesser ma tante de la même manière que Tahamt et Léanne, s'amenuise à mesure du grondement trop fort en moi. La nausée. La créature dans la gorge.

— On... essaie... de survivre.

Je ne desserre pas les dents, effrayé à l'idée de laisser libre cours au monstre de la colère. Je m'accroche à mon objectif : survivre pour ramener la lumière dans les Ténèbres. Karah plaque une main contre son front. Piqué au vif, je grogne, ravale la bête avide de contrôler mon corps. Le brouhaha extérieur aggrave mon ressentiment, je les entends comme si nous discutons dans la même pièce. Isanka en rajoute :

— Mais c'est qui, celle-là ? Pourquoi on l'a jamais vue avant ? Si y a un moyen de quitter cette ville, je jure que...

— Pas seulement, Cullen ! me gronde Karah, noyant les paroles de ma camarade au plus profond de l'abysse. On essaie de s'adapter.

Je me relève. Frappe une armature métallique.

— Comme si je n'avais pas subi assez d'affronts comme ça !

Ma voix se perd dans les graves :

— Tu ne crois donc pas à ce que tu nous enseignes depuis des années.

Je frémis, malgré la rage. Ce timbre, c'est celui de l'autre, en moi. Cette violence aussi. Je cherche à reprendre le dessus, ferme un instant les yeux pour me concentrer.

— Ressaisis-toi, Cullen, voyons ! Amener une bouche de plus à nourrir ? Alors qu'on crève tous la faim ? C'est une blague !

Torrin, revenu des Bas-Fonds, renchérit aux propos d'Isanka :

— Qu'elle reparte d'où elle vient, cette étrangère ! Elle va nous piquer nos vivres et se barrer aussi sec.

Karah profite de la situation :

— Sers-toi de tes oreilles ! C'est de ça que je parle. La peur... ou du moins ce qui l'inspire, n'est pas le bienvenu ici.

Soriba s'en mêle, sa voix tonitruue, son écho se réverbère dans mon crâne déjà douloureux :

— Elle veut peut-être nous voler nos larmes sélénites... Si elle touche à un cheveu de mon frère...

Je bouillonne. Mes membres tremblent. Le barrage menace de céder sous le poids des émotions.

— Nous ramener une étrangère, peste Karah, bon sang ! On essaie de ritualiser nos vies ! On est bien rodés, mais notre situation

fragile peut prendre l'eau à tout moment. Qu'est-ce qui se passe dans ta tête ?

— Attends... T'es en train de me dire que tu fais exprès d'exacerber le côté monotone de notre quotidien au bunker ? Mais t'as un sérieux problème, en fait ! Et Léanne ? Et Laura ? On aurait dû les laisser crever, aussi ? Non ! Torrin et Kim ont été applaudis. De vrais héros. Mais moi... moi j'ai tort, bien entendu !

— C'était de jeunes ados ! Tu veux me faire croire que Niamh a survécu seule dans les Ténèbres pendant près de quinze ans ? Et on l'aurait jamais repérée ? Elle a pas l'air beaucoup plus vieille que toi. Alors, quoi ? En tant que bébé, elle est subvenue à ses propres besoins ? Enfin, merde ! Tu ne comprends donc pas que ritualiser notre quotidien permet de nous mettre en confiance ? On ne cherche pas l'insécurité. On ne cherche pas l'incertitude. J'en ai marre d'avoir affaire à un gamin borné !

Le vacarme se mue en silence. Mes oreilles bourdonnent, les lèvres de Karah remuent sans que je palpe ses paroles. Les cris des uns et des autres glissent sur mon corps sans m'atteindre. La révolte souffle, siffle à travers mes os, sillonne chaque parcelle de ma peau. Coup de pied dans ma chaise. Elle se renverse, Karah cesse net toute réprimande.

— Arrête de m'infantiliser ! Je vau mieux que ça. On vaut mieux que ça. On obéit à des valeurs, on ne laisse pas les gens dans la merde.

J'étouffe. Mes gestes s'amplifient à mesure de mes paroles. Le monstre s'agite dans ma gorge, il prépare son assaut final. Je maugrée, avide de le contenir tandis que je réalise avec horreur son emprise sur ma personne. Comme possédé.

— Je suis fier d’avoir couru à son secours. Si Niamh se trouve en ville depuis tout ce temps alors on a un sérieux problème d’organisation ! Imagine qu’ils soient plus nombreux, là, dehors. Restés invisibles de nos yeux à cause de tes règles, ton cadre et tes rituels aveuglants ?

La douleur dans mes maxillaires m’oblige à redescendre d’un ton, mais il gagne en intensité lugubre :

— Papa aurait agi comme moi.

À la mention de son frère, Karah pâlit. J’ai touché une corde sensible et la cheftaine, penaude, se résout à la défaite. Elle vacille de manière quasi imperceptible et inspire une profonde goulée d’air. Je la toise, la défie de me contredire sur ce point. Ses lèvres frémissent, elle cherche les bonnes paroles.

— Cullen, reprend-elle d’une voix tendue, Niamh représente l’inconnu. Ce qu’on ne comprend pas. Ce qui ne devrait pas exister.

Je renâcle :

— C’est d’un être humain que tu parles ! Tu es au courant ?

Je passe une main sur mon visage avant de continuer :

— Je ne te suis pas. Tu nous as tous recueillis. Tu t’es toujours montrée altruiste. En quoi l’arrivée d’une énième personne changerait quoi que ce soit à nos plans de survie ? C’est ça, notre but. Aider les autres. S’entraider, je dirais même.

Des applaudissements. Chaque *clap!* amplifie son sarcasme. Envenime ma colère. Les coups douloureux de mon cœur suivent la cadence, au même titre que cette veine sur ma tempe. Je fulmine. La raison me somme de me contenir. De faire marche arrière. De fuir

avant l'irréparable. Ma tante plaque ses mains sur mes épaules tremblantes, ses dires m'amènent la nausée :

— Notre but est de survivre. Rien de plus. Rien de moins. Si cette fille s'en sort toute seule, grand bien lui fasse. Je continue de croire qu'on est plus forts ensemble, mais on ne peut accueillir personne de l'extérieur tant qu'on est pas fichus de renouveler nos ressources de manière pérenne et viable.

Derrière la porte, les Chevaliers se sont tus, sûrement trop occupés à écouter notre dispute.

— Tu te contredis toi-même, tu t'en rends compte au moins ? Tu as tenu le même discours à Kim et Torrin quand ils ont ramené Léanne et Laura ? Ah non ! C'est vrai. Elles ne pouvaient pas se gérer elles-mêmes. Elles ont quand même erré des années sans notre aide.

Je m'arrache à sa prise avant de lâcher dans une grimace :

— Si mon père était là...

— Regarde un peu où il est, là, ton père.

Le monstre rugit. Plaque Karah contre un mur. Poing levé. Main contre la gorge.

— Cullen ! Arrête !

Je panique. Retourne à la raison. Mon poing tremble, menace, dans les airs. Je le retiens au prix d'efforts effroyables. Mon visage se contorsionne. Douleur. Grimace. Désespoir. La glotte de Karah tressaute entre mon pouce et mon index, ses yeux me supplient de l'épargner. La peur. J'effraie ma propre tante. Chacune de ses larmes se répercute en pluie acide sur mes os. À gestes lents, je ramène mes

bras contre mon ventre ulcéré. Je remue les lèvres, je veux m'excuser, mais la posture dominée de Karah m'en dissuade. J'ouvre la porte du bureau à la volée et me rue à la salle d'eau sans accorder la moindre attention aux autres Chevaliers.

Je me recroqueville, secoué de spasmes, à contempler ces armes que je ne soupçonnais pas. Mes mains. Mes poings. Ma tante. Elle m'a élevé. Pris sous son aile. Elle a redoublé de patience pour moi. Ma manière de la remercier attire les sanglots au coin de mes yeux. La culpabilité me ronge. L'humiliation me compresse la nuque. Mon journal. Les lettres se tordent à mesure de mon écriture :

Pardon, tata! Pardonne-moi. Je ne voulais pas. Jamais je n'oserais...

Mon souffle se coupe. Je gémiss. Frappe le mur. La douleur me soulage. Je la supporte. Du sang. Des éclats rouges à l'endroit où mon poing s'échoue. Je me vide de mon énergie, j'hyperventile, les fourmis s'acharnent dans mes bras. Les sanglots me brouillent la vue, j'empoigne mon crayon comme une bouée de sauvetage, un gardien contre la folie. Je m'y reprends à trois fois pour interroger la page où s'ajoutent des sillons écarlates aux quelques mots éparpillés là, compréhensibles de leur ancien propriétaire :

Qu'est-ce qui m'arrive? Ce n'est pas moi. Pas moi. Il y a quelque chose en moi. Quelque chose d'affreux. De... ténébreux.

Je frémis d'angoisse à la vue de ces pensées écrites noir sur blanc. Je trace les lignes d'une silhouette macabre, la noircit des pieds à la tête. Une paire d'ailes. Les assaillants de Niamh. Je contemple mon œuvre de plus près : le monstre de la colère, sorti de sa chrysalide ; il m'a déchiré de toute part.

16. À LA MERCI DE LA MEUTE

Le vague à l'âme, je sors de la salle d'eau sans m'attendre au spectacle qui se dresse devant moi. Les Chevaliers et notre cheftaine se sont regroupés autour de la porte. Karah se tient droite et fière, les autres me toisent sans mot dire. Ma tante leur a raconté notre altercation – à moins qu'ils ne l'aient entendue – et je lis toute leur fureur dans leur regard, à la fois noir et méprisant. Je renifle, penaud, à évoquer en toute sincérité ces propos :

— Je suis désolé, tata.

Les yeux baissés, la faiblesse m'accable et mes joues s'enflamment. Ma voix vrille, je fournis un effort gargantuesque pour éviter de vomir. L'intéressée croise les bras, elle se mord les lèvres, convaincue du bien-fondé d'une telle réunion de famille. Le conseil. Le fameux conseil pour me punir. Torrin en profite pour me cracher sa haine au visage :

— T'as dépassé les bornes, mon gars. Tu t'en tireras pas comme ça !

Mes yeux s'embuent de larmes. Je refuse qu'elles coulent. Je détourne le regard pour me retrouver nez à nez avec Soriba. L'épée de la culpabilité s'abat sur ma nuque et me lacère l'échine. Le

monstre grogne, je le répudie au fond de moi-même et ravale mes sanglots avant qu'on ne s'aperçoive de leur présence. Seuls mes nerfs me tiennent encore debout. Mes maxillaires refusent de se desserrer, je déglutis, puis tente un nouveau *mea culpa* :

— Je sais... que j'ai été trop loin.

— Ce n'est pas la première fois, tranche Soriba.

Sa réplique répond en écho à celle que j'ai prononcée à son encounter à la cantine. Elle me fouette la cage thoracique façon courant électrique et, blessé, je m'étonne de sa rancune. Une trahison pareille secoue le monstre dans mon ventre. Je ferme les yeux, inspire profondément, puis lui rappelle les propos de son petit frère, celui qui aurait le plus à se plaindre de mon comportement :

— J'ai des circonstances atténuantes.

Mon cœur cogne avec douleur dans ma poitrine, surtout quand Karah renâcle. Isanka fronce les sourcils :

— Genre, nous, on en a pas ?

— Ce n'est pas ce que j'ai...

— S'il n'y avait que ça, encore !

La voix de ma tante domine toutes les autres, elle continue :

— On te rendrait les coups ou on t'enfermerait en attendant que tu te calmes et tu sais très bien qu'on en est tous capables. Mais, bon sang, Cullen, tu ne te maîtrises plus du tout.

Un pic de glace me traverse l'échine. L'espace d'une seconde, je me demande si elle exprime sa conviction profonde. Déjà, les griffes acérées du monstre grattent contre mes flancs.

— Est-ce que t’as conscience qu’on risque nos peaux à chaque fois que t’en fais qu’à ta tête ?

— Torrin a raison. Tu aurais pu mourir, tout seul, dehors !

Karah hoquette sous la force d’un sanglot qu’elle retient *in extremis*, mais la savoir bouleversée par ma faute ravive mes pires angoisses. Voir l’approbation des autres à l’injonction de Torrin provoque une boule dans mon estomac, je croise les bras dans l’espoir d’atténuer la douleur. En vain.

— Karah, je...

— T’inquiète pas trop, il a vite trouvé de la compagnie...

Laura rougit jusqu’aux oreilles de sa réflexion.

— Ah non, Lau... Pas toi...

J’étais persuadé d’avoir au moins un allié dans cette meute. Laura, que le noir effraie, que je protège de l’insomnie... une petite sœur à chérir. Le couteau remue dans la plaie, l’intimidée évite tout contact direct avec moi, bien consciente de me jeter dans la gueule des loups. Torrin s’insurge le premier :

— Commence pas à lui dire ce qu’elle a à faire. T’es une mauvaise influence pour tout le monde ici.

Mes poings se serrent. L’envie de cogner prend une telle ampleur qu’un assaut de rage rugit dans mes tripes. Soriba radoucit le ton :

— J’irai pas jusque-là. Je dirais juste que Cullen a produit tout le contraire de ce qu’on est censé faire et qu’on ne peut plus rien laisser passer.

Isanka s’étonne :

— Tu veux lui donner une chance de plus ? Merde, quoi ! Il a manqué de respect à sa cheftaine. À sa tante ! Ce serait l'un d'entre nous, on serait destitué depuis longtemps. Pas de traitement de faveur pour le petit protégé de la famille Fierce, faut pas déconner.

Kim-Sang, qui s'était tu jusqu'alors, ajoute de sa voix grondante :

— Je suis d'accord sur ce point. En revanche, vous agissez tous de la manière la plus hypocrite qui soit.

Mes camarades s'offusquent de telles paroles tandis que mon souffle se coupe. J'étouffe, acculé contre le mur et la foule.

— Laissez-moi finir.

Kim se recompose avant de poursuivre, sa mâchoire le lance, il peine à articuler :

— Vous vous en prenez à ce gamin pour les mauvaises raisons. Vous lui en voulez d'avoir amené une étrangère dans notre foyer. Mettez-vous à sa place : vous êtes seuls, dehors, et vous trouvez une survivante perdue dans les Ténèbres.

Son regard bifurque vers Laura :

— Aucun d'entre nous ne l'aurait laissée à la merci des Ombres. Au contraire, il a fallu beaucoup de courage à Cullen pour se battre sans armure et au détriment de Vengeance.

Les visages se posent sur mon fourreau. Vide. Cette vision ravive mon désespoir. Mon épée. Mon amie. Ma compagne dans la valse des créatures de la nuit. À part Kim, aucun d'entre eux n'avait notifié son absence.

— Je suis désolé que tu l'aies perdue, maugrée Torrin en croisant les bras, mais ça n'enlève en rien le fait que tu t'en sois pris à Karah et que tu lui désobéis à chacune de nos sorties. Je ne parle même pas du fait que tu vagabondes tout seul dehors, comme un vulgaire chien errant.

— Alors, fais son procès sans jouer les hypocrites, claque Kim-Sang. Comme l'a dit Isanka, il y a bien longtemps qu'on l'aurait destitué si tout ce que vous lui reprochez posait un sérieux problème. On est tous bien contents, quand Cullen nous rapporte des livres pour la bibliothèque, un peu de métal pour Tahamt, des médicaments qui traînent pour Léanne ou encore une marque de son amitié à notre rencontre.

Pour preuve, Kim sort une poupée de chiffon minuscule de sa poche. Celle contre son cœur.

— On est passé mille fois devant mon ancien appartement sans jamais s'y arrêter. Parce qu'on avait autre chose à faire et que c'était trop dangereux. Cullen y est allé tout seul, là où moi-même je n'ai jamais osé. Il est assez sensible pour avoir compris combien cet objet avait de la valeur pour moi.

Il se poste devant moi, toise Torrin de toute sa hauteur :

— Tu sais comment Cullen se comporte. Tu as prémédité le fait qu'il prenne mal de t'entendre suggérer à notre cheftaine qu'on devrait le remercier pour ses services. Tu te doutais que ça le heurterait.

Il s'adresse ensuite aux autres...

— Moi, j'appelle ça de l'acharnement.

... puis retourne à sa place. Karah réfléchit avec une profonde intensité. Je respire mieux, ainsi soutenu par un camarade dont j'attendais, tout au plus, la neutralité. Je le gratifie d'un signe de tête. Du geste de la main, il me somme de patienter :

— En revanche... je propose une solution qui devrait satisfaire même les plus revanchards d'entre nous.

Je me raidis tandis qu'il continue :

— Cullen devrait privilégier le temps pendant lequel il n'a plus d'arme pour prendre du recul, se recentrer sur lui-même et atteindre une certaine paix intérieure. On peut tous tomber d'accord sur une destitution temporaire. On avisera quand il aura une nouvelle épée qui lui convient. Peut-être aura-t-il grandi, d'ici là.

Karah acquiesce :

— Je vote pour cette solution. Mais Cullen ne peut pas rester sans mission. Il faut qu'il s'occupe, sans quoi il va devenir fou. On le serait tous, enfermés là sans rien faire.

Elle me regarde droit dans les yeux, une larme roule le long de ma joue, pour ma plus grande déception. Tous. Ils voient tous ma faiblesse.

— Tu seconderas Léanne à l'infirmerie. Tu veilleras sur ton père.

Mon cœur se fissure. Papa. L'idée de lui avouer ma destitution me ravage l'âme. La proposition de Kim-Sang et Karah est acceptée à l'unanimité. Interdiction de sortir jusqu'à nouvel ordre. J'ai échappé au pire, j'aurais pu écoper d'une retraite anticipée qui m'aurait détruit.

— Et Niamh ? demande Laura.

— Elle est à l'infirmierie, informe Karah, on vérifie qu'elle n'est pas blessée. On lui offrira de quoi se restaurer, un peu de sommeil, aussi.

Ma tante appuie son regard sur Torrin :

— On n'est pas des clébards, alors on fait les choses bien. Quand elle sera reposée, elle partira. C'est mon dernier mot. On ne peut pas se permettre de nourrir une bouche de plus sur le long terme.

Je baisse les yeux. Si le monstre de la colère s'insurge au fond de moi, je préfère me taire, déjà rongé par la situation. Avant que chacun ne retourne vaquer à ses occupations, Karah prévient :

— Cette fille a des propos... pas très cohérents. Restez sur vos gardes. Je compte sur vous tous. Rompez les rangs.

Mes camarades me délaissent un à un, ma tante la première. Elle se réfugie au dortoir, cette fois. Je grogne quand je remarque que Torrin la suit. « *Après, il dira que c'est moi le chien* », pensé-je sans oser le proférer tout haut. Kim-Sang m'invite à longer le couloir avec lui pour rejoindre les Bas-Fonds où on risque de passer beaucoup de temps à l'infirmierie, pas pour les mêmes raisons.

Le malaise dans mes tripes nourrit la bête, je grimace, exténué d'héberger un tel parasite. J'ai tout perdu par sa faute. Les papillons dansent dans ma tête, ils m'embrument le cerveau et le noient dans les pensées sombres. J'essuie ma joue trempée des larmes que la confrontation a fait couler malgré mes efforts. Kim-Sang déclare de sa voix grave :

— On n'est pas des superhéros. Tu as le droit de montrer tes émotions. Tu n'en seras pas moins humain, bien au contraire. Et tu n'as pas besoin de ça.

Il pointe mon journal du doigt. Je l'ai rangé dans la poche au niveau de mon torse et la couverture de cuir dépasse de ma veste arrachée. Avec tous ces événements, j'ai oublié de me changer. Kim entre dans le dortoir sans un bruit, il réapparaît tout de suite après avec quelques vêtements propres et une serviette.

— Débarbouille-toi la figure, habille-toi et on descend. Je t'attends.

Il se cale contre le mur devant la salle d'entraînement. Je m'y engage et, une fois seul, m'exécute sans rechigner, toujours surpris de l'amitié que m'alloue mon camarade. Nous nous dirigeons ensuite vers les Bas-Fonds où Tahamt dort comme une souche, affalé sur sa chaise, la tête renversée et les lunettes déplacées. Je soupire de soulagement : pas la peine de lui annoncer tout de suite ma destitution. Je me renfrogne à l'idée de m'y obliger à notre prochaine entrevue.

L'odeur de naphthaline m'agresse les narines dès notre entrée à l'infirmerie. Léanne accourt vers son patient dont la mâchoire enflée implique peu d'amélioration. Elle me toise, surprise de me voir à un moment où j'aurais dû être de corvée cantine. Je détourne les yeux, incapable d'accepter qu'elle ait prédit mon avenir avec justesse : je suis devenu un raté complet. Elle l'avait deviné dès notre dernière dispute. Je frémis. J'entends encore ma main claquer sur sa joue.

— Je ne pleure plus de sang, c'est un bon début.

Léanne gratifie Kim d'un sourire complice :

— Ne t'en fais pas. Un peu de repos et tout rentrera dans l'ordre. Et toi ? Qu'est-ce que tu fais là ?

Je lance une œillade à Kim dans l'espoir d'y trouver une aide, mais il retourne dans son mutisme légendaire. Je maugrée un amas de syllabes collées les unes aux autres, l'infirmière me demande de répéter :

— Je suis destitué. Je dois rester auprès de Kieran.

Je la défie de me rire au nez. Au contraire, un air désolé se dessine sur les traits fins de son visage, son empathie piétine sa rancune.

— Je suis navrée, Lenny... Bien sûr que tu vas t'occuper de Kieran. D'ailleurs, j'allais le laver et le changer. Tu peux t'en charger, si tu es d'accord.

Elle analyse l'état général de Kim-Sang avant d'ajouter :

— Niamh s'est blessée au bras en arrivant ici. J'imagine que tu n'auras aucun mal à nettoyer la plaie. C'est pas grave, une simple égratignure. Je veux juste éviter que ça s'infecte. C'est OK pour toi ?

J'acquiesce. L'infirmière emmène son patient derrière un des paravents. Je m'avance vers celui qui cache mon père des potentiels indiscrets. La silhouette de Niamh se détache sur celui qui sépare le lit de Kieran à celui de la jeune femme. Sans poser l'œil sur mon mentor à qui je dois annoncer la pire des nouvelles, je murmure :

— J'arrive, d'accord ?

Pas de réponse, comme toujours. Mon cœur sombre dans ma poitrine. Je traîne des pieds jusqu'au coin réservé à Niamh sans trop savoir à quoi m'attendre. À peine arrivé à son chevet, elle me considère de ses grands yeux vairons. Ses longs cheveux rouges et bouclés dansent au rythme de ses mouvements. Son sourire relève ses pommettes recouvertes de taches de rousseur adorables et ses

jambes se balancent dans le vide pour combattre l'ennui. Son air ingénu illumine cette petite flamme de joie, gardée trop longtemps éteinte, quelque part en moi. Elle annihile le monstre de la colère et, contre toute attente, évapore sa présence sans demander son reste.

17. L'ETRANGERE

Léanne a posé le matériel nécessaire sur la table de chevet à côté du lit de camp. Je m'accroupis non loin de Niamh qui me suit des yeux sans jamais cligner. Elle repousse une mèche de ses longs cheveux roux derrière son oreille. Je me racle la gorge, mal à l'aise face à l'inconnue et attrape une compresse :

— Léanne m'a dit que tu t'étais fait mal au bras ?

Je débouchonne le sérum physiologique, puis en badigeonne le carré lyophilisé.

— Les grosses brutes m'ont bousculée, je me suis cognée, à l'entrée de... cet endroit-là.

Elle montre l'infirmerie d'un geste de la main :

— Ils n'avaient rien de sympathique.

Son air se renfrogne, mais elle me tend son coude où une légère égratignure, à peine rouge, se démarque sur sa peau. Je hausse les sourcils, à me demander dans quel monde un tel petit bobo s'infecterait, quand Niamh s'inquiète :

— Je suis ta prisonnière, Chevalier ?

Je lève mes iris argent vers l'étrangère sans cesser de frotter la plaie. Ma mâchoire se serre à la mention de mon grade. La gorge asséchée, je croasse :

— Comment sais-tu que... peu importe. Je ne suis plus Chevalier. Tu es mon invitée, tu peux partir quand tu veux... Mais, avant, laisse-moi te soigner, d'accord ?

Si, en plus, je m'acquitte mal de cette mission, Léanne ravivera toute sa rancœur à mon égard. J'estime avoir assez souffert, une boule s'est formée dans mon estomac pendant le conseil et ne me quitte plus. Aucune tache de sang sur la compresse, la plaie ne suinte pas ; je jette les outils usés dans la poubelle quand Niamh s'exclame :

— C'est bien que tu sois mis à pied. Tu n'es pas comme eux.

Je fronce les sourcils, elle rétorque :

— D'ailleurs, je suis bien contente. J'ai cru que j'allais passer un temps fou à te trouver, alors, qu'en fait, c'est toi qui est venu à moi ! Quelle drôle de coïncidence !

Elle éclate de rire comme si elle avait raconté la meilleure blague au monde.

— Attends... Tu me cherchais, moi ?

Le stoïcisme assombrit soudain son visage. Je m'étonne de la facilité avec laquelle Niamh change d'émotion. Ses pieds ne battent plus dans le vide, elle darde sur moi un air indéchiffrable. Je déglutis tandis que les mots de Karah me reviennent en mémoire : « *Cette fille a des propos... pas très cohérents. Restez sur vos gardes* ».

— Bien sûr ! J'ai risqué gros en venant du Voile et tu oses me poser la question ?

Je cesse tout mouvement, sonde ses iris en quête de vérité. Malgré moi, je m'arrête sur ses taches de rousseur, myriade d'étoiles sous ses yeux malicieux.

— Tu es au courant qu'on ne se connaît pas ?

L'étrangère se fend d'un sourire amusé, elle hausse les épaules avant de répondre :

— Ce n'est pas parce que, toi, tu ne sais pas qui je suis qu'il en va de même pour moi.

D'un petit bond, elle se colle contre mon flanc ; je me raidis sans plus oser l'interroger :

— Et puis, tu es comme moi.

Niamh passe la main sur quelques mèches de cheveux contre mon front. Je me recule, une grimace sur les lèvres, quand l'effrontée s'insurge :

— Oh ! Tu ne vas pas faire ta mijauré... J'en ai dompté de plus coriaces que toi.

J'étouffe. Je me relève dans l'espoir de quitter son emprise. Les bras croisés, je tente de la prendre en flagrant délit de mensonge :

— Qu'est-ce qu'il y a, derrière le Voile ?

— Les Enfers, bien sûr.

La réponse a franchi ses lèvres avec un aplomb digne des plus grandes vérités. Elle ignore mon air interdit, mais je retrouve vite contenance :

— C'est faux... personne ne l'a jamais traversé.

Niamh se lève à son tour :

— Moi qui étais persuadée que tu serais sinistre, en fait tu es très drôle !

Je croise les bras, mais comprends mon erreur : la folie a frappé cette pauvre âme, vivre aussi longtemps dehors l'a fragilisée, sans aucun doute.

— Tu sais quoi, Niamh ? Je crois que tu dis vrai. Tu as dû braver un millier d'enfers à vagabonder seule dans Monroe.

Elle me prend les mains avant que je n'aie le temps d'esquisser le moindre mouvement :

— Allons passer le Voile ensemble ! Tu verras par toi-même.

Je me dérobe, plus inquiet pour sa psychologie qu'énervé :

— Non. J'ai d'autres choses à faire. Repose-toi.

— Sûrement pas !

Je soupire, mais mon embarras flagrant ne l'empêche pas de me talonner. Je m'arrête devant le lit de Papa sans oser le considérer, incapable de l'affronter avec Niamh qui me tourne autour.

— Laisse-moi tranquille, d'accord ?

La jeune femme passe la tête par-dessus mon épaule. Mon cœur se pince et je me raidis. D'une voix toute douce que je ne lui connais pas encore, Niamh demande :

— Qui c'est ?

Ses yeux s'agrandissent alors même que je n'aurais pas cru cet exploit possible, j'ouvre la bouche pour répondre quand elle me devance :

— C'est à cause de lui que tu ne veux pas franchir le Voile avec moi ?

La revoilà avec son Voile... Je maugrée, tente de lui rappeler un fait des plus élémentaires :

— Niamh... Je ne cherche pas à remettre en doute ce que tu dis, mais... il nous empêche de quitter la ville, d'autres d'y entrer. On doit l'éviter.

Elle me sonde, silencieuse au possible. Sur ses traits, je lis toute sa perplexité. Je maintiens mes propos, malgré tout. Le Voile de Ténèbres nous entoure à la manière d'une serre et garde sous cloche les souris que nous sommes. L'étrangère baisse la tête, son air renfrogné m'amuse, pour une raison qui m'échappe. Elle murmure :

— J'en suis pourtant venue, moi.

Impossible de lui faire entendre la vérité. J'abdique, loin d'être le psychologue dont elle aurait besoin. Niamh, en revanche, redouble d'imagination.

— Et s'il nous accompagne ?

Elle pointe Kieran du doigt, je frissonne face à son entêtement et me racle la gorge dans l'espoir de ne trahir aucune émotion :

— Il ne viendra pas, il est... dans le coma.

Ses yeux se plissent d'incompréhension, je traduis :

— Ça veut dire qu'il est comme... endormi, mais il ne peut pas se réveiller.

— Pourquoi ?

Je hausse les épaules pour toute réponse. Voilà bien une question que je me pose depuis l'arrivée des Ténèbres.

— Et si je lui rends sa conscience, tu me suis ?

Si sa naïveté m'attendrissait auparavant, elle m'agace, désormais.

— Écoute, je n'ai pas le temps de m'amuser, il faut que j'aille m'occuper de lui. Laisse-moi.

Niamh reste immobile, je me détourne dans un soupir, puis tire le rideau qui empêchera quiconque de nous gêner, Kieran et moi. Je m'installe sur la chaise près de Papa, entre son lit et un paravent. Je le considère, à me demander si Niamh a raison. Si, d'une manière ou d'une autre, nous pouvions le réveiller. Kieran, toujours statufié, ne m'envoie aucun signe. Comme d'habitude. Ma gorge se serre, ma carapace se fissure et, retenues depuis trop longtemps, les larmes roulent sur mes joues.

— Salut, Papa.

Mes lèvres remuent sans plus laisser passer de sons. J'attrape la bassine d'encre noire sur la table de chevet, en badigeonne le gant de toilette aux couleurs délavées et à moitié déchiré.

— Je sais que, d’habitude, c’est Léanne qui s’occupe de toi, mais... il y a eu du changement.

Les papillons dans mon ventre s’envolent, je tapote le front de Kieran, ses joues, son cou. J’essuie l’eau goudronneuse à l’aide d’une serviette avant qu’elle n’atteigne l’oreiller. Mes doigts s’avancent vers les boutons de la chemise, je cesse tout mouvement, effarouché à l’idée de voir pour la première fois mon père torse nu.

— Vengeance m’a lâché... du coup, je suis cantonné au bunker, quelque temps.

Belle entorse à la vérité, mais qu’importe. Je refuse d’ajouter aux soucis de Kieran. Qu’il se concentre donc sur son réveil. Lui parler, en tout cas, rend la situation plus confortable et, petit à petit, je dévoile son corps. Si les poils ne m’effraient pas, les marques contre son ventre me choquent à plus d’un titre. Sa peau semble plus fine par endroits et rosée. Les taches, dont une grosse s’étale tout autour de son nombril, remontent jusqu’aux pectoraux. Conséquences de son coma ou d’un événement passé ? D’une main douce, je tapote la chair avec mon gant de toilette.

— Ça va aller, Papa. Je suis là, tu sais. Je... je vais enlever ta chemise, d’accord ? Pour te laver les bras. Je vais faire vite.

Je m’exécute, place le vêtement près d’un flambeau. Avec un peu de chance, il tiendra chaud à la pierre. Le bruit d’un rideau qu’on ouvre me surprend, je pousse un râle quand Niamh s’invite :

— Mais, ma parole ! Je t’ai demandé de me laisser tranquille. C’est quoi, ton problème ?

L'air dégoûté de Niamh m'humilie au point de m'amener le rouge aux joues. Son corps élancé se meut avec grâce et me remémore la valse avec les Ombres. Une vague déferle en moi, elle éteint comme une vulgaire allumette mouillée le volcan de ma rage. Je reste coi tandis que, les bras croisés, Niamh daigne prendre la parole :

— Mon problème, c'est lui.

Je lâche le gant de toilette noirâtre :

— Pff ! Je t'interdis de comparer mon père à un « problème ».

Je pointe le doigt vers Kieran. Immobile, le teint gris. Prisonnier du néant. Devant sa nudité, je m'insurge :

— Et l'intimité, tu ne connais pas ?

La migraine s'insinue, sournoise, attisée par le trop-plein d'émotions. Niamh retourne dans sa contemplation, il ne reste qu'une franche surprise dans son regard :

— Inti... ? Non, pas que je sache.

Elle se met à rire :

— C'est marrant, tous ces mots bizarres que tu emploies !

L'étrangère m'intrigue, à la fois si expressive et si mystérieuse, les yeux grands ouverts sur le corps inerte de Papa. Ses cheveux luisent sous la clarté des flambeaux et ses lèvres frémissent par intermittence, perdue dans ses pensées. Sa manière de passer d'un sentiment à un autre, d'une activité à une autre sans la moindre transition m'effraie. Elle détache ses mains de ses hanches souples pour les tendre vers Kieran.

— Eh ! Tu fais quoi, là ?

Niamh stoppe son geste à mi-chemin, les yeux exorbités.

— Bah ! Je le réveille. Tu es le pire fils du monde, à le laisser comme ça.

Ses paroles m’interloquent, Léanne débarque alors, furieuse de nos éclats de voix :

— Mais qu’est-ce qui se passe, ici ?

Je considère l’infirmière sans savoir quoi répliquer. Une partie du plan de Niamh transparait dans sa réponse :

— Je veux juste retirer les fleurs...

Les fleurs. Le froid glacial de la panique m’arrache les tripes. Des veines noirâtres se dessinent sur le bras de Papa, depuis son sommeil. La peau s’est fissurée par endroits, des hématomes se sont formés et, sous chaque craquelure, les racines du mal se sont infiltrées. Les pétales fluo des fleurs d’Ombre ont émergé avec le temps, mais elles ne prolifèrent plus. Quelques plantes identiques à celles, vénéneuses, qui jonchent les rues de Monroe.

— Ce... ce serait trop dangereux, déclare l’infirmière tandis que mon souffle se perd, on courrait le risque d’une hémorragie qui le tuerait.

— Donc, c’est mieux de le tenir prisonnier de son propre corps ?

Ma gorge s’assèche, mon cœur rate un battement.

— Que dis-tu là ?

Ma voix croasse, je manque de m’écrouler quand Niamh répond :

— Mais, enfin ! Les fleurs l’ont paralysé avec leurs toxines. Si on les enlève, il va rouvrir les yeux. Tu es au courant qu’il nous entend, quand même ? Va donc lui expliquer que tu ne veux pas qu’on le ramène, car il pourrait perdre un peu de sang !

Mes tremblements de fureur n'ont d'égal que mon effroi. Je me paralyse, au fond d'un gouffre d'émotions contradictoires. Peur, tristesse, espoir, colère. En apnée, aucun son ne sort de ma gorge. Tout se bouscule dans ma tête. La lumière, pourtant chiche du lieu, me brûle la rétine. La migraine me cogne aux tempes, le sang surgit à toute vitesse dans mes veines.

— Il entend ? Il sait que... je suis là ? Papa ? Niamh, réveille-le !

— Non ! me rabroue Léanne. Tu n'y penses pas. On va faire pire que mieux, c'est pas le but.

— Quelle rabat-joie ! Je suis capable de le faire.

Le monstre s'agite. Un vertige me prend : pourrais-je le revoir ? Loin de vouloir connaître la réponse – ou plutôt, malgré la peur d'avoir raison –, je murmure à l'intention de Léanne :

— Est-ce que... tu es en train de me dire... qu'on avait, même un infime espoir, de le ramener il y a vingt ans ?

L'infirmière se tait, elle pâlit à cette révélation.

— Je... vous m'avez trouvé bien plus tard que ça. J'étais pas au bunker, il y a vingt ans, Cullen.

— Mais à ton arrivée, tu aurais pu... changer les choses ?

Elle n'avait pas imaginé la situation sous cet angle ; moi, je ne la considère plus autrement. Une trahison. Je repense à tous ces moments privilégiés qu'on a passés ensemble. À cette période où nous nous aimions, sans que jamais je ne lui arrache cette confiance : la possibilité de retrouver mon père.

— Je te hais, Léanne. Du plus profond de mon âme.

Une grimace me tord le visage. Niamh porte une main sur son cœur tant je lui évoque de la pitié.

— Si Léanne me fait confiance, alors on peut s’y mettre maintenant, murmure l’inconnue.

L’infirmière jette un regard courroucé à la sauveuse. Un frisson m’envahit. Si j’accepte et que Papa meurt, la culpabilité me tuera avec lui. Dans le cas contraire, il restera de marbre jusqu’à ce qu’on nous témoigne d’une autre solution. Inconcevable. L’idée même d’attendre alors qu’on touche du doigt cette éventualité ravive les lacérations dans mes entrailles.

J’interroge Papa du regard. Il m’entend, mais ne peut pas donner son avis. La situation m’horripile. Les deux jeunes femmes se disputent à mes côtés, mais je les ignore, focalisé sur le moindre signe que Kieran m’enverrait. En vain. Comme d’habitude. Je me remémore nos instants privilégiés, avant l’arrivée des Ténèbres. Sa loyauté. Le Chevalier qui bravait le noir pour prouver à son fils qu’aucun monstre ne rôdait sous son lit. Savait-il que le monstre vivait en lui ? Aujourd’hui, je supplie le retour de mon père. Plus qu’Hier, où j’estimais ce pilier acquis. Lui seul combattrait ma créature, mes Ténèbres. Papa incarnera ma lumière.

— Car celui qui erre dans les Ténèbres verra la lumière.

Niamh et Léanne se taisent, elles tentent de rattraper mon cheminement de pensées. L’adrénaline parle pour moi. Aujourd’hui, on réveillera la pierre.

18. MARC DE CAFE

Léanne m'a banni de l'infirmierie. Devant ses maigres forces, j'ai riposté à corps et à cris, mais Tahamt a volé à son secours. J'ai déversé toute ma fureur sur lui, à hurler toute ma frustration d'être mis à l'écart. Il s'est tenu face à moi, sans peur apparente, convaincu que je n'oserais jamais le blesser. J'aurai pu. J'ai failli céder, poing levé. Ma raison s'est manifestée juste à temps, j'ai réalisé toute l'horreur de la situation quand Ta a trouvé les mots :

— Cullen, arrête ! Il ne te connaît pas.

Mon corps entier a cessé de remuer, engourdi par une telle remarque. Mon air interrogateur s'est porté sur Kieran et, le cœur au bord des lèvres, j'ai fermé les paupières. Mon père. Mon mentor, mon Chevalier. Je n'ai plus cinq ans. L'idée a stagné dans mon esprit, Léanne s'est approchée de Tahamt agrippé à mon pull, au cas où une nouvelle explosion de colère m'aurait rendu fou. Cet éclat dans les yeux de l'infirmière... Jamais ses iris n'avaient exprimé tant de compassion à mon égard. La honte. Je me hais. Ma faiblesse me perdra.

— Cullen, je suis désolée... Je ne te chasse pas de gaieté de cœur, c'est juste que...

Elle cherchait comment terminer cette phrase, quand j'ai réclamé :

— Explique-moi. Je t'en prie, explique-moi.

Ne me laisse pas seul dans le noir. Près de mon père, Niamh observait la scène. Dans mon dos, la présence de Kim-Sang m'agaçait. J'avais refusé d'allouer le moindre regard à mon invitée, convaincu de trouver dans ses yeux vairons une fervente empathie capable de provoquer un nouveau séisme dans mon corps.

— Même si Niamh a raison, je ne peux pas te promettre que tout se passera bien, tu comprends ?

J'ai cessé de me débattre, Tahamt a lâché le col de mon pull. Léanne a pris mes mains dans les siennes, sa chaleur si rassurante m'a serré la gorge. Ma confiance envers le savoir de Niamh pourrait coûter la vie de mon père... Quelle pure folie ! D'un autre côté, nous n'avons jamais approché la moindre solution. Le garder ainsi, n'est-ce pas le vouer à la mort ? Le retrouver, le toucher, lui parler... tant d'actions qui m'ont poussé à l'impulsivité. J'ai pris la décision. J'ai accepté. Ça marchera.

Je renifle à grand bruit tout en relisant mes dernières phrases. Ma fierté a disparu sous les décombres de la panique, les lignes tordues témoignent de mes tremblements spasmodiques. La voix de Niamh s'élève dans un coin de ma tête : « Ça va fonctionner. Tu m'as sauvée des Supplices, je te le dois bien ».

Mes hésitations se sont envolées face à l'accent divin de ma Niamh. J'ai acquiescé sans réfléchir, toute énergie m'avait quittée. Le monstre de la colère, quand il s'était manifesté au moment où j'avais affronté ma tante, m'avait drainé jusqu'à la dernière goutte.

Dans ma torpeur, j'ai porté des yeux suppliants sur Léanne, comme un dernier pilier avant que je ne m'effondre.

— Tu crois que Léanne a dit vrai ?

Ma voix croasse, l'odeur de l'eau croupie dans la baignoire ravive mon mal de crâne. Je pose la tête contre le pied de l'évier, exténué, tandis que Tahamt relève la sienne. Il m'interroge du regard, assis en tailleur devant moi.

— Quand elle a déclaré qu'elle ne laisserait rien lui arriver...

Je gribouille sur mon carnet des formes quelconques, encore abasourdi de l'avoir ouvert devant mon meilleur ami. Les fourmis dansent dans mes jambes, je les étire et les place de chaque côté de Tahamt. On se contorsionne comme on peut dans cet endroit exigü, avide de rester tout près l'un de l'autre.

— Bien sûr. Je lui fais confiance, je te conseille d'en faire autant.

Je renâcle. La force à décupler pour lui répondre me fatigue, je préfère écrire.

Tahamt respecte mon besoin de poser mes émotions sur papier. Il accepte que, parfois, les mots manquent et s'établissent mieux ainsi. Je ne lui cache plus rien, j'abandonne. Lui aussi a vu ma carapace se briser en mille éclats. Je suis passé de Chevalier à homme à gamin naïf et stupide. On ne réparera pas mes erreurs, ni moi, ni personne. Si Papa se réveille, il vivra la pire des déceptions. S'il reste endormi, je fuirai comme une petite souris pour me terrer dans un coin sombre et esseulé.

Je trace des lignes grotesques à chaque lettre. La migraine, l'éternelle migraine. Son assaut me foudroie, elle pulse et me brûle les veines.

Je dépose le cahier, je suffoque sous les courants électriques qui parcourent mon corps. Tahamt se poste devant moi. La pression me comprime les poumons, mes bras me démangent, piqués par d'infimes fourmillements. Mon énergie me quitte, terrible impression de tomber dans une torpeur dont on ne revient jamais. Mon ami me parle, sa voix se perd comme au loin. Je sursaute quand il plaque ses mains sur mon visage et s'exclame, front contre front :

— Putain, Cullen ! Je t'ai jamais vu comme ça. Reprends-toi mon vieux !

— Co... comment veux-tu ? Je n'ai pas réfléchi ! Je l'ai condamné sans... sans...

Je frissonne. Les mots de Karah s'insinuent dans mon esprit :

—... par impulsivité.

Une partie de moi s'identifie à Kieran. Un fragment de ma colère tire sa source de son coma et résulte de son sort. Entre deux goulées d'air, les papillons dansent devant mes yeux. L'accumulation des sentiments, les montagnes russes de mon moral et les doutes cruels de mon âme remontent à la surface et me noient de leur torrent déchaîné. J'essaie, en vain, de m'extirper de l'étreinte de Tahamt.

— Raconte-moi, murmure-t-il, raconte-moi le meilleur souvenir que tu as de ton père.

— Quoi ?

— Parle-moi de Kieran. Y a bien un truc qui t'a marqué, non ?

Les flashes agressent mes paupières closes. Je reprends mon souffle, mais une nouvelle salve de terreur me plonge en apnée. Tahamt me frictionne les bras, le froid m'engourdit. Il répète, inlassable : « Quoi qu'il arrive, je serai là ». Rien ne m'agace davantage. Même si ses propos partent d'une bonne intention, ils me tapent sur le système. Avant que mes nerfs ne lâchent, j'accède à sa requête :

— Je me rappelle... son rire.

Il tonitruie dans ma tête. Son visage se dessine derrière mes paupières par intermittence. Sa voix floue, inaudible. Ses yeux sans iris. Mais ses éclats de bonheur... cristallins, ils se déversent dans tout mon être.

— Ma tante venait souvent à la maison, annoncé-je.

Les baisers par milliers de Karah, les accolades à son frère... et les murmures dans la nuit. Un secret bien gardé. Ma mémoire flanche. Impossible de me rappeler leurs paroles. Au matin, la bonne humeur revenait. Me concentrer sur Hier calme la tempête, mes muscles se détendent, petit à petit.

— Je sens une odeur... elle flotte dans l'air. On est dans la cuisine, tous les trois.

Je grimace, j'ai toujours détesté ce relent amer. Papa appuie sur le bouton d'une machine au bruit de moteur insupportable.

— Du café, me rappelé-je, Hier matin, il a bu du café.

— Du quoi ?

J'ouvre les yeux, Tahamt recule son front du mien.

— Karah, elle disait que le... « café », c'était mauvais pour sa santé.

La Nuit Éternelle a ôté toute possibilité de goûter un tel breuvage ; l'odeur reste, malgré tout, imprégnée dans ma mémoire.

— C'est une boisson. Pas très bonne. Chaude. Karah a arraché la tasse des mains de mon père.

Tahamt fronçe les sourcils, il s'imaginait un souvenir plus prenant. Pourtant, cette réminiscence d'un matin normal m'apaise. J'esquisse un sourire :

— Elle l'a même engueulé, figure-toi.

Les adultes avaient discuté avec véhémence, Kieran était embarrassé. La voix de ma tante résonne dans ma boîte crânienne : « *mais, il est imbuvable ton café, sérieux!* ». Elle avait jeté le contenu de son mug dans l'évier tandis que mon père, amusé, s'en était versé un autre en silence.

— Je crois... je crois qu'il avait l'habitude. Je ne sais plus très bien... Kieran n'était pas bien réveillé, il devait être tôt. Il avait des cernes.

Dans mon souvenir, Karah avait arboré un air consterné, elle avait contemplé le fond de sa tasse vide. « *Regarde-moi ça ! Mais t'es taré ? Il est tellement fort, ton truc, qu'il y a du marc de café ! Dans la tasse* ». Papa s'était pâmé de cette remarque. La chaleur de son rire me remplit d'un bien-être insoupçonné.

— Ça m’a marqué parce que... parce qu’il a levé les yeux vers moi. On avait une complicité... alchimique. Assez pour qu’il n’ait pas besoin de parler. Je le comprenais et lui aussi. Voilà tout.

Un relent de larmes tombe en cascade sur mes joues :

— Le pire, c’est... ses iris... je ne me souviens plus de... leur couleur...

Ce simple détail m’ébranle tout entier. La surprise frappe Tahamt :

— Mince alors... Jamais j’avais imaginé que... enfin...

Il cherche ses mots, je renifle, puis il termine :

—... tu te mets une pression de fou. Ça fait quoi, qu’ils soient bleus ou marron ?

Il plaque les mains sur mes épaules :

— Tu vas voir ton père et l’entendre à nouveau, bientôt. Autant, je connais pas cette Niamh, autant j’ai une confiance aveugle et absolue en Léanne. Et je dis pas ça juste parce que c’est ma copine.

Je renâcle. Les images tournent dans ma tête, les sons aussi. La mélodie de la boîte à musique s’invite, elle me hante. J’effectue un signe de main, comme si cela suffirait à la chasser. Après un long soupir qui me soulage d’une infinie tension, je murmure :

— Qu’est-ce que je vais lui dire ? S’il se réveille.

Tahamt s’assoit contre le mur, il se colle à moi et, pour une fois, j’apprécie ce contact. Quand il remarque mon consentement, il sourit, ragaillardit, puis réfléchit à la situation :

— Euh... Déjà, va falloir y aller en douceur. Tu peux lui dire que... Je sais pas... T'es content qu'il soit réveillé !

— Plus superficiel, tu meurs.

Mon meilleur ami se passe une main sur la nuque, mal à l'aise. Le silence s'installe entre nous, je déglutis avec difficulté. L'angoisse et le stress électrisent mon estomac, je ferme les yeux. J'erre dans les Ténèbres... sans trouver la lumière. J'espère entendre des bruits de pas, dans le couloir, un toc-toc à la porte, en vain. Tahamt réfléchit à toute vitesse sans nouvelle conversation possible afin de m'aider à prendre mon mal en patience. Une véritable torture.

— Lenny...

Je réponds d'un « hmph » épuisé.

— Karah est pas au courant...

Je redresse la tête, Ta va plus loin :

— C'est son frère... Peu importe l'issue, il faut qu'elle sache. En tout cas, si c'était Soriba à la place de Kieran, je t'en voudrais de ne pas m'avoir informé.

Je soupire de lassitude. Tahamt passe son bras autour de mes épaules. Je pose mon front contre lui et la migraine, peu à peu, s'estompe.

— OK, répondis-je enfin, donne-moi juste un instant.

La torpeur m'étreint, l'envie de dormir m'afflige. Dans mon désir d'occulter la réalité, je fredonne la mélodie de la boîte à musique, si apaisante. D'abord, Tahamt ne réplique rien, puis, quand la boucle reprend, il chantonne avec moi. Quelques fausses notes, un rythme

affaibli. La chanson redémarre. Cette fois, nous suivons tous deux le même ton.

On frappe à la porte. Je me lève d'un bond. Mon cœur pulse à une vitesse effrénée. Léanne. Niamh. Non, pas en si peu de temps. Impossible. L'inévitable me noie les yeux. Ma respiration se raréfie, j'étouffe, manque de tomber.

— Mais, vous fichez quoi, là-dedans ? Vous êtes pas seuls ici, les gars. Magnez-vous, je suis super pressée !

La voix d'Isanka chasse les papillons qui me voilent la vue. Je reprends mes esprits, non sans l'aide bienfaitrice de Tahamt. Notre camarade éclate à nouveau les poings sur le métal :

— Oh ! Vous m'entendez ?

— C'est bon, on arrive.

— Vite ! Ça s'appelle pas la salle d'eau pour rien. Si je pisse par terre, je vous oblige à lécher le sol, c'est clair ?

Une grimace de dégoût déforme nos traits. Tahamt s'empresse de rejoindre la porte quand je le retiens :

— Ça va, mon visage ? Je veux dire... ce n'est pas flagrant ?

Mes yeux piquent, à coup sûr bouffis par les larmes. Mon ami secoue la tête après un moment de latence. Je peste :

— Tu ne sais pas mentir.

— Ah nan, c'est pas dans mes gènes. Mais, t'inquiète, je crois pas qu'Isanka soit d'humeur à t'admirer.

Pour toute réponse, l'intéressée tambourine sur la porte. Ta l'ouvre à la volée. L'Amazone nous attrape par le col avec force et nous jette dehors. Après un *blam!* tonitruant, je réalise me trouver dans le couloir. Non loin, le bureau de Karah. Ma gorge se serre.

— Elle est sérieuse à nous balancer comme ça ?

J'ignore la remarque de mon ami, focalisé sur ma prochaine mission. L'adrénaline coule à flots dans mes veines, j'appréhende mon annonce auprès de ma tante. Pourtant, le réveil de mon père a toujours primé sur le reste. Karah adhèrera à mon initiative. Au moins, on tente quelque chose. S'il existe une infime chance pour qu'il s'en sorte, on doit la saisir. Fort de cette pensée, je bombe le torse, prêt à entrer dans l'arène.

— Ça va aller, vieux ?

L'inquiétude dans la voix de Tahamt m'ébranle, mais je m'accroche. D'un ton que j'espère affirmé, je lui ordonne :

— Attends là. C'est à moi, de m'occuper de ça.

Sans m'attarder sur sa réaction, je m'avance d'un pas que j'espère assuré. L'appréhension me dévore les boyaux, je déglutis avec difficulté avant de toquer. Un « Oui ? » s'élève derrière le métal. Je le pousse dans un bruit rouillé pour découvrir ma tante à son bureau, à lire un compte-rendu. L'écriture, fine, m'empêche d'en connaître le sujet. Elle arque un sourcil, surprise de ma venue.

— Il faut que je te parle, c'est urgent.

Je me racle la gorge dans l'espoir de chasser ce trémolo grotesque. Karah n'a rien remarqué, mais cet état de fait ne réussit pas à me détendre. Mon interlocutrice croise les bras, prête à me sermonner :

— Y a plutôt intérêt, t'es censé être à l'infirmierie, là.

— Justement, c'est lié.

Elle m'accorde toute son attention, quelques rides trahissent une inquiétude grandissante et ses iris obsidienne me jaugent. Une distance se crée. Un écart entre ma tante et moi. Elle appréhende. Toute ma confiance s'étiole ; une boule se forme dans mon ventre tandis que je remets mon choix en question. J'inspire profondément avant d'aller au bout de ma démarche :

— Niamh sait comment réveiller Kieran.

Karah vacille, sa peau pâlit de manière inquiétante, je profite de sa surprise pour jeter mes cartes sur la table :

— Je lui ai donné le feu vert, ainsi qu'à Léanne.

Mes poings se serrent, Karah met un moment à analyser mes paroles. Incompréhension, joie, frayeur, suspicion... un millier d'émotions s'affichent les unes après les autres sur son visage fin, mais la pire demeure la déception. Froide, calculée. Elle lui déforme les lèvres et ternit son regard. Ma tante plaque les mains sur son bureau, mon estomac se contracte quand ses bras commencent à trembler.

— Dis-moi que tu mens.

Sa voix saccadée m'anéantit : quoi que je déclare, elle ne validera pas. J'ouvre et ferme la bouche par intermittence, sans savoir comment argumenter. Ce laps d'hésitation lui suffit à ravalier sa stupeur. Elle se rue vers moi, m'attrape par les épaules. Mon dos s'écrase contre le mur bétonné, une grimace trahit ma douleur. Elle jette un œil sur sa montre :

— Bon Dieu, Cullen ! Je te donne une mission simple. Claire. T'occuper de ton père. Ça fait quoi ? Une heure ? Deux ? Et tu laisses n'importe qui « le réveiller » ? Mais, espèce de con ! T'as pas capté que tu signais son arrêt de mort ?

Elle me lâche. Parcours la pièce de long en large. Un lion en cage. Elle hyperventile, son corps se secoue sous l'effet de spasmes frénétiques.

— Tu sais donc pas te tenir tranquille ?

— Karah, je...

— Tu quoi ? Qu'est-ce que tu peux bien avoir à dire pour ta défense, bordel ?

Elle m'attrape le menton d'une poigne ferme. M'oblige à la regarder dans les yeux :

— Je vais arrêter cette folie tout de suite. Je te le jure, Cullen : si mon frère meurt par ta faute, je ne te le pardonnerai jamais.

Elle me lâche, ses iris me dardent de leur air le plus noir ; puis elle disparaît dans le couloir. Je m'effondre sur le sol dur, à combattre la nausée. Mon ventre explose de douleur. Papa ne mourra pas. Mon pilier ne peut pas tomber pour de bon. Non. Impossible. Je refuse. Si, par malheur, une telle issue s'avérait inévitable, je partirais avec lui. Ma lumière. Ma lumière dans les Ténèbres.

19. TROUVER LES MOTS

Derrière le paravent, la silhouette de Kieran s'est redressée. Mon corps entier fourmille. Son ombre sur le tissu se meut par intermittence : il acquiesce aux propos de Karah, déjà à son chevet, passe une main sur son visage ou encore se cale sur ses multiples oreillers. Mes maxillaires se serrent à mesure que mon cœur cogne contre ma cage thoracique. L'envie, le besoin même, de le rencontrer me brûle les entrailles tandis qu'une partie de moi me supplie de fuir. Paralysé. Incapable d'esquisser le moindre pas. Mon souffle se tarit.

Karah émerge d'entre les paravents, le visage rougi et bouffi d'émotions. Les larmes roulent sur ses joues et mon âme se déchire. Jamais ma tante n'avait manifesté sa faiblesse, la voir dans cet état me choque : une chape de plomb m'enserme les jambes. Tahamt me contemple d'un air soucieux, je prends enfin conscience de la pression de sa main contre mon bras. Léanne et Niamh s'approchent, le sourire aux lèvres. Je vis la situation au ralenti, certain de rêver, d'imaginer ces événements si irréels. Qu'on me réveille ! Qu'on me réveille avant de le rencontrer ! Jamais n'assumerai-je d'ouvrir à nouveau les yeux dans un monde où mon père meurt à petit feu, pas alors qu'un simple paravent nous sépare.

— Ça va bien se passer, murmure Tahamt, je ne te laisserai pas tomber.

J'analyse chacun de ses mots, peu assuré d'en comprendre le sens global, quand Niamh se poste devant moi, nos corps à quelques centimètres à peine l'un de l'autre. La panique m'empêche de m'offusquer d'une telle proximité ; j'étouffe, mais pour rien au monde je ne souhaite qu'elle recule. Sa présence, contre toute attente, me réconforte.

— Je t'avais bien dit que ça marcherait.

Son visage s'avance vers le mien ; l'éclat bleu et noisette de ses iris provoque un nouveau déluge en moi, elle profite de mon impuissance et, dans un contexte différent, la colère l'aurait emporté. Cette fois, seule ma faiblesse transparait. Un petit garçon de cinq ans, perdu dans les Ténèbres. Niamh passe ses bras autour de mes épaules, je frissonne à ce contact inattendu alors que son parfum naturel m'emplit les narines. Mes nerfs lâchent, mes lèvres tremblent sous le poids des larmes, mais je refuse toujours de les montrer. Sa main, douce et délicate, me caresse la joue, frôle ma cicatrice. Je déglutis, sans savoir comment réagir, puis elle dépose un baiser d'une infinie tendresse contre celle-ci. Elle se retire alors et j'inspire un grand coup. Léanne, restée interdite devant cette scène surréaliste, hoche la tête :

— Il a demandé à te voir. Ton nom a été son premier mot. Karah lui a dit... pour l'âge.

Ses lèvres remuent sous la gêne :

— Je ne te cache pas qu'il s'est senti très mal. Il a fait une crise de tachycardie.

Je m’effondre. Tahamt me rattrape, mais un haut-le-cœur acide me brûle l’œsophage et ma gorge s’assèche à tel point que ma langue colle contre le plancher buccal. Si je parle, impossible de avaler mes sanglots. Bien sûr qu’il a pleuré. Bien sûr qu’il aurait pu mourir sous le choc d’une telle révélation ! Son fils a grandi sans lui. Dans les Ténèbres. Il a raté toutes mes premières fois. Toute mon éducation. Le temps ne nous rendra pas ces précieuses années. Léanne imite Tahamt, elle prend mon autre bras, de peur que je m’écroule à nouveau.

— Il se sent mieux, assure l’infirmière, il croyait avoir rêvé. Pour tout te dire, il était bien plus conscient qu’on ne l’imaginait. Il t’expliquera ça lui-même. Quand tu es prêt, on y va. À moins que tu préfères t’y rendre seul ?

Les mots m’échappent, j’ai perdu toute maîtrise de ma personne. Les gestes m’épuisent. J’ai oublié comment hocher la tête. Mes muscles tremblent, appellent à l’aide à leur manière. Mes poumons s’assèchent et ma sensibilité heurte Niamh.

— Allons, Chevalier ! Sois fort. Comme quand tu as voulu me sauver des Supplices.

Je fronce les sourcils sans comprendre, mais je reste muet : ses doigts s’invitent entre les miens et les enlacent avec énergie. Je réponds à cette étreinte, les démangeaisons surviennent là où se trouvaient autrefois mon annulaire et mon auriculaire. Eux aussi cherchent le contact de Niamh.

Elle recule d’un pas. Puis un second. Nos bras se tendent. Elle ne lâche pas et exerce une pression discrète. Assez pour m’obliger à marcher. Mes jambes cotonneuses me portent à peine, mes frayeurs les plus profondes affluent à chaque mètre franchi. Toujours cette

impression de ralenti, je ploie sous la torture. Niamh ôte sa main, la mienne tente de la retrouver, anxieuse de cette déconnexion à un moment aussi crucial, puis je réalise : on se trouve au niveau du paravent. Un pas, un seul, me sépare de Papa. Mon invitée s'éclipse, Tahamt me pousse avec douceur, sa paume contre mon dos.

Un pas. Petit. Suffisant. Les pieds de Kieran remuent sous la couverture. Il bouge. Il est réveillé. Vraiment réveillé. L'idée m'agresse. Je réalise. Je réalise enfin. Les larmes jaillissent. Je suffoque, impuissant. Ma main meurtrie chemine jusqu'à ma bouche. Mes iris se perdent sur la chemise émeraude de l'homme, puis ses yeux, de la même couleur frappante. Verts. Mon père a les yeux verts.

Les images d'Hier affluent. Sur chacune d'entre elles, la silhouette de Papa se complète avec l'éclat de la pierre précieuse. J'ai oublié de si merveilleux bijoux. Fils indigne ! La honte ! Mes pleurs redoublent d'intensité au point de troubler ma vision. Je peine à voir celui qui ne cesse de me fuir sans le vouloir. Cette fois, il ne s'échappera pas. Mieux encore, il cherche mon contact. Son bras se tend vers moi, dans un effort titanesque. Il tremble. Le mien aussi. Je le lève, avide de répondre à cette rencontre. Trop loin. Je m'approche, à peine conscient des mouvements que j'initie. Alors, enfin, nos doigts se touchent.

Chaleur tiède. Pression extrême. On se connecte, nos muscles crient leur amour. Il vit. Son aura irradie mon âme. Ma lumière dans les Ténèbres. Les mots se bloquent dans ma gorge. Ils m'évitent. À peine prennent-ils forme dans mon esprit qu'ils fondent comme la pluie d'encre sur les ruines. Je tressaille. L'autre main de Papa a attrapé mon deuxième bras. Mes iris mouillés se plantent dans ceux de mon père où règne une infinie tendresse.

Son sourire timide m'achève. Je m'effondre contre lui, enfouis ma tête au creux de son cou. Sa chaleur corporelle, encore faible, m'entoure d'un halo protecteur. Kieran referme ses bras autour de moi. Fort. Si fort. Comme s'il essayait de fusionner avec moi. Jamais n'ai-je autant apprécié une accolade. Je serre, puis desserre, effrayé à l'idée de le blesser. Son cœur bat à l'unisson avec le mien et, même si son parfum épicé l'a quitté, son odeur naturelle me rappelle sa présence si rassurante lors des nuits de terreur, où j'étais persuadé qu'un monstre vivait dans un recoin sombre de ma chambre.

Il me caresse les cheveux avec tendresse, ses sanglots se mêlent aux miens contre ma joue dans un ballet mélancolique. Sans mot, nous nous exprimons avec nos corps, nos émotions. Le silence nous épaula et pour rien au monde je ne souhaite mettre fin à ce moment. On reste là, l'un contre l'autre. Ses lèvres parcourent ma pommette, ma tempe, ma nuque. Il m'embrasse. Encore et encore, jusqu'à rompre son mutisme de sa voix grave à la fois enrouée et si familière :

— Je suis désolé, mon tout petit.

Ses paroles me transpercent de tout mon être. Je tressaille, ému à l'idée qu'il se sente coupable de ses années d'absence. « Mon tout petit ». Ce sobriquet m'a tant manqué ! Un fragment de ma vie revenu du tombeau où je l'avais enterré. Un instant de nostalgie pour Papa et, dans ses yeux, une envie profonde de rester à mes côtés, de réapprendre à me connaître. Il ne me rejettera pas. Cette pensée me soulage d'un poids trop lourd sur mes épaules. Dans un élan de reconnaissance, j'écrase mes lèvres sur sa joue salée.

— Tu n'as pas à t'excuser, Papa.

Les émeraudes s'humidifient à nouveau, il manque d'éclater en sanglots, mais se retient à grand renfort de soupirs avant de s'exclamer :

— Mon chéri ! Ta voix...

Sur le coup, je reste interdit. Il me faut un instant pour comprendre : elle a mué. Elle n'appartient plus au petit garçon d'Hier, mais bien à l'homme d'Aujourd'hui. Je n'avais pas imaginé qu'un tel détail le toucherait à ce point. Sa main descend le long d'une mèche, elle se réfugie sur ma joue rougie qu'un début de barbe rend râpeuse. Papa, d'un mouvement du pouce, efface les traces des dernières larmes. Il se penche, ses lèvres se collent contre mon oreille :

— Plus de pleurs... plus de pleurs jusqu'à ce qu'on ait gagné la rébellion contre les Ombres.

J'acquiesce. Nous nous battons pour notre avenir, ensemble. Or, un détail loin d'être insignifiant me taraude :

— Pardon, Papa... je... je... je ne suis plus Chevalier.

Je lève les yeux au ciel pour éviter de croiser sa déception dans ses iris.

— Quoi ? C'est parce que tu n'as plus d'arme, c'est ça ? Mais... qui est le chef, alors ?

Il soupire avant que je ne réponde :

— Karah, bien sûr. Ne t'occupe pas de ça pour l'instant, Cullen. Je suis heureux de te retrouver. Prenons le temps d'être ensemble, d'accord ? Une famille.

J'esquisse un demi-sourire. Une famille. Vague notion oubliée quand mes camarades et moi-même avons perdu un être cher.

— Tout ce que tu veux, Papa.

Son regard se voile de la plus pure des tendresses, celle qui berce les souvenirs de mon enfance.

— Maintenant que tu le dis... je meurs de soif!

Je frémis. Une première épreuve attend Papa. Résister à l'encre noire. J'ai dû pâlir, il reprend dans un murmure :

— Je sais. L'eau n'existe plus, elle a été remplacée par, je cite : « une espèce de boue dégueulasse ».

Je porte ma main contre ma bouche. Ces mots, je les ai proférés, enfant, au chevet de Kieran.

— Niamh disait vrai... Tu nous entendais ?

Papa acquiesce. Il me ramène contre lui et, docile, j'accepte cette énième étreinte si convoitée. À mon oreille, il murmure :

— Tu as fait le bon choix, mon grand. Cette situation... une torture à chaque instant. Je préfère vivre dans les Ténèbres avec toi. Cet enfer sera mon paradis, pour peu qu'on soit ensemble.

Mon cœur s'emballa sous l'adrénaline. « Mon tout petit », devenu « mon grand ». Avec cet aveu, un espoir de renouveau, de vie et non plus de survie. Le pilier se redresse, prêt à recoller les morceaux du paladin bafoué pour façonner l'homme que je cherche à devenir sans jamais y parvenir.

20. NUITS BLANCHES

Le calme, enfin. J'ai exprimé mon besoin viscéral de passer un moment seul. Loin des Chevaliers, de mes amis, de ma famille... de Niamh aussi. Mon corps fatigué hurle sous les courbatures, mes nerfs et mes muscles brûlent d'une douleur nouvelle et mon cœur m'étouffe, prêt à exploser sous un flot de bonheur comme jamais je n'en avais ressenti auparavant. La solitude pour méditer. La solitude pour recoller les pièces du puzzle dans ma tête.

Assis sous un arbre à l'éclat sélénite, j'inscris dans mon journal les derniers événements et inspire un grand coup. L'air, pourtant toujours aussi fade, se teinte d'un arôme agréable. Celui de la joie, pure et saine. Au-dessus de moi, la lune me réchauffe de ses doux rayons. Un trait grossier en demi-cercle évoque un sourire.

— Eh ! Je ne t'autorise pas à regarder. C'est privé.

Je m'amuse de ma bêtise quand, contre toute attente, l'étoile blanche descend de quelques centimètres. Assez pour éclairer mon visage et plonger mon journal dans l'ombre. Un courant d'air me glace l'échine : elle m'a compris... à moins d'une incroyable coïncidence. Oui, voilà une explication bien plus rationnelle. Je l'accepte et l'ancre dans ma mémoire avant de griffonner :

Pendant mon enfance, Karah m'a enseigné l'importance des rayons du soleil. Ils éclairaient la lune qui, à son tour, nous renvoyait la lumière. L'astre en lui-même ne brille pas. Ma perplexité envers cette déduction réside, avant tout, dans ma relation avec l'objet céleste. Karah ne me ment pas – quel intérêt ? – donc j'aspire à croire que notre lune d'Aujourd'hui diffère de celle d'Hier.

Celle qui luit dans nos Ténèbres sourit, pleure, se meut au gré de ses envies. Sa pâleur éblouit les plus téméraires, ses larmes creusent ses cratères et, quand elles nous tombent dessus, elles nous rappellent l'existence d'une lumière à la pureté inégalable. Leur force réside dans leur magie, que Tahamt a dompté et les forger assure notre survie. Un lien indéfectible m'unit à l'étoile – elle génère sa propre lueur, j'en suis sûr ! – sans que je ne l'explique. Une forme de vie l'anime, parfois. Elle me suit, peut-être. Ou je me fourvoie. Moi seul capte ces ondes, elle me privilégie et me protège, divine. Souvent pleine, on évite les sorties quand son œil s'assoupit.

Mon visage s'illumine d'un demi-sourire, la chaleur douce de l'astre me caresse les cheveux. Quelques mèches volent avec grâce dans l'air morne avant de retomber sans force. Mes yeux combattus de fatigue me supplient de m'endormir, mais mon corps s'y refuse. La tête appuyée contre le tronc d'un arbre, je soupire, certain de passer une nouvelle nuit blanche. Je désire tant plonger dans les bras de Morphée. Je lutte pour me rappeler mon dernier rêve. Celui qui arborait la forme d'un souvenir. Réminiscence d'Hier, peur d'Aujourd'hui ou images qu'instille mon cerveau pour s'assurer de mes bons réflexes dans un monde hostile me manquent. Le repos me manque. Même écrire requiert un effort inouï. Je garde ce rituel coûte que coûte et déverse mon trop-plein d'émotions sur papier.

Quelle satisfaction quand je feuillette toutes celles déjà remplies ! Tant de chemin parcouru... La colère a cédé, je l'emprisonne entre les pages.

J'ai grandi. Quand je relis les premiers mots, je culpabilise face à mon arrogance et mon immaturité. Mes compagnons ont couru de graves dangers par ma faute, ma rage m'a aveuglé, frustré de n'être personne dans un monde où je n'aspire qu'à devenir quelqu'un. Bien des fois, j'ai imposé mon entêtement. Certaines cicatrices et égratignures sur le corps de mes camarades tirent leur source de mon impulsivité. Ils le savent. Je m'en doute.

J'inspire une profonde bouffée d'oxygène, ragaillardi, quoiqu'épuisé et incapable de tomber dans les bras de Morphée.

Papa non plus ne dort pas. Son sommeil artificiel l'a exténué, mais il m'a expliqué que son cerveau était comme... traumatisé. Il est persuadé qu'à la prochaine perte de conscience, il ne se réveillera pas. Son instinct de survie l'électrise dès qu'il ferme les yeux et ses sursauts terrorisés me brisent le cœur.

Un profond bonheur m'étreint, malgré ces déconvenues. Ce lien entre Papa et moi, je l'ai senti. Fort, presque palpable. Mon pilier, mon Chevalier avec une éternelle bienveillance dans le regard. Ces émeraudes... Des bijoux capables de rassurer et contrôler ma colère la plus vicieuse. Alors, comme lui, je ne dors pas, terrorisé à l'idée de le perdre encore. Pour de bon.

Les mots m'apaisent davantage que les gestes – merci, tata, pour cette thérapie. Je médite à travers cette mise à nue, je dompte mon âme parfois si difficile à comprendre, même pour moi. Surtout depuis ma rencontre avec Niamh.

L'étrangère éveille ma curiosité, mais je suis au moins assuré d'avoir bien agi quand je l'ai amenée au bunker. Sans elle, mon père ressemblerait toujours au linceul des rois d'antan et son côté à la fois si ingénu et si franc me déconcerte.

Je passe les doigts sur ma joue, au niveau de la cicatrice, là où Niamh a déposé ses lèvres. Mon estomac se noue, mon cœur tangué et malgré moi, j'esquisse un sourire. Au-dessus de moi, la lune brille plus fort et j'admire les feuilles sélénites de l'arbre sous lequel je me trouve. Divines poussières d'étoiles à la chaleur réconfortante. Je referme mon journal, puis me recroqueville, béa de quiétude pour la première fois depuis trop longtemps. Je dodeline. Je m'assoupis quand Karah plaque la main sur mon épaule. Elle n'agit jamais sans réfléchir, je crains le pire.

— Tu devrais te trouver un lit de camp, ce serait plus confortable.

— Ça y est ? Tu es venue me dire que tu me fiches dehors parce que je n'en ai fait qu'à ma tête encore une fois ?

La lassitude m'écrase. Pourtant, je perçois une différence chez ma tante : une détermination nouvelle anéantit toute sa rancœur, conséquence directe du réveil de mon père.

— Nan, pas encore. Tu sais bien que je te privilégie.

Je fronce les sourcils ; d'habitude, Karah s'échauffe quand on lui assène cette remarque.

— Avec les Chevaliers, on va aller chercher plus de vivres et de soins.

Je grogne et hausse les épaules :

— Je suis toujours confiné au bunker. Et vous allez chercher ça où ?

— Les remparts... mais ça va aller, t'inquiète pas.

Le silence grandit entre nous, Karah essaie de me passer un message sans y arriver.

— Je suis contente que Kieran... soit revenu à lui.

Manière bien enjolivée de me remercier, surtout après ses paroles cinglantes. J'acquiesce, cependant, loin d'avoir l'énergie de me battre à ce sujet. J'opte pour maintenir la quiétude du moment. On ressent la même euphorie, le même soulagement. Cela me suffit. Au point de bayer aux corneilles.

— Bref, on a deux bouches de plus à nourrir alors... faut qu'on s'enfonce un peu plus loin dans les Ténèbres.

Mes iris argent trouvent ceux de ma tante, j'oublie la seconde partie de son discours, trop intéressé par la première.

— Tu veux dire que... Niamh reste ?

Elle se mordille les lèvres ; derrière cette révélation s'en cache une autre : *j'avais tort, Lenny, et tu avais raison*. Incapable de l'avouer de manière si simple, elle murmure :

— J'ai peut-être agi trop vite, en ce qui la concerne.

Racler de gorge :

— Crois pas, hein. Les Chevaliers sont beaucoup moins optimistes que moi, à son sujet.

Ses yeux noirs plongent dans les miens, dévorants de gratitude :

— Elle a sauvé mon petit frère. Je m'étais plus ou moins résignée. Elle a toute sa place ici.

— D'accord, mais... de là à risquer vos vies aux remparts... Attendez au moins que je puisse vous prêter main forte.

Ma tante se relève et époussette sa tunique :

— On n'a pas le choix. C'est ça, où je vire deux de mes hommes pour permettre à tout le monde de survivre. Quant à toi, mon Lenny, tu restes de corvée à l'infirmerie. Ton père a besoin de toi.

— Oui, je sais, merci. Genre, maintenant qu'il est réveillé, je ne vais plus m'occuper de lui !

Karah se met à rire, sa main retombe sur mon épaule dans un signe de soutien :

— On t'a peut-être jugé un peu vite. Et puis t'en fais pas pour ta tatie adorée, elle connaît son boulot. Au moindre pépin, on fera demi-tour, promis. Je compte sur toi pour veiller sur ton papa chéri.

— Oui, cheftaine... Tu me prends pour qui ?

Ses lèvres s'approchent de mon oreille tandis que ses yeux se parent d'un air taquin :

— Un p'tit gamin, ça va de soi !

Offensé, je l'attaque d'un coup de bras qu'elle esquivé. Son rire emplît l'atmosphère, puis elle repart vers le bunker. Je crois être débarrassé de sa méchanceté lorsqu'elle réplique :

— Et va te coucher ! Les gosses, ça va dormir de bonne heure.

Je maugrée et cela l'amuse. Quelle maturité ! « *C'est moi, qui dit ça* », pensé-je sans grande conviction. Je songe aux derniers mots de Niamh : j'aurai changé... mûri. On se connaît depuis si peu de temps... d'un autre côté, voilà bien une notion désuète, dans les Ténèbres.

La colère m'a déserté, je prends du recul sur la situation et, pour la première fois, échafaude un plan avant de foncer tête baissée vers mon futur objectif. Dans un avenir proche, je rendrai visite à la femme-ombre qui m'attend peut-être encore dans cette maison, sur l'avenue. Elle m'intrigue, je brûle de m'y rendre à nouveau. Mais pas tout de suite. Papa se remet de son coma, les séquelles diminuent à chaque nouvel effort de l'homme, mais il n'arrive à rien sans ma voix non loin pour le motiver.

Papa s'épuise tant il cherche à retrouver sa mobilité. Ses jambes le portent à peine, la paralysie intermittente de son bras droit l'inquiète et il mange avec difficulté. Léanne m'assure de sa bonne santé, je m'accroche à ses propos comme à une bouée de sauvetage. Niamh, d'ailleurs, se montre aux petits soins envers Kieran ; j'ai échoué à lui cacher mon attendrissement. En un mot, le seul fait de converser avec mon père ranime ma joie la plus pure, la plus absolue. Les Ténèbres attendront. Les Ombres attendront. Leur reine aussi.

Ainsi rasséréiné, je me lève, non sans ronchonner sous le poids lourd de mes jambes et mes multiples courbatures. Tel un mort-vivant, je me dirige vers le sas du bunker ; la lune me réchauffe de ses rayons ivoire. Un dernier coup d'œil à son rencontre et, soudain, l'envie me prend de m'endormir sur son croissant. Elle me bercerait pour l'éternité, loin des Ténèbres veloutées.

Le sommeil me gagne, je m’y agrippe maintenant qu’il me tient compagnie. Jamais je n’aurais cru tomber sur Niamh, à la porte du dortoir. Elle dort si peu, elle aussi. Elle frotte un doigt près de mon œil comme si elle espérait y effacer les cernes. Son air perplexe m’attire un sourire :

— Ne t’inquiète pas, ce n’est rien. J’ai juste besoin de dormir.

Niamh se frictionne les mains, mal à l’aise :

— Je peux venir ? J’ai peur que les grosses brutes m’empêchent d’entrer.

J’allais placer ma paume dans la sienne quand je retiens mon geste :

— Personne ne te dira rien. Karah ne t’a pas prévenue ? Tu es des nôtres, maintenant.

Elle éclate de rire au point de s’en tenir les côtes. Elle reprend son souffle, non sans mal, avant de m’asséner une tape sur l’épaule :

— J’aime toujours autant tes blagues ! Tu m’emmènes ?

Sans vergogne, Niamh entoure mes mains des siennes. Ses yeux pétillent d’une malice nouvelle. En bon gentleman, je la laisse entrer la première et m’effondre sur le premier lit de camp à ma disposition. Kim-Sang, dont la mâchoire a dégonflé, ronfle, emmitoufflé sous une couverture. Ma mystérieuse invitée furète sans oser s’octroyer une des couches disponibles.

Je soupire, ramène d’un geste du bras le lit le plus proche à quelques centimètres du mien :

— Il ne t’arrivera rien, promis.

Ravie, Niamh se pare de son plus beau sourire et s'allonge à son tour, sans jamais cesser de me regarder. Si cette habitude m'agaçait lors de notre rencontre, je me montre flatté, désormais et ne lui tiens plus rigueur de ses extravagances. Elle a ôté son bandage de son bras, il est déjà guéri, la peau ne montre plus aucune aspérité. Étrange.

Mon souffle s'épuise, mais dans un dernier effort, j'approche les trois doigts de ma main meurtrie vers ceux de ma camarade. Ils se touchent à peine, entament une danse timide avant que mes phalanges ne se décident à se refermer sur les siennes. Ma mâchoire se serre : moi qui déteste le contact humain, voilà que je le quémande. La chaleur de sa peau contre la mienne me rassure. Les yeux clos, je m'endors en toute quiétude, loin des cauchemars, pour la première fois depuis bien longtemps.

21. L'ÂME D'UN CHEF

— Papa, tu ne devrais pas autant te forcer...

— Je suis dans ce lit depuis dieu-seul-sait combien de temps, je ne le supporte plus.

Kieran se hisse sur ses pieds, il tangué un peu avant de trouver son équilibre. Je lui donne le bras, au cas où, mais il refuse mon aide et marche à petits pas mesurés. S'il s'essouffle vite, la flamme dans ses yeux le motive à repousser ses limites. Léanne, penchée sur une table de chevet recouverte d'outils médicaux, lève un œil vers le convalescent. Son air renfrogné dépeint toute sa désapprobation. Papa persévère pour ma plus grande fierté.

Arrivé au bout de l'infirmierie après une éternité, Kieran reprend son souffle, une main plaquée sur le mur, la chemise auréolée de sueur, les jambes flageolantes. Je passe la tête dans l'atelier de Tahamt :

— Donne une chaise, s'il te plaît !

Mon ami s'exécute en vitesse. Son fauteuil réceptionne mon père *in extremis*. Son bras droit, que les fleurs d'Ombre ont charcuté, tremble avec frénésie. Devant mon air inquiet, il s'exclame :

— Encore heureux que je sois gaucher !

Mes appréhensions s'envolent face à son éclat de rire. Je passe une main sur ma nuque tandis que Tahamt demande :

— Tu comptais aller où, comme ça, m'sieur Kieran ?

— Kieran tout court, s'il te plaît. Si tu me donnes du « monsieur », j'ai l'impression d'avoir...

Il se coupe net dans sa phrase, perdu dans ses pensées, puis renâcle :

—... j'allais dire : « j'ai l'impression d'avoir au moins quarante ans », mais... si je veux être honnête avec moi-même, je dois bien en avoir quarante-cinq passés.

Une ride lui barre le front :

— Le jour où la nuit est tombée, j'avais vingt-huit ans. C'était hier. Juste hier. Mais, je n'ai plus vingt-huit ans, n'est-ce pas ?

Son visage pâlit au fur et à mesure de ses réflexions. Je vacille, incapable d'imaginer l'étendue de ses états d'âme. Je lui offrirai peut-être un journal, à lui aussi. Il secoue la tête, ses esprits recouverts. Je m'apprête à l'aider :

— Viens, papa, je te ramène dans ton lit.

— Non. Je voudrais voir l'atelier de... euh... Soriba ?

— Raté ! C'est mon frère. Moi, c'est Tahamt.

Tout penaud, Kieran assure :

— C'est la dernière fois que je me trompe.

Non sans effort, Papa s'évertue à pénétrer dans l'ancre du forgeron. Il hausse un sourcil :

— Il fait plus chaud ici qu'à l'infirmerie. Il y a plus de lumière, aussi.

— Ouais, s'exclame Tahamt, c'est grâce aux larmes sélénites.

— Ah ! Les fameuses. C'est un sacré repère, que tu as là. Je passerai commande bientôt. Je veux qu'on s'occupe de ce problème d'épée, pour Cullen.

Tahamt me lance un regard ravi :

— Super ! Quand vous voulez, tous les deux, je serai là.

— Très bien.

Les mots de Papa sonnent creux, l'échelle qui mène à l'étage supérieur l'obnubile.

— Sois raisonnable.

Dans mon murmure, j'entends la voix de Karah à chaque fois que je m'entête. Tel père tel fils, l'homme répond :

— Non. Je vais faire mon rebelle.

Quel effronté ! Vaincu d'avance, je l'aide à gravir les échelons d'une main, à la fois frustré et amusé. Arrivé en haut, Papa est épuisé, sa main meurtrie sur le ventre, l'autre contre le mur. Il halète, le front trempé. Sous son pantalon trop large, ses jambes flageolent et ma gorge se serre de voir mon pilier si faible.

— Ça suffit, Papa, je te ramène...

— Non !

Un tel coup de sang m'électrise. Laura, près de la salle d'eau, nous dévisage, tout aussi surprise. Torrin passe la tête par la porte de la bibliothèque quand Kieran se redresse comme pour m'assurer que son cœur ne galope pas dans sa poitrine. Il déglutit une fois. Deux fois, pour être certain du contrôle de sa voix :

— Non, ça va. Je ne supporte plus d'observer le plafond de l'infirmerie.

Avec un petit air espiègle, il ajoute :

— Il n'y a même pas de taches à compter. Karah m'a apporté un calepin et des crayons pour dessiner, mais à longueur de temps...

Je me détends, à même de comprendre sa réaction.

— J'aimerais beaucoup voir tes œuvres.

Il m'alpague avec un petit sourire en coin :

— Tu me montrerais une page de ton carnet ?

Je rougis, détourne la tête. Papa me gratifie d'une légère tape dans le dos :

— Calme-toi, je plaisante. Parle-moi plutôt de tes camarades.

Je fronce les sourcils :

— Pourquoi ça ?

— Tu vas devenir leur chef, je m'assure que ta tante a fait son boulot.

Je passe une main sur ma nuque, mal à l'aise :

— Oh, tu sais, ce n'est pas à l'ordre du jour...

— Si. Ça l'est.

Le côté implacable de ses paroles me déstabilise. En un minimum de mots, il perce mes défenses à la manière d'un coup d'estoc.

— L'homme qui était à l'infirmerie quand je me suis réveillé, il s'appelle Kim-Sang, c'est ça ?

Je secoue la tête pour reprendre contenance et me focaliser sur la dernière question de Papa :

— Oui, on le surnomme Kim. Il est plutôt distant. À juste titre, d'ailleurs. Mais, il est loyal, on peut compter sur lui.

Kieran s'adosse au mur. Je n'ose imaginer combien rester debout le torture. Il ne se plaint pas, pourtant. Mon respect pour lui s'accroît davantage : un homme, un vrai. Un modèle. Quand il flanche, il se relève et marche. L'image attise ma fierté.

— En quoi est-ce normal, qu'il soit distant ?

Personne ne s'aventure de notre côté du couloir, mais, bien au courant que les murs ont des oreilles, je baisse d'un ton :

— Quand on s'est réfugiés ici, Kim avait une raison de vivre. Mey-Lin.

Je marque une pause.

— Faut croire que les bébés ont une constitution trop fragile pour survivre dans les Ténèbres.

Les pleurs du nourrisson me hantent. Ses lèvres bleuies par le froid ambiant. Le désespoir de Kim qui tient sa petite dans ses bras

si gros et si grands comparés au petit corps enroulé dans ses langes. Des images que Kim revit chaque jour. Elles m'agressent par flashes aux moments où je m'y attends le moins.

— Je... je ne sais pas quoi dire. Si à ma sortie du coma, on m'avait annoncé ta mort, je crois que j'aurais tout essayé pour me rendormir...

Je me mordille les lèvres :

— Tu ne crois pas si bien dire... Ça m'amène à te parler de Léanne. On l'a secourue quand j'étais adolescent. Tu vas me dire, il n'y a aucun lien avec Kim, mais... peu de temps après, il s'est ouvert les veines. Soriba l'a trouvé, il était paniqué. Seule Léanne a gardé son sang-froid. C'est grâce à elle que Kim est encore parmi nous, aujourd'hui.

La flamme d'un flambeau vacille derrière Papa. Elle retrouve toute sa force aussitôt. Je détourne mon regard de l'objet avant d'ajouter :

— Il n'a pas supporté que sa fille soit décédée au bunker alors que Léanne a survécu seule dans la ville en ruine toutes ces années. Avant ça, Kim n'était que l'ombre de lui-même.

— Je comprends : c'est la goutte d'eau qui a fait déborder le vase.

Bien que j'entende cette expression pour la première fois et n'en assimile pas tous les composants, j'acquiesce. Prêt à reprendre la marche, Papa effectue quelques pas, à la fois lents et maîtrisés. Ses fonctions motrices réapprennent avec une facilité déconcertante, mais aussi rassurante. Le bras droit de Kieran restera bientôt l'unique séquelle de son coma, jamais je ne me serais attendu à un tel prodige.

— Et les autres, alors ?

— Isanka s'est occupée de moi quand j'étais petit. Karah l'avait nommée « baby-sitter officielle du petit bouchon ».

Kieran éclate de rire à cette citation. Loin de m'en offenser, je poursuis :

— On se parle un peu moins, maintenant. Je crois qu'elle est avec Soriba, ils traînent souvent ensemble... Mais, je ne suis pas sûr. Torrin est un abruti fini. Karah, tu la connais déjà. Niamh vient d'arriver et j'imagine que tata lui fait passer un interrogatoire en bon et due forme, à l'heure qu'il est. Faut dire qu'elle ne croit pas ses histoires loufoques de Voile qui mène aux Enfers ou je-ne-sais-pas-quoi. Laura et moi, on est proches.

Je m'empresse d'ajouter, piqué au vif :

— Ce n'est pas ma copine, hein. Elle est gentille et tout ça, mais... Ce n'est juste pas comme ça. Tu vois ?

Le regard en coin de Papa me rembrunit et sa réplique me pince :

— Oh, oui. Je vois très bien.

On s'arrête au dortoir. Isanka et Soriba dorment à poings fermés. Kieran s'assoit sur un lit de camp, dans un soupir soulagé. Ses souffrances m'inquiètent, je m'enquiers de son état ; il persiste et signe : tout va bien. Je lève les yeux au ciel avant de m'installer à mon tour. Papa reprend, d'une voix plus solennelle :

— Cullen, il faut que tu t'intéresses davantage à tes hommes.

Je fronce les sourcils, il renchérit :

— Vous vivez ensemble depuis près de deux décennies et tout ce que tu sais me dire pour la plupart d’entre eux, c’est : « Je n’aime pas truc » ou « je m’entends bien avec machin ». Ils ont tous une histoire à raconter et, en tant que chef, tu te dois de les écouter.

Les dents serrées, je rappelle :

— Je ne suis pas chef, Papa.

— Avec une attitude pareille, je n’en doute pas. Lenny, tu es adulte, désormais. C’est à toi de reprendre les rênes. Ta tante a juste... gardé la place au chaud. Tu es prêt. J’ai beaucoup de temps à rattraper avec toi et j’ai besoin que tu acceptes le peu d’enseignements que je pourrais te donner. Tu peux faire ça, pour moi ?

Mon cœur chavire. Moi. Chef. De toute une équipe. La peur me comprime la cage thoracique. Dans ma panique, j’essaie un piètre stratagème :

— Je n’ai pas d’arme...

— Une formalité. Je m’en occupe.

— Mais, Papa, ils n’accepteront jamais !

— Ils n’auront pas le choix.

À nouveau, ce ton implacable et indiscutable. Dans ses iris émeraude, la lumière brille, ardente. Son âme parle pour lui. L’âme d’un chef et rien ne l’animerait davantage que de transmettre son savoir à son héritier. Je déglutis avec difficulté, une vérité me saute aux yeux et me glace l’échine : Karah a bel et bien menti. Jamais n’a-t-elle fondé l’Ordre des Chevaliers Vespéraux. Ils existaient avant l’arrivée des Ténèbres. À leur tête régnait mon père.

22. SON NOM EST REBELLION

J'ouvre les yeux après un sommeil sans rêves. Ma langue colle au palais, je me retourne et chasse de mes pensées l'encre noire. Je passerai par la torture quand la migraine deviendra insoutenable, pas avant. Les papillons dansent dans mon ventre à la vue de Niamh, assise dans le lit d'à côté. Elle boude, les bras croisés. Ses sourcils froncés et sa moue énervée m'attirent un demi-sourire. D'ordinaire, j'aurais plongé sous ma couverture, loin du monde, loin des autres. Pas cette fois. Parce que Niamh attise ma curiosité... et parce que Papa compte sur moi : « *Il faut que tu apprennes à mieux connaître tes hommes, Lenny* ». Ce que le maître ordonne, l'élève exécute.

— Qu'est-ce qui ne va pas ?

— Ta tante est débile, elle comprend rien.

— Eh !

Je me redresse avant de renchérir :

— Ne parle pas comme ça de la femme qui m'a élevé, tu veux ?

Niamh me rejoint, agitée au possible :

— Si elle me cherche, elle va me trouver. Cette andouille me pose un millier de questions et, malgré toute mon honnêteté, elle refuse de me croire.

Ses yeux brûlent d'un éclat intense. Nul besoin des flambeaux sur les murs pour les éclairer. Je me racle la gorge, non sans pester face à cette pulsion quasi irréprouvable de prendre son visage en coupe entre mes mains et de l'embrasser à pleine bouche. Je colle mon dos contre le mur, à feindre la plus profonde indifférence à son égard. Le rictus sur ses lèvres humides, alors, me contredit. Je détourne le regard avant de lui demander :

— Qu'est-ce qu'elle t'a demandé, au juste ?

Niamh se relève, fait les cent pas :

— Qui je suis, d'où je viens, qui est avec moi...

Elle râle avant d'ajouter :

— Encore un peu, elle allait demander la couleur de ma culotte, je te jure.

Je pouffe de rire et, d'un coup d'un seul, Niamh se détend. Avec son air malicieux, elle rétorque :

— Elle est noire, si tu veux tout savoir.

Le choc de tels propos m'empêche de répliquer. Mes joues s'enflamment quand une voix familière s'élève à l'entrée du dortoir :

— Je dérange ?

La silhouette de Kieran et son air attendri me désarment sans le moindre mal. Le visage de Niamh s'illumine comme si tous deux

gardaient un secret commun. Mes soupçons se confirment lorsqu'elle murmure à l'intention de mon père :

— C'est maintenant ? Trop bien ! Je vous attends en bas.

Avant de quitter la pièce, la jeune femme me lance un clin d'œil équivoque. Je ne réplique rien, déjà bien embarrassé face à mon père. D'autres émotions le taraudent, plus profondes, plus fragiles.

Je secoue la tête, pressé de le rassurer.

— Karah est une tatie exemplaire, raillé-je.

— Je n'en attendais pas moins de ma grande sœur. D'ailleurs, elle m'a reproché d'avoir beaucoup d'anniversaires à rattraper.

Je plaque la main sur mon front, atterré d'une telle déclaration, quand je remarque la montre de ma tante au poignet de Papa. Il explique, face à ma surprise :

— Karah me l'a prêtée. Je devenais fou d'avoir perdu toute notion du temps. C'est peut-être normal pour vous tous, mais pour moi...

Je hoche la tête :

— Si ça t'aide, c'est l'essentiel.

Il enfourne une main dans sa poche, l'autre tremble contre son torse :

— Quoiqu'il en soit... j'aimerais rattraper un peu mon retard. Viens avec moi. J'ai un truc à te montrer.

Je fronce les sourcils, mais le suis hors du dortoir. Les efforts de Papa pour marcher à allure convenable me fascinent, il boîte encore

avec ses muscles raidis par des années d'inactivités, mais, bientôt, ses séquelles auront disparues. On se dirige vers les Bas-Fonds, non sans croiser Isanka au passage. Je la salue et me stoppe net, surpris des larmes qui roulent sur ses joues. Elle me dépasse sans dire un mot et Kieran attend ma décision. J'hésite, si bien qu'il me guide :

— Je ne suis pas sûr d'avoir la force physique de t'attendre. Déjà là, je prie pour trouver une chaise assez vite.

J'acquiesce :

— J'irai la voir après. Je t'accompagne.

Kieran s'appuie sur mon bras, la chaleur de sa peau traverse le tissu de ma chemise et, témoin de sa douleur, je me délecte de sa présence si fondamentale à mes yeux. Hier, il me portait à travers ma chambre pour me prouver qu'aucun monstre ne hantait mes armoires ; Aujourd'hui, je le soutiens et l'aide à mon tour. À mon niveau, je lui rends une infime partie de cette sécurité qu'il m'a procurée auparavant.

Devant l'échelle, je lâche Papa, mais il se montre réticent à passer le premier. Sa main tremble avec fureur, il halète sous les efforts déjà fournis pour arriver jusqu'ici. Quelques gouttes de sueur perlent au niveau de sa tempe. Convaincu de prendre la bonne décision, je m'engage et descends dans l'atelier de Tahamt. Une fois arrivé, j'analyse les mouvements de Papa. Il se hisse de manière saccadée, pour ne pas dire gauche et dangereuse. Sa lenteur exprime toute sa précaution, je lui hurle mentalement : « *Je suis là. Tu peux le faire, Papa. J'ai confiance en toi* ».

Les pieds de Kieran se regroupent sur chaque barreau, comme un enfant soucieux de tomber. Les jointures de sa main gauche

blanchissent tant elles maintiennent le poids de son corps en équilibre, sans aucune aide de la droite dont les spasmes redoublent sous l'intensité de l'effort. Sur les dernières marches, je commence à lever les bras et stoppe mon geste dans son élan : Papa atteindra cette victoire seul.

Il touche enfin le sol et souffle un grand coup ; sa respiration haletante me chagrine. Il souffre, pose son front contre un barreau métallique. Il transpire à grandes eaux, se passe la main sur le visage puis, ragaillard, m'emmène vers Tahamt et Niamh restés silencieux pendant tout l'exercice. Mon ami gratifie mon père d'un grand sourire, tandis que nous approchons. Il m'attribue ce signe de main si particulier entre nous : une tape, paume contre paume.

— On ne va pas à l'infirmerie ? hasardé-je à l'intention de Papa.

La malice dans ses yeux exprime mes torts, il se laisse tomber dans la chaise de Tahamt et lance un regard entendu à Niamh. Elle me tourne le dos, se penche vers une étagère remplie d'un incroyable fourbi pour y trouver un objet encombrant et me le tend. Un fourreau à l'intérieur duquel dort une épée bâtarde.

— Euh... Merci ?

J'attrape l'arme sans grande conviction. Les larmes sélénites, aussi amicales que traîtresses, refuseront de m'attribuer leur force à travers une lame que je n'ai pas choisie. Devant mon scepticisme, Tahamt éveille un peu plus ma curiosité :

— Tu peux dire merci à ton père et Niamh, sans eux ce petit bijou n'aurait jamais existé.

Je les sonde, tour à tour. Leur excitation palpable empire mon inconfort. Désabusé, je tire, d'un coup sec, la lame de son fourreau :

— Wow !

Je recule mon visage et abaisse l'épée. Ébloui. Je suis ébloui.

— Elle est belle, hein ?

Le plaisir extatique de mon meilleur ami agresse mes tympans de la même manière que la lame me brûle les rétines.

— C'est quoi toute cette lumière ?

Petit à petit, je dompte la douleur et jette un œil sur l'épée entre mes doigts. Je frissonne. D'infimes flammes blanches lèchent les larmes sélénites. Sa légèreté n'influe en rien sur la chaleur supportable qui s'en échappe. Elle réchauffe le pommeau et mes phalanges tandis que la lumière des flambeaux sur les murs peine à rivaliser face à une telle énergie. Les visages m'apparaissent plus réels, plus pâles. Trop pâles à cause des nuits sans soleil. Je succombe. Je succombe d'un amour inconditionnel pour cette lame si magnifique.

— Je... je ne sais pas quoi dire. Comment... ?

Les mots s'évanouissent, mais Tahamt déchiffre mes pensées :

— Tu te souviens de ma boule lumineuse ?

J'acquiesce, toujours aussi admiratif pour les arts de mon ami.

— Je t'avais dit que si je trouvais un moyen de friction, je pourrais la faire brûler.

— C'est aller chercher beaucoup trop loin, intervient Niamh. Si elles sont rapprochées, elles s'enflamment, c'est tout ! Finis, vos flambeaux ridicules, là.

Tahamt se mord la joue, j'y décèle une profonde culpabilité quand il ajoute :

— Je pensais juste qu’elles deviendraient trop instables et exploseraient ou feraient fondre le métal que j’utilise pour le pommeau.

— Faut tout vous apprendre. Ce sont des larmes. Si tu arrives à les durcir, c’est juste grâce aux Ténèbres contenues dans votre eau. Sans ça, elles s’enflamment. Point.

Papa me lance une œillade. Il m’incite à intervenir tandis que le visage de Tahamt tourne au cramoisi. Ses paroles me reviennent en tête : « *J’ai des fois l’impression de servir à rien, tu vois* ». Je me racle la gorge sans grande confiance :

— Merci de tes conseils, Niamh. Ils vont nous permettre d’avancer. Quant à toi, Ta, tu n’as pas à t’en vouloir de quoi que ce soit. Personne ici n’a jamais eu l’idée d’essayer et tu fais déjà beaucoup pour nous.

Un sourire contrit marque ses lèvres, la honte le marquera encore quelque temps, mais il apprendra à s’endurcir. Tout comme moi. Je jette un œil sur Papa qui me félicite d’un mouvement de tête. La lame tournoie – *woosh* ! – je me délecte du son des flammes au contact de l’air.

— Tu l’aimes ? demande Kieran.

— Et comment !

— C’est Kieran qui a décrit le type de lame qu’il te fallait, ajoute Niamh.

— Je plaide coupable.

Il ricane et se lève, à nouveau avec de grandes difficultés. Niamh tend la main pour l’aider, mais il la refuse, consumé de fierté. Les doigts tremblants de Papa se resserrent sur les miens, encore plaqués

sur le pommeau à la chaleur douceâtre. Mon cœur se serre comme à chaque fois qu'une partie de sa peau touche la mienne. L'émeraude de ses yeux luit d'un éclat nouveau sous les larmes sélénites enflammées, au point d'y appréhender une détermination sauvage, issue d'une plaie béante toujours ouverte dont lui seul connaît le secret.

— Je l'ai nommée Rébellion, me révèle-t-il sans lâcher mon regard.

Mes sourcils se froncent. D'habitude, les armes sont forgées à partir de l'idée primaire du futur porteur et lui seul octroie leur nom.

— Dans ce cas, cette épée est la tienne.

Je la lui tends de bien mauvaise grâce. L'éclat si vif de la lame et des flammes me fascine et mes doigts se resserrent d'instinct autour du pommeau, anxieux à l'idée que Papa accède à ma requête. Il renâcle, hausse les épaules et rétorque :

— Je ne tiens pas debout, alors, avoir une arme ? Non, j'ai toute confiance.

Une chaleur nouvelle m'emplit la poitrine, le froid intérieur se craquèle à mesure que les paroles de Kieran se répètent en une harmonieuse litanie dans ma tête. Elle couvre même les notes irrésistibles de la boîte à musique. Rébellion me libère de cette oppression, bientôt, je rejoindrais cette Ombre. J'écouterai son message et agirai en conséquence. Comme pour donner son approbation, les larmes sélénites contre la lame en métal scintillent plus fort.

— Pourquoi l'as-tu nommée ainsi ?

J'appréhende la suite de la conversation. Je le lis dans ses yeux devenus vert impérial depuis l'apparition d'un voile de tristesse – ou

de remords. Mes iris suivent les siens, cherchent à retrouver l'émeraude sans y parvenir. Je range Rébellion dans son fourreau, prêt à écouter les raisons de la souffrance de mon père. Autour de nous, les Ténèbres s'engouffrent tandis que la lumière des larmes sélénites s'évanouit dans son carcan. Les flambeaux maintiennent notre survie et je me réhabitue à la noirceur si familière du bunker. Kieran plaque sa main valide sur mon épaule :

— Nous devons parler du jour où... la nuit s'est abattue.

Les mots s'étranglent dans ma gorge, j'articule malgré tout :

— Tu te souviens ?

Tahamt et Niamh sont pendus à nos lèvres.

— Oui. De tout.

Ses doigts tremblants se perdent sur le fourreau dont il caresse le cuir parsemé de larmes sélénites et d'encre noire.

— C'est pour cette raison que je sais quelle lame te conviendra le mieux. Une épée bâtarde aux allures rebelles.

Son front se ride d'anxiété. Ses quelques mèches blanches ressortent plus que jamais et me sautent aux yeux. Ma gorge se noue. Le temps m'arrache les meilleures années avec l'être le plus important de ma vie et, même si je cours de toutes mes forces, rien n'empêchera les heures de s'égrainer.

— J'ai besoin qu'on se retrouve, murmure-t-il comme si parler plus fort me ferait fuir.

Il essuie une larme unique contre son œil. Je frémis. Il pleure. Mon père. Existe-t-il plus puissant traumatisme pour un enfant, tout âge confondu ? Sa tristesse m'émeut, mais je tiens. Pour nous deux. J'incarne le pilier, désormais. Je ne m'écroulerai pas sous lui. Jamais.

— En privé, ajoute-t-il. Qu'on se retrouve en privé.

Il renifle et sa volonté de se rattraper m'attire un demi-sourire rempli de compassion.

— Dehors, déclaré-je en pensant à mon havre de paix, sous les arbres sélénites qui bordent le bunker. On ne risque rien. On n'aura que la lune pour unique témoin.

Un spasme lui secoue le coin de la lèvre supérieure. Je hausse un sourcil et, devant ma surprise, il me demande d'un ton peu assuré :

— Je te fais confiance, Cullen, non ? Si tu penses que c'est le meilleur endroit... mais pas tout de suite. J'aimerais me reposer, je n'en peux plus.

— Tout ce que tu voudras.

D'instinct, mon regard interrogateur se tourne vers Niamh et Tahamt. Mon meilleur ami arbore cet air béat de l'homme trop heureux d'être témoin d'une scène émouvante. Niamh, en revanche, plisse les yeux et mes craintes prennent une ampleur plus profonde. Sournoise. « *Je te fais confiance, Cullen, non ?* ». Loin d'avoir posé cette question pour me rassurer, Kieran cherchait à se convaincre lui-même.

23. CIRCONSTANCES ATTENUANTES

Depuis le réveil de Papa, le besoin d'écrire dans mon carnet s'est estompé. Sous les arbres sélénites, je considère l'objet à la couverture rugueuse comme un vieil ami, épris d'une certaine nostalgie. Je jette un coup d'œil par-dessus mon épaule : Kim-Sang se recueille devant la tombe de fortune qu'on a creusée pour sa fille. Les mains jointes. Les yeux fermés. La tête baissée. Papa ne tardera pas à me rejoindre, aussi ai-je envie de renouer contact avec le papier. Au loin, les Ombres crient dans leur langage improbable tandis que la lune, plus ronde que jamais, émette un peu de poussière sélénite sur la ville.

Personne ne m'interrompra pendant l'écriture de tout ce que j'ai appris lors de ma ronde. Le conseil que Papa m'a prodigué porte ses fruits : mes camarades et moi nous sommes rapprochés, le temps d'une discussion profonde et sincère. Une forme de honte s'empare de moi. La honte de ne pas m'être intéressé plus tôt à leur sort. La honte de ne pas avoir cherché les raisons de leur mal-être ou de leurs besoins ; de les connaître sans avoir imaginé leurs maux.

J'ai eu tort.

Ces mots, dans toute leur simplicité, m'agressent et me flagellent. Une vérité bien difficile à avaler.

Je n'ai aucune circonstance atténuante. Une entrevue avec Isanka, puis Kim-Sang m'aura suffi à le comprendre.

Après avoir quitté Papa dans les Bas-Fonds, j'ai retrouvé Isanka, cachée dans un recoin de la salle d'entraînement. Elle pleurait. Le Monstre de la colère s'est agité dans mon ventre pour la première fois depuis le réveil de Kieran, mais je l'ai ignoré. Je me suis approché, sans savoir quoi dire ni quoi faire. Je me suis assis sur le même banc, un peu en retrait, et j'ai attendu. Penaud, j'ai trituré mes doigts, observé mes ongles rongés avec la plus grande attention, étiré mes membres endoloris. Isanka a relevé la tête. Ses lèvres se sont tordues dans une envie de me révéler les raisons de son désarroi. En vain. Elle a secoué la tête avec vigueur, comme incapable de trouver le courage ou l'énergie de me mettre dans la confiance.

Je me suis approché, juste un peu. Assez pour tapoter son épaule de ma main. Contre toute attente, elle l'a attrapée et l'a embrassée avant de la plaquer contre sa joue humide. La fièvre m'est montée aux joues, j'ai détourné la tête quand elle a déversé le courant de ses pensées. Alors, j'ai écouté. J'ai juste écouté.

« Tu te souviens quand tu étais petit et que je m'occupais de toi ? Tu étais chiant... mais si adorable ! On t'aurait mangé tout cru ». Là, j'ai failli fuir, mais elle se cramponnait bien à mon bras, la bougresse ! Elle s'est reprise tout de suite : « J'ai réalisé très vite que j'en voulais, des enfants ». Incapable de savoir quoi répondre, j'ai gardé les yeux rivés sur mon ancienne baby-sitter. « Je sais que c'est ridicule... je veux dire... t'as vu le monde dans lequel on vit ? Ces gosses auraient juste fini comme Mey-Lin. ». Je ne l'ai pas contredite. Je n'ai rien affirmé non plus.

Devant son silence, J'ai murmuré : « Je ne suis pas sûr de comprendre pourquoi tu te sens mal ». Elle s'est mise à rire. Un rire nerveux. Détestable. Il puait le désespoir et la détresse. L'envie de riposter, de la secouer, de me frustrer face à une telle attitude m'a pris à la gorge. J'ai résisté. J'ai serré les dents. Après avoir essuyé quelques larmes, Isanka a levé les yeux au ciel : « C'est pas évident à dire... surtout à un mec, mais... ». Soupir. Elle a fermé les yeux : « Léanne vient de m'apprendre que... c'est fini pour moi. Je n'aurai jamais... ». Nouvelle quinte de larmes. Peu importe. J'ai compris son message.

Jamais d'enfants. Elle n'aurait jamais d'enfants. Si ce... problème m'indiffère, je compatissais à sa douleur si vivace. Quand je repense à notre entrevue, je revois sa main se plaquer sur son ventre, les larmes la couper en deux, l'expression torturée de son visage. Parmi tout cela, mon impuissance. Je n'ai jamais entrepris de rassurer qui que ce soit, peut-être parce que je me trouve incapable de soulager mes propres peines. J'ai pensé à mes camarades, à leur manière d'agir les uns envers les autres et, malgré ma répulsion pour ce geste, j'ai cédé. Je l'ai prise dans mes bras. Assez longtemps pour tarir ses larmes. Ma gorge s'est nouée devant le sort de cette femme à l'instinct maternel inassouvi et coincée dans les Ténèbres.

Je relève le crayon, honteux de notre conversation ensuite. J'ai osé : « Je ne savais pas que Soriba et toi, vous essayez d'avoir des enfants ». Sa réponse m'a coupé le sifflet : « Pourquoi tu me parles de Riba ? On n'est pas ensemble ».

Par le biais de cette discussion, j'ai appris un autre fait, sur un autre camarade. Le malaise s'est poursuivi. Je n'avais jamais rien

remarqué, aveugle comme je l'ai toujours été du sort de mes amis. Tahamt ne le sait peut-être pas non plus. Soriba est attiré par les hommes. Autant dire que je m'étais bien planté sur sa relation avec l'Amazone. « Il ne veut pas que ça se sache, alors tu ne dis rien, hein ? ». Je respecterai sa volonté, mais je n'hésiterai pas à lui parler. Ne serait-ce que pour l'informer que jamais notre amitié ne sera mise en péril. Au contraire, jamais je ne me montrerai plus fier que le jour où il nous fera assez confiance pour se révéler. En revanche, j'ai tiré une leçon mémorable de cette entrevue : ne pas confier de secret à Isanka !

Un tourbillon léger de poussières brillantes m'interpelle, il virevolte au-dessus du carnet, frôle mes bras nus avant de s'envoler vers les Ténèbres. Derrière moi, des bruits de pas : Kim retourne au bunker, le visage fermé.

J'ai rencontré Kim-Sang après avoir réconforté Isanka. Je me suis recueilli devant la tombe de Mey-Lin pour la première fois depuis. Kim a levé un sourcil, à se demander ce que je fabriquais. « Si tu veux que je te laisse tout seul... », ai-je commencé. « Non. Ça me fait plaisir d'avoir de la compagnie. ». Nouveau silence. J'en ai profité pour contempler la tombe de la petite fille, puis celles de Caleb et de Mauranne. Trois trous recouverts de terre que les racines des arbres sélénites entourent. Des branchages blancs dessinent une arche dans un parfait flou artistique pour les corps sans vie.

J'en veux toujours à Caleb d'avoir bu les larmes sélénites. « Je préfère crever que reboire cette merde noire ! ». La chaleur des gouttes lunaires m'a effrayé, j'ai voulu empêcher Caleb, mais il s'est entêté. Ses cris d'agonie derrière la porte de la salle d'eau m'ont

glacé l'échine. Pire : Soriba et Isanka se sont occupés du corps. Leurs paroles restent gravées dans ma mémoire. Visage tuméfié. Organes liquéfiés. Une lente agonie comme quand on avale de la mort-aux-rats.

Quant à Mauranne, pas de corps. Elle a déserté le bunker et on ne l'a jamais revue. On a enterré ses affaires. Pendant longtemps, je l'ai idolâtrée pour avoir osé braver les Ténèbres seule, comme je menace parfois ma tante de le faire. La situation a changé, on compte sur moi. On a besoin de moi. Je suis utile. Oui, utile.

Je m'é gare et, par respect pour Kim et Mey-Lin, j'en reviens à notre discussion :

« Tu as de la chance, dans ton malheur, Cullen ». Kim-Sang ne m'a jamais appelé Lenny. Il se montre toujours trop froid et distant pour se permettre une telle familiarité. « Tu as récupéré ton père. Il te manque toujours ta mère, c'est vrai, mais... c'est déjà un bel exploit ». Impossible de contredire l'homme dont la fille ne reviendra jamais parmi nous. Mon échine s'est glacée quand j'ai réalisé la véracité de ses propos. Tahamt et Soriba ont perdu leurs deux parents à l'avènement de la Nuit Éternelle. Karah a perdu mon oncle, Sasha. Isanka, la vie de famille dont elle rêvait. Laura et Léanne ont grandi dans le noir, à se cacher des Ombres et Niamh... Niamh y a laissé sa santé mentale.

Seul Torrin a toujours fait cavalier seul et, si Kim ne m'a pas contredit, il s'est offusqué de ma remarque : « Tu veux rire ? Torrin, il n'a jamais eu de chance. Il a fait confiance aux mauvaises personnes. Il aidait ses amis qui étaient juste là comme des mouches à merde pour lui soutirer son fric. Ça ne te parle peut-être pas beaucoup, mais, en vérité, Torrin a toujours été trop seul. Faire

partie des Chevaliers Vespéraux, c'est la meilleure chose qui pouvait lui arriver, tu comprends ? Il est devenu membre à part entière d'un groupe uni. Alors, parfois, il fait du zèle. Comme aller voir ta tante pour lui rappeler que tu désobéis. Il n'est pas méchant, au fond, il recherche de l'attention. Il charme les femmes pour se faire accepter, rien de plus. » J'ai haussé les épaules. Kim-Sang a modéré : « Je ne cautionne pas le comportement. Les femmes ne sont pas des bouts de viande. Je suis bien content qu'elles sachent toutes se défendre. Je t'explique juste sa façon de penser. Elle vaut ce qu'elle vaut. »

Kim-Sang s'est fendu d'un petit rire : « Quant à toi... on s'est tous occupés de Tahamt et toi quand vous étiez petits. Tu as une tante qui t'aime et qui te couve, un père revenu d'entre les morts... tu as un meilleur ami, tu avais une petite amie et, si tu ouvrais un peu les yeux, tu verrais que ton célibat ne tient qu'à toi. Un vrai tombeur. Et en plus, tu aspiras à devenir notre chef. Que demander de plus, si ce n'est la lumière ? »

La poussière de larmes sélénites a commencé à tomber sur les trois tombes. « Quand tu penses que moi, à côté, je lutte contre moi-même pour me souvenir du visage de mon bébé. ». Ma gorge s'est nouée. Il a ajouté : « Parfois, je l'imagine trop ovale. Trop rond. Les lèvres trop fines, le front trop haut. C'est toujours... trop ». Il s'est tu.

Les larmes aux yeux, j'ai sorti de ma poche l'oiseau que m'avait offert la femme-ombre. Elle m'attend, là, quelque part. Bientôt, je la rejoindrai. Mais pas ce soir. Mon père demeure ma priorité, je l'attends de pied ferme. Je ne m'envolerai pas. Je ne le souhaite plus. Je resterai à terre, auprès des miens. Les âmes, elles, sont vouées à un autre destin. J'ai déposé le cadeau sur la tombe de Mey-Lin,

entre deux racines enchevêtrées. Kim n'a rien rétorqué, mais j'ai bien vu ses yeux s'embuer de larmes, un court instant.

Nouveaux bruits de pas. Je jette un œil par-dessus mon épaule. Papa contemple les Ténèbres. Il sort pour la première fois du bunker. Son visage exprime à la fois l'admiration, la surprise et la panique.

— C'est... c'est tout le temps comme ça ?

J'acquiesce, déçu de ne pouvoir le rassurer. Ses émeraudes découvrent la lune. La poussière virevolte autour de lui, mais ses yeux restent braqués sur l'entité. Je la contemple à mon tour : un simple croissant muni d'un sourire grotesque et édenté, comme pour exprimer toute sa joie d'avoir retrouvé un vieil ami. Ou un vieil ennemi.

24. LES SECRETS DU DERNIER MATIN

Papa attrape quelques poussières sélénites, fronce les sourcils, plaque une main contre un arbre. Il l'enlève aussi vite, piqué par sa chaleur. Au loin, des Ombres râlent, mais elles se terrent dans les Ténèbres. Papa frémit au son suraigu de leur rire. Sa torpeur, néanmoins, s'évanouit face à la haine sournoise dans ses yeux quand il toise la lune. Les traits durs et la flamme qui danse dans ses émeraudes m'intimident tout à coup.

— On est à l'abri, sous les arbres blancs. Tu as ma parole.

Il daigne enfin m'adresser son attention et, en une fraction de secondes, la colère disparaît pour laisser place à une profonde tendresse. Je l'invite à me suivre sous les branches d'un saule pleureur – mon préféré d'entre tous – et nous nous assoyons en tailleur sur les feuilles ivoire et les racines très fines qui donnent l'aspect d'un nid.

— L'air est... bizarre, déclare Papa en retroussant le nez. Je croyais que c'était juste le bunker, mais...

Je hausse les épaules :

— Il est... fade. Je ne saurais pas mieux l'expliquer.

Le silence s'installe, douloureux tandis que la tension me raidit les muscles. Papa s'apprête à me révéler les secrets du dernier matin, celui qui a signé l'arrivée des Ténèbres. L'éclat de la lune illumine nos visages aux traits tirés et rompus de fatigue. Nos visages, si différents l'un de l'autre. J'arbore une teinte si pâle comparé à Papa, malgré ses années de coma. Nos cheveux, nos yeux... rien ne concorde. Il dégage une froideur calculée, là où je libère une chaleur impulsive. Il porte sa main tremblante contre son ventre, son air vieilli et affaibli me terrifie.

«*Je suis là, Papa. Je suis là. Laisse-moi venir vers toi, ne me rejette pas*». Tandis que mon cœur exprime mes pensées les plus inavouables, Kieran ouvre la bouche, prêt à démarrer son récit et à me révéler les secrets qui le lient au dernier matin de sa conscience. Puis, il se ravise.

— Karah m'a parlé des Ombres. Elles ont des formes parfois monstrueuses ou animales, c'est bien ça ?

— Oui, mais on ne sait pas si elles changent de forme volontairement ou si elles en ont une définie dès le départ. Les bêtes ont l'air d'avoir un corps... constant. Mais, les créatures géantes... elles s'étirent, elles s'aplatissent... Elles ne sont même pas en trois dimensions.

— Alors aucune d'elles ne... ressemble à un être humain ?

Je le toise, à me demander s'il n'a pas une idée derrière la tête. Avant d'avoir une vie rythmée par la boîte à musique, j'aurais répondu non. Mais le visage de la femme mystérieuse s'impose dans mon esprit, elle me tend la main, m'attend dans cette maison esseulée au bout du boulevard. Les notes de musique s'invitent, leur écho se répand dans mon crâne et se répercute contre l'os. Mon

cerveau bat la cadence, le sang afflue, plus rapide, et la piqûre de la migraine commence à poindre. Je soupire.

— J'en ai croisé une, oui. Pas comme les autres.

Papa baisse les yeux sur mes doigts manquants. Je m'empresse de le rassurer :

— Ça va, je t'assure. On était à l'hôpital pour chercher des vivres, c'était ma première mission en tant que Chevalier. J'étais... excité et effrayé. On ne savait pas que les Ombres étaient aussi nombreuses là-bas et elles ne se sont pas montrées tout de suite. En repartant, elles nous ont encerclés. Les autres se sont frayés un chemin avec leurs armes et moi... j'étais tétanisé. Je n'ai rien pu faire.

Mes joues brûlent sous ces aveux. Je n'ose regarder Papa dans les yeux.

— Karah est revenue me chercher, elle m'a attrapé par la main et m'a entraînée dans le couloir. Elle m'a lâché pour décocher une flèche, mais je n'ai pas compris tout de suite. Les Ombres ont fondu sur moi.

Je frémis. Ce froid polaire qui remplissait mon corps...

— Elles ont gratté mon armure, elles ont cherché à... me recouvrir tout entier. J'allais perdre connaissance quand j'ai vu une main se tendre vers moi. J'ai pas réfléchi. J'ai cru que c'était Karah. Ses doigts se sont refermés sur les miens.

La douleur. Fulgurante. Un éclair qui s'est répandu le long de mes phalanges, de ma main, de mon bras.

— Je crois que j'ai hurlé. J'imagine, en tout cas. Je ne sais plus. Quand je me suis réveillé, j'étais à côté de toi et Léanne m'avait

amputé de mon annulaire et de mon auriculaire. Ils étaient tout noir, il paraît.

La main de Papa attrape les doigts survivants, son pouce caresse avec une douceur nostalgique l'unique phalange des disparues. Son regard chagriné me ravage les entrailles.

— Tu n'as pas à t'inquiéter. J'étais ado. Moins prudent. Ça ne se reproduira pas.

— À quel âge es-tu devenu Chevalier ? Seize ans ?

Je pouffe de rire :

— Non ! Bien plus tôt. Je ne sais pas exactement... une dizaine, à tout casser. J'étais assez grand pour me battre et il fallait bien que je serve à quelque chose.

Kieran pâlit, choqué de mes propos. La vérité éclate : mes camarades ne supportaient plus le gamin inutile. Tahamt commençait à manipuler les larmes. Moi seul constituait une bouche en trop à nourrir. Un profiteur. Le « chouchou de la cheftaine ».

— Dès qu'elle a pu, Karah m'a fichu une arme dans les mains.

Mes pensées vagabondent, elles retrouvent ma rencontre mystérieuse :

— Cette... femme-ombre dont je te parle, elle semble plus matérielle que les autres.

Papa acquiesce. Elle se trouvait donc déjà à Monroe une vingtaine d'années auparavant.

— C'était un matin de décembre, peu de temps avant Noël.

Devant mon air interdit, Kieran m'explique :

— Il s'agissait d'une fête où on offrait des cadeaux, en fin d'année. Tu ne te souviens pas ? Le Père Noël, tout ça ?

Le folklore m'échappe, je baisse les yeux, honteux d'instiller tant de frustration chez Papa. Tout à coup, je comprends pourquoi ma tante s'évertue à maintenir la culture d'Hier par petites touches. Les « bonjour », l'heure, les dates, les anniversaires, les fêtes calendaires... sauf Noël, d'ailleurs. Ce manquement m'interpelle, je le garde dans un coin de ma tête et me promet de lui poser la question plus tard.

— Peu importe, reprend Papa, le fait est qu'il devait neiger, en cette saison, mais le soleil tapait fort, ce jour-là.

— Les saisons, répété-je pensif, Karah m'a fait un topo, là-dessus.

— À la bonne heure ! Alors, tu vois, la neige, c'est un peu comme ce qui nous tombe dessus actuellement... mais c'est froid, ça blanchit les routes et ça craque sous tes pas.

Son visage s'illumine de nostalgie.

— Crois-le ou non, j'avais déjà prévu ton cadeau. Il doit être encore planqué dans ma chambre, sous mon lit.

Mon cœur se contracte. Comme j'aimerais me retrouver Hier ! Dans le ciel, la lune s'intéresse à notre discussion, elle se remplit un peu plus au fil de nos échanges. Sous les jets de lumière, les traits de Papa s'affaissent. L'amertume glisse sur lui comme un poison lent.

— Quoi qu'il en soit, reprend-il en hochant la tête, ce matin-là je préparais tranquillement le petit-déj'.

L'odeur me remonte aux narines. Les œufs brouillés.

— Ton préféré, c'était le pain perdu. Mais je n'avais plus de pain, tu vois ? Alors...

Un demi-sourire. La voix de mon père vibre d'une joie soudaine qui me calme et me rassure. Il déblatère encore quelques paroles inutiles sur l'importance du lait dans cette recette avant de revenir au centre du sujet.

— Comme ma sœur me disait à l'époque : « Si Cullen ne fait pas de bruit, c'est qu'il prépare une bêtise. »

Je me renfrogne. Merci « tatie » pour le compliment... J'allais répliquer, mais, Kieran, parti dans ses explications, ne s'arrête plus. Quand il s'était retourné vers moi, il avait rencontré l'Ombre aux doigts crochus.

— Je... j'ai pas compris. Je suis resté là, comme un con, prostré, à me demander ce que Diable pouvait bien projeter une silhouette pareille. Alors quand je l'ai vue sortir du mur...

Il mime une tête qui explose.

—... je n'ai pas les mots. Sur le coup, te prendre dans mes bras et fuir ont été mes seules idées. Cette... chose... voulait t'attraper. Bon Dieu ! Je la vois encore...

Mon imagination se mêle à ses souvenirs, un frisson me parcourt l'échine. Son unique réflexe... sauver son fils.

— Le pire c'est que, dehors, c'était l'apocalypse.

Il me décrit le tonnerre des bâtiments au moment de tomber en ruine, la poussière, la fumée, les feux que les conduites de gaz

sectionnées ont démarrés. Le craquement sinistre des routes, les racines des branches venimeuses prêtes à sortir de terre et dominer le bitume, l'éclosion des fleurs d'Ombre... L'astre jaune aurait disparu petit à petit derrière le voile de Ténèbres et les créatures avaient pris en force à chaque rayon solaire vaincu. Le froid avait commencé à régner sur le monde. Papa gesticule, il revit l'instant où une voiture folle a failli nous percuter.

— Heureusement, j'ai eu le réflexe de bifurquer dans une rue à côté, sinon je crois que nous serions morts sur le coup.

Je l'écoute avec attention, captivé par le suspens que je lis dans ses pupilles dilatées. Il raconte combien les phares des voitures l'aveuglaient, le concert de klaxons, le rugissement des moteurs... bientôt, l'air s'était raréfié, remplacé par le carbone et les particules fines. Je fronce les sourcils :

— Ça venait des Ombres ?

— Non, les pots d'échappement ! Une horreur, je n'arrêtais pas de tousser et j'avais tellement peur que tu ne tombes malade ! Enfin bref, comme je disais...

Les véhicules avaient fini à l'arrêt. Les propriétaires en étaient descendus en panique, certains se bousculaient, d'autres se battaient. Les hurlements fusaient, Papa avait maintenu ma tête sur son épaule tout du long.

— J'ai tout fait pour que tu évites de voir les traces de sang et les gueules cassées...

Il halète, à se retrouver ainsi Hier. Les Ombres l'avaient alors pourchassé, comme si on avait marqué son dos d'une cible depuis le début de la traque. Les doigts crochus voulaient le happer, les

silhouettes murmuraient sur son passage et les yeux rubis le fixaient, intenses. La frayeur de sa vie. Plus il parle, plus je ressens à nouveau ses bras enserrés autour de mon corps, mes os s'imprègnent de cette vieille douleur étouffante. Une douleur sourde. Une douleur fantôme. Réminiscence d'un temps de folie gardé sous scellé au fin fond de mon inconscience.

— Et là, je l'ai vue...

Papa s'immobilise, interdit comme il l'a vécu à l'époque. La femme-ombre. Il secoue la tête :

— J'ai rien pu faire. Tout s'est passé très vite. De la fumée noire s'est formée autour d'elle, des... tentacules... bras... Appelle ça comme tu voudras, m'ont attrapé de tous côtés.

Sa bouche se contorsionne dans une grimace ennuyée :

— Elle m'a forcé à te lâcher. Tu pleurais à t'en arracher les poumons. Même mes cris de douleur n'étaient rien comparés à ta peur viscérale d'avoir rompu le contact physique avec moi.

Je déglutis avec difficulté. Je me suis entaillé la joue. Ma cicatrice... Des bribes floues me reviennent, trop lointaines, cependant.

— J'avais l'impression que les tentacules me rentraient dans la peau.

Il attrape son bras tremblant comme piqué au vif.

— Je ne me souviens de rien après ça.

D'instinct, ma main se plaque sur le pommeau de ma nouvelle épée :

— Tu veux que je te venge, c'est ça ? De cette femme-ombre.

Ses émeraudes caressent tendrement l'épée à ma taille :

— Cette... femme-ombre, c'est la tête du Kraken. Les autres ne sont que ses membres. Si je te parle d'elle, c'est parce que j'ai la conviction que sa défaite sera notre victoire. J'attends bien plus de toi. J'attends que tu mènes une armée contre ces créatures. Et que tu gagnes. J'attends que tu portes la rébellion sur tes épaules.

Lever une armée. Je reste coi. Les Chevaliers obéissent à Karah, ils ne changeront pas de maître sans une bonne raison. D'un autre côté, l'idée même de devenir chef me brûle les entrailles. Prouver ma valeur, enfin. Papa porte une main confiante sur mon épaule :

— T'imagines, fils ! Si tu ramenait le soleil... ce serait merveilleux, non ?

Une piqûre me perce le cœur. Cette flamme dans ses prunelles, ce sourire, ce menton relevé... La fierté. Impossible de le contredire, désormais. Je déglutis avec difficulté, préfère rester silencieux, à imaginer les futurs événements. Niamh me trouve plus mature, j'espère qu'elle a raison à ce sujet.

— Bien sûr, reprend Papa, il faut savoir où elle se terre.

J'acquiesce. Il parle de la femme-ombre. La tête du Kraken. La mettre hors d'état de nuire... pourquoi s'était-elle montrée... gentille... à l'hôpital ? S'en veut-elle d'avoir heurté mon père ? Rien n'a de sens, j'ai l'impression qu'il manque des pièces à ce puzzle inachevé.

— Je sais où la trouver, déclaré-je en regardant droit devant moi.

Là-bas, dans le lointain, se cache mon ennemie. Elle m'attend, prête à m'envoûter avec cette mélodie entêtante. Cette fois, si je lui tourne le dos, elle en profitera pour me mettre hors d'état de nuire. Je ne la laisserai pas faire. Elle a essayé de tuer mon père, Hier. Aujourd'hui, elle paiera le prix. Je jure de porter la rébellion où elle me mènera, prêt à sacrifier ma vie pour retrouver la lumière dans les Ténèbres.

25. QUE JAMAIS MINUIT NE VIENNE

Karah se colle à son bureau, les bras croisés. La mâchoire serrée, elle me toise. Je déglutis. Elle a trié ses cartes et feuilles volantes. Elles sont rangées sur une étagère, assez loin des torches, mais pas assez pour souffrir de l'ombre. J'avance d'un pas. Ma tante relève la tête sans se départir de son air grave. Je me racle la gorge, intimidé, mais prêt à sauter le cap :

— J'ai une nouvelle arme. C'était la condition requise pour redevenir un Chevalier.

Karah patiente, elle me défie du regard de continuer sur cette pente glissante. Un coup d'œil vers Papa : il me gratifie d'un demi-sourire qui m'incite à poursuivre. Je me recompose :

— Je crois savoir comment ramener la lumière dans les Ténèbres.

— Et ?

— Et... il devrait s'agir de ma mission.

Karah s'humidifie les lèvres, elle secoue la tête avec force :

— Tu n'es pas prêt, Cullen.

— Karah.

Le ton de Papa tranche avec le nôtre. Nul doute qu'ils ont déjà discuté avant du sujet. La détermination froide et calculée de Kieran se lit à nouveau dans ses prunelles qu'il darde sur ma tante. Sans même avoir à sortir le moindre mot, il lui prouve qu'elle sait. Elle sait ce qu'il est capable de faire si elle refuse. Je fronçe les sourcils, troublé, quand sa sœur lui rétorque :

— C'est à mon neveu que je m'adresse.

— Ton neveu. Ton filleul. Mon fils. Celui qui devient, dès maintenant, le chef des Chevaliers Vespéraux.

— Y a pas que ton bras que t'as perdu, y a l'esprit aussi. Je te l'ai dit tout à l'heure, il est trop impulsif. Il va tous nous envoyer au casse-pipe.

Elle se reprend tout de suite :

— Sans vouloir t'offenser, Lenny chéri.

— Tu le couves trop. Il est tout à fait capable. Il a l'âge requis.

Mal à l'aise, le monstre dans mon ventre se matérialise. J'en avais oublié sa présence et le désespoir me rattrape. J'inspire profondément avant de reprendre le dessus sur la conversation :

— Ne faites pas comme si j'étais absent. Je me tiens là, devant vous. Je... je suis prêt.

Karah décroise les bras, la surprise peinte sur son visage. Papa plaque sa main sur mon épaule, je m'enfonce dans le sol sous le poids du devoir. Ma gorge se serre, un relent d'inquiétude se manifeste au fond de ma tête. Je lui rappelle ma mission. Mener la rébellion.

— Tu as conscience des vies que tu auras entre les mains ?

Mes pensées s'affolent. Mes nerfs se tendent. Ramener la lumière dans les Ténèbres... Mon but ultime. Mes doigts caressent le pommeau de Rébellion, son feu m'anime, la certitude de réussir m'assaille tout entier. Les mots sortent avec une facilité déconcertante, telle... la mélodie. La mélodie de la boîte à musique. Aussi simples et entêtants. Je prends les mains de Karah dans les miennes.

— Je le sais trop bien. J'ai pris du recul, comme vous me l'aviez demandé. J'ai discuté avec les uns et les autres et je suis beaucoup plus calme depuis un certain temps. Tu ne peux pas le nier.

Un coup d'œil vers Kieran et je poursuis :

— Tata... Je ne veux pas prendre ta place. Pas tout de suite. J'ai encore besoin de toi. Pour me former. Pour me seconder. Rien ne me plairait davantage que de partir en mission en tant que chef avec un guide à mes côtés.

Un hoquet de surprise relâche les traits de son visage. Elle boit ces paroles que j'ai choisies avec attention tant j'étais effrayé à l'idée de commettre un terrible impair. La chaleur de Rébellion contre mon flanc m'incite à ajouter :

— Je suis sûr de moi, cette fois, et assez humble pour accepter de ne pas pouvoir y arriver seul. J'ai besoin de chaque Chevalier. Tu veux leur donner des responsabilités ? J'en ai une toute prête pour toi : sauver le monde des Ténèbres. Tu veux ritualiser leurs nuits ? Je te propose leur liberté, sans le moindre danger, avec pour seuls chaperons les rayons de l'astre jaune.

Ma tante se tait. Ses prunelles noisette passent de ma personne à mon père, se baissent puis se relèvent. Elle pèse le pour et le contre, se mordille les lèvres – preuve suprême de ses hésitations.

— C'est bien joli, tout ça, mais... C'est quoi ton plan, au juste ?

L'heure de vérité a sonné. J'avais gardé le secret, de manière égoïste, prêt à braver les Ombres seul pour retrouver mon ennemie.

— Ne m'en veux pas de n'avoir rien dit plus tôt, mais... j'ai de bonnes raisons de penser qu'une Ombre est à la tête de toutes les autres.

Karah fronce les sourcils, peu sûre de comprendre :

— Elle les manipule et nous surveille depuis l'arrivée des Ténèbres.

— Depuis quinze ans ? J'y crois pas. On s'en serait aperçus.

Je hausse les épaules :

— Je ne sais pas pourquoi elle s'est cachée pour se manifester maintenant, mais... elle est bien là. Elle a attaqué le bunker, l'autre fois, juste pour que je la suive...

Karah écarquille les yeux, sidérée :

— Et tu l'as fait ?!

— Oui, mais... je n'ai pas été jusqu'au bout. J'ai rencontré Niamh et... la suite tu la connais. Cette femme-ombre ne s'est jamais montrée agressive envers moi, mais...

Je me tourne vers Papa :

— On connaît tous les deux quelqu'un qui en a fait les frais.

— Non ! s'exclame Karah.

Kieran hoche la tête. Je soupire, les yeux plongés dans les siens :

— Veux-tu bien me prêter la force des Chevaliers ? Pour ramener la lumière dans les Ténèbres.

Elle hésite. J'ai touché la corde sensible, elle me croit pour mon plus grand bonheur. Pas de cri. Pas de vacarme. Une discussion paisible, sérieuse, profonde. Entre adultes. Le petit Cullen, son point faible. Karah repousse une mèche sur ma joue, elle l'effleure à peine. J'ai grandi. J'ai mûri. Elle attrape mon menton où quelques poils forment un bouc. Un sourire empreint de fierté s'étire sur son visage :

— Oui... Tu es prêt.

L'amertume d'une douce nostalgie s'imprime au fond de ses prunelles. Celle liée au gamin perdu. Un gamin pas fichu de s'adapter au monde d'Aujourd'hui. Ma tante et mon père communiquent d'un regard complice dont je peine à comprendre tous les enjeux.

— Allons prévenir les autres du changement de direction, dans ce cas.

*

Notre petite armée se regroupe dans la salle d'entraînement. Isanka et Soriba se sont lancé un regard entendu lorsqu'ils m'ont vu en compagnie de Karah et Kieran. Au contraire, Laura et Torrin nous observent sans se douter de la raison pour laquelle on tient un nouveau conseil. L'homme appuie son dos contre le mur tandis que sa camarade croise les bras avant de toiser Niamh d'un regard mauvais. Tous deux digèrent encore mal sa présence et celle-ci,

d'ailleurs, a trouvé refuge entre Léanne et Tahamt ; ses protecteurs quand je suis occupé. Ses lèvres vermeilles me gratifient d'un grand sourire qui me chavire le cœur. Un spasme fait tressailler les miennes, unique façon de lui répondre sans dévoiler ma peur panique de devoir effectuer un discours et mener mes hommes à la rébellion.

Mes hommes. Un frisson me parcourt l'échine, grisé par tant de responsabilités. Quand Karah annonce le changement de direction, les visages se révèlent, incapables de mentir sous le joug de leur surprise. Soriba, Isanka, Tahamt et Léanne semblent ravis, voire fiers de me savoir le nouveau chef des Chevaliers. Kim-Sang et Torrin arborent une grimace sceptique compte tenu de mes actions passées, tandis que Laura reste de marbre. Je garde la tête haute malgré les lacerations de la peur contre mon corps. Je ne plierai pas devant eux et resterai digne en toutes circonstances. Quant à ma protégée, à mon grand désarroi, elle penche la tête sur le côté, comme si elle appréhendait l'étendue de mes projets.

Je bombe le torse, ainsi arrivé au zénith de ma vie. Ce moment où je réalise l'impact de ma présence dans les Ténèbres. Le petit garçon apeuré d'Hier devient l'homme d'Aujourd'hui, fourbu de responsabilités, d'autorité et dont le destin sera retranscrit entre les pages de son journal. Ramener la lumière dans les Ténèbres. Trop longtemps ai-je été aveuglé par mon arrogance née de mes craintes les plus profondes. Plus Aujourd'hui. On compte sur moi et je me montrerai à la hauteur des attentes de chacun. Un pas vers Demain.

— Mes amis, commencé-je, nous avons une mission commune à remplir.

Chacun acquiesce. Car celui qui erre dans les Ténèbres verra la lumière.

— Pendant longtemps, nous avons cru chercher à retourner Hier, mais, au contraire, c'est Demain qu'il nous faut trouver. Minuit vient. Les Ombres ont essayé de nous cacher l'existence de leur maîtresse, mais nous l'avons trouvée. Elle se cache, elle a voulu m'enlever mon père, elle a essayé de me manipuler. Cette... chose... dirige toutes les autres. Si on l'élimine, nous gagnerons la rébellion. Je ne peux pas y arriver sans vous. J'ai besoin de vous tous. Êtes-vous avec moi ?

Les visages expriment un millier d'émotions : appréhension, peur, joie, soulagement, excitation. De manière générale, je les ai convaincus. Quand je me tourne vers Niamh pour obtenir, enfin, son approbation, je me raidis : ses yeux vairons m'accusent. Elle se mordille les lèvres, certaine que je n'apprécierai pas ses futures remarques. Elle finit par secouer la tête. Elle conteste. Me désapprouve. N'a-t-elle donc pas compris les enjeux ? La teneur de mon destin ? C'est comme si, contre toute attente, elle avait espéré que jamais minuit ne vienne.

26. AU PERIL DE LA MER

Je m'apprête à ouvrir le sas qui mène à l'extérieur quand Karah me rattrape :

— Attends ! Faut que je te dise... Les Ombres... Depuis que tu ne sors plus, elles se sont trouvé un nouveau jeu.

J'arque un sourcil quand elle s'enfonce dans son explication :

— Elles se battent entre elles.

Je reste interdit et, en bout de groupe, Soriba se dédouane :

— Cherchez pas. Je sais pas du tout pourquoi elles s'activent comme ça.

— Bon, déclaré-je, on sort et on voit ce qui se passe.

Rien ne m'a préparé à l'agitation extérieure : les silhouettes ténébreuses évoquent les vagues implacables dans un océan de noirceur. La lune tangué, prise d'un mal de mer persistant. La colère des Ombres n'a d'égal que leur force destructrice quand elles abattent leur poing vengeur contre une bâtisse toujours debout. Nos vieilles ennemies provoquent une tempête furieuse, petites tornades menaçantes contre les rivales de Niamh. Les Supplices. Les Ombres volantes. Je profite du couvert des arbres pour rejoindre la jeune femme :

— Les Ombres et les Supplices... Elles sont différentes ?

Elle acquiesce tandis que ses grands yeux s'ouvrent davantage, surpris que je n'aie pas encore découvert ce détail.

— Les Ombres s'amuse, c'est tout. Mais les Supplices...

Niamh baisse d'un ton :

— Elles veulent me ramener derrière le Voile.

— Je... je ne suis pas sûr de...

— T'occupe ! Tu dois mener la rébellion, non ? Alors, vas-y, je te regarde.

La colère dans ses propos m'arrache le ventre. Elle se place près de Soriba alors même qu'elle n'a pas d'armure. Juste ses vêtements habituels.

— Niamh, tu devrais rester ici. Je ne peux pas te protéger si tu te trouves sur le champ de bataille.

La rebelle renâcle :

— Essaie donc de me garder dans ton bunker.

— Lenny, s'exclame Karah, si Niamh veut risquer sa vie, grand bien lui fasse. Elle n'est pas un Chevalier, elle n'a aucune obligation de suivre tes ordres. C'est différent pour nous autres. On doit partir.

Soriba hurle pour que je l'entende à travers les cris stridents des Ombres et le martèlement des murs qui s'effondrent. Ses mains se cramponnent sur Vesper, ses traits tirés m'annoncent combien il est effrayé, mais sa détermination se lit dans ses iris :

— Chef, à toi de nous dire où on va !

Un coup d'œil vers le ciel et, déjà, la lune projette ses rayons assez fort pour nous guider. Un chemin se trace, à peine perceptible entre la neige noire et les combattantes autour de nous. Qu'importe. Trouver leur maîtresse. Ramener la lumière. D'un geste, j'indique la rue en face ; chemin le plus court pour rejoindre l'avenue. D'abord cette route, puis à gauche, continuer tout droit et prendre à nouveau à gauche. En face des rails du tramway, la maison de la femme-ombre. Comme un seul homme, nous nous élançons, prêts à braver vents et marées. Quelques pas et déjà, les créatures nous submergent. Cette déferlante happe Laura et Torrin avant que nous esquissons le moindre mouvement d'aide vers eux. Leurs cris se perdent dans la houle, je me retourne : nouvel assaut des impétueuses. Leurs rubis m'hypnotisent, elles me contraignent à détourner le regard et poursuivre ma route dans les méandres glacés des Ténèbres.

Ma voix traverse les vagues, j'extirpe Rébellion de son fourreau. Les Ténèbres, surprises d'une telle attaque, reculent. Hurlements déchirants. Nous vociférons les noms de nos camarades, attendons leur appel ou un quelconque signe de vie. Laura et Torrin demeurent introuvables, mais Soriba, Niamh, Kim-Sang et Isanka se rassemblent autour de moi, non sans effort.

— On fait quoi ? demande Kim-Sang d'un ton grave.

Ma lame nous baigne de lumière, les Ombres n'osent plus avancer, terrorisées. Je jauge la situation d'un regard. Mon cerveau bout sous les pensées vives. Mes tempes battent à nouveau en cadence avec mon état de stress perpétuel. Deux options s'offrent à nous : retrouver Laura et Torrin perdus dans les vagues ou continuer notre route vers la femme-ombre. Le choix me paralyse.

La morale m'oblige à secourir mes camarades. Mon code d'honneur aussi. Aider les plus démunis. Protéger les faibles. Mais, en tant que Chevaliers, ils connaissent les risques. Ils savent se défendre. Sans oublier la mission principale de la confrérie, celle qui dépasse toutes les autres : trouver la lumière dans les Ténèbres. Un mantra. Kim-Sang lit le dilemme dans mes prunelles et ses yeux me foudroient d'une rage nouvelle.

— Tu ne peux pas les abandonner, Cullen !

Isanka grimace, révoltée à l'idée, tandis que Soriba se penche, prêt à vomir. Niamh se cramponne à mon bras avec une force insoupçonnée. Elle déclare :

— Ton devoir, c'est de trouver la femme-ombre. Rien d'autre.

— Tu me dégoûtes, meuf, rétorque Karah.

Kim-Sang rebrousse chemin sans attendre mes ordres. Karah le rappelle, en vain. Nous avons quitté le bunker quelques minutes auparavant. Or, j'ai déjà perdu la moitié de mon équipe. La peur me glace l'échine. Papa s'est trompé. Je me suis trompé, loin d'être prêt. Isanka et Soriba attendent mes ordres. Leur loyauté sans égal me noue la gorge. Les responsabilités m'assaillent. Elles m'étouffent.

— Cullen, reprend Karah, te laisse pas submerger ! On doit rester en mouvement. Parle-nous, donne-nous tes ordres !

Isanka et Soriba me lancent un regard interrogateur. Un coup d'œil vers la lune, elle m'indique le chemin de la femme-ombre.

— On... continue ?

— Sois sûr de toi, réplique ma tante d'une voix blanche.

— On continue. On y va. Si on retourne en arrière, les Ombres nous prendront.

Ensemble, nous avançons, gardés à l'abri grâce à l'éclat de Rébellion, Vesper, Azulis et Salvacio. Le vent souffle dans mes oreilles. Comprime mes tympan. Nous persistons. Ensemble contre le reste du monde.

Les plantes vénéneuses s'écartent sur mon chemin. Je frémis. Elles me dressent une haie d'honneur avant de se faner au contact de ma lame sélénite. La femme-ombre leur a demandé de me mener à elle. Elle donne ses ordres à distance, mais la lune, ma puissante alliée suit ma progression, je marche dans ses rayons.

— Cullen, le cercle se referme !

La voix d'Isanka trahit sa peur, je me tourne vers elle et prends conscience du danger. Les Ténèbres qui nous entourent resserrent leur étau. Les vagues veulent nous engloutir. Nous dévorer. Perdu au milieu d'un typhon ébène, les doutes m'assailent jusqu'à m'en donner la nausée. Mes camarades contemplent leur mort, incapable de l'accepter. Dans le miroir des vagues sauvages se reflète la perspective infâme de mon échec.

— Restez à portée de Rébellion, on y est presque !

Devant nous, les rails du tramway. La maison se tient en face, droite et fière. L'une des rares toujours debout malgré le tsunami. Un hurlement. Je me retourne. Un tentacule enserre Isanka. Les Ténèbres engloutissent ma camarade.

— Non ! s'exclame Soriba.

Ses traits tirés m'évoquent toute sa panique, je lis dans son regard cette frayeur épouvantable de l'homme résigné à l'idée de mourir. Je me renfrogne, je refuse de céder au Malin. L'astre jaune luira de toute sa splendeur avant ma mort, je le jure.

— Allez ! On doit le faire.

Mes camarades me suivent sans mot dire, trop occupés à haleter à la fois sous le coup de l'émotion et du manque d'air. Un chien sort de l'ombre. Nous saute dessus. L'éclat de Rébellion le détruit. Trop tard, la bousculade me propulse au sol. Un dôme de Ténèbres avale le ciel. La lune disparaît. Mon alliée. Son départ m'arrache le cœur. Je hurle. Mes os gèlent sous l'assaut des Ombres. Soriba ? Karah ? Niamh ? Aucune réponse. Seul. Un autre chien débarque dans la mer déchaînée. Rébellion ! J'attrape ma lame dans un ultime effort. Tranche la bête sans la moindre compassion. Il disparaît dans le néant.

Un autre chien apparaît. Puis un autre. Puis un dernier. Je réitère l'opération avec le premier, me tourne vers le deuxième dont les sauts me font rater ma cible trois fois avant de plonger dans le mille. Je dirige mon regard vers le troisième. Trop tard. Sa gueule noire a attrapé le col de Soriba. Il hurle, se débat telle une bête furieuse pour éviter son sort fatal. Ses yeux sortent de ses orbites tant la panique l'étrangle. Le monstre l'entraîne, il rejoint nos camarades dans le noir velouté.

Mon souffle se mue en fumée. Mon corps se comprime. Karah et Niamh ne répondent plus, perdues dans la houle. Mes jambes flageolent, je perds l'équilibre, sans compter la douleur dans ma chair, dans mes os, dans mon âme qui se déchire, tourmentée à l'idée de faillir à ma seconde famille. La marée m'emporte comme une vulgaire poupée de chiffon. Je me cramponne à Rébellion, dans un dernier espoir. Les tentacules ténébreux lèchent mon corps, le froid rigide qu'ils dégagent me happe tout entier. Chaque goulée d'air me transperce les poumons, telles des lames de glace.

Contraint d'abandonner mes camarades, je m'enfonce dans les courants impétueux qui me poussent, contre toute attente, dans la bonne direction. Je brave la marée noire, grogne sous la frustration de ne pas pouvoir reprendre mon souffle. Mon âme hurle, éraflée de pics gelés dans mon corps. Je persiste, incapable de renoncer.

Une fois ramené au sol, chaque pas devient plus lent que le précédent. J'ai froid, si froid, mes doigts brûlent contre le pommeau encore chaud de mon épée. Elle s'alourdit, je peine à la porter. Mon œsophage se comprime, les papillons noirs dansent devant mes pupilles dilatées. Je veux voir, mais le monde se dérobe. La peur me submerge, à l'horizon, la maison disparaît sous un flot de sable ébène.

Mon genou ploie. La chute m'arrache une grimace. Rébellion m'échappe dans un bruit sourd et mes doigts, à même le sol, restent imperméables à sa dureté, ainsi endolorie. Pour mon plus grand effroi, mes extrémités bleussent.

— Non ! Non ! Pas mes mains !

Sans elles, impossible de me battre. Impossible de survivre dans les Ténèbres. Je hurle mon dernier souffle. Rage d'être si faible. Inutile. J'ai échoué au milieu de l'enfer. La rébellion est vaincue. Décimée. La vérité me comprime les poumons :

— J'suis... qu'un gamin... pas un... chef.

Une fraude. L'ombre de moi-même. Celle de l'homme que je voudrais être ou de l'enfant perdu dans le noir opaque d'une ville morte. Les vagues ne me noient pas. Mon arrogance s'en charge. Sournoise, elle se rappelle à moi. Cette impulsivité malsaine. Elle m'agrippe la nuque. Serre fort. Plus fort. Elle m'empêche de respirer jusqu'à ce que je quitte enfin ce monde où je n'ai jamais trouvé ma

place. Je lutte, lutte encore, mais mes forces s'amenuisent. Accepter la défaite apparaît plus facile. Mon règne s'achève dans la souffrance et la terreur, tout comme il a commencé, une quinzaine d'années auparavant, quand Papa s'est écroulé de la même manière, emporté dans un tourbillon de Ténèbres. Aujourd'hui, je déçois mon père. Ma tante. Mes camarades. Pire encore : ma propre personne.

J'abdique alors, prêt à me rendre à mon sort quand, tout à coup, un sursaut de vie me comprime le cœur. Niamh. Elle se penche sur moi, avec son sourire et ses lèvres vermeilles dont la douceur fruitée inonde encore ma joue. Mon Aoife. Rêve ou réalité, je ne sais pas. Je ne sais plus. J'aurais voulu la connaître davantage. Lui raconter comment, avec mon équipe, nous aurions ramené la lumière sur Monroe où elle aurait vécu en sécurité. Face au soleil levant, je lui aurais pris la main, bienheureux de l'avoir à mes côtés pour affronter Demain. L'envie de la prendre dans mes bras m'arrache un sanglot.

Devant l'inutilité accablante de ma vie, je cède. La caresse gelée du bitume m'appelle tel un linceul. Vidé de toute émotion, j'en oublie pourquoi je me battais tant. La lune réussit une percée, au-dessus de ma tête. Les larmes sélénites tombent par milliers dans un ballet merveilleux d'une blancheur étincelante. Quel spectacle magnifique ! Une larme roule le long de ma joue. Immaculée, elle aussi. La lune m'appelle. Elle veut me bercer, comme dans mes rêves. Je me sens bien. Me laisse aller. Je ferme les yeux, prêt à en finir, l'image de Niamh imprimée sur ma rétine.

27. NOUS QUI N'ETIONS RIEN

Niamh. Le visage penché sur moi. Rêve ou réalité ? Vie ou mort ? Qu'importe. Je souris devant ces cheveux rouges, bouclés, sauvages. Ce regard vairon à la fois si mystérieux et incandescent. Ces pommettes relevées, parsemées de jolies taches de rousseur. Quand elle soupire de soulagement, je réalise qu'elle se tient vraiment là et qu'il ne s'agit plus d'un subterfuge de mon inconscient pour me maintenir en vie. Sa main chaude et moite attrape mes trois doigts que je referme, sans force, dans une étreinte que je souhaite passionnée.

Tout mon corps est endolori par le froid, mais, bienheureux de pouvoir à nouveau respirer, je me délecte de chaque goulée d'air qui s'infiltré dans mes poumons. Mes pensées se brouillent. Niamh. La femme-ombre. Les Supplices. Mes camarades. Karah. Les mots se coincent dans ma gorge nouée tandis que mes os se libèrent enfin de leur rigueur.

D'un geste malhabile, je ramène Niamh contre moi. Celle-ci pose sa tête au creux de mon cou et je m'enivre de son parfum naturel si délicat. Les larmes roulent sans retenue sur mes joues :

— J'ai... j'ai échoué. J'ai cru que j'allais... et les autres, ils sont... oh, Niamh !

Mon amie se redresse, nos visages proches l'un de l'autre. Elle essuie les sanglots d'un revers de la main avant de murmurer :

— Tu n'as rien échoué du tout, Chevalier. Les autres t'attendent dans les Ténèbres. Tu es là où tu dois être.

Je fronce les sourcils, sans comprendre, mais déjà, son souffle chaud contre mes lèvres ravive les plus excitants frissons. Je redresse la tête, hésitant, mais prêt à franchir un nouveau cap, maintenant que j'ai côtoyé la mort de près. Niamh m'observe. Nos bouches, si proches, s'entrouvrent quand un vent glacial me ramène à la réalité.

Intrigué, je tourne le visage vers l'origine du souffle. On m'a transporté, je n'agonise plus sur le bitume de l'avenue. J'interroge Niamh du regard : jamais elle ne m'aurait porté seule jusqu'ici. Son silence m'inquiète. Nouvelle brise. Quelques mèches de mes cheveux me chatouillent la nuque. Là, dans un coin à l'ombre. Mes muscles se raidissent. Mes nerfs s'affolent. Niamh se relève du bord du lit. Le bord du lit. Je n'étais pas endolori : la douceur du matelas m'a donné cette impression.

La peur m'assaille. La femme-ombre m'observe, là, dans l'angle. Aucune émotion particulière ne transparait sur son visage. Bientôt, la colère noie la frayeur. Cette créature... Elle a essayé de tuer mon père. Mes camarades. Moi-même. Si je l'assassine, le soleil se lèvera à nouveau. Je porte la main à ma ceinture, prêt à dégainer Rébellion... qui ne s'y trouve pas. Pire encore, mon armure a cédé au combat et mes vêtements en lambeaux laissent peu de place à l'imagination.

— Que... non, mais !

Je me recroqueville contre la tête de lit, tout penaud, honteux. Niamh éclate de rire :

— Si on t'avait laissé dehors un peu plus longtemps, j'aurais tout vu ! Il n'y a rien pour me déplaire, en tout cas.

Elle passe la langue sur ses lèvres, une lueur machiavélique dans les yeux.

— Hé ! Je t'interdis. Mon arme ? Où est...

Pas le temps de finir ma phrase. Mon épée se trouve à la ceinture de Niamh. Mon cœur sombre dans ma poitrine, je refuse de croire à ce qu'annonce le relent amer de la trahison dans ma bouche.

— Pourquoi... pourquoi tu as mon épée ?

Les mots sonnent rugueux tandis que les sueurs froides m'attaquent. Pas moyen de m'évanouir maintenant. Mes doigts s'accrochent aux draps défraîchis comme à une bouée de sauvetage, perdus au beau milieu d'un océan aux profondeurs abyssales. Dans l'ombre, l'inconnue épie mes faits et gestes. Je maintiens ma vision périphérique sur elle, au cas où elle tenterait une attaque.

— Tu n'en auras pas besoin, mon Chevalier adoré. À vrai dire, je ne pensais pas que tu l'utiliserais pour te rebeller contre les tiens.

Ses propos m'arrachent une grimace d'incompréhension. L'Ombre reste immobile, à me contempler. Ma priorité : reprendre possession de Rébellion. Je tends la main :

— Niamh... je ne sais pas ce que cette femme a pu te dire ou te faire, mais je ne suis pas ton ennemi. Rends-moi mon arme.

De son air le plus espiègle, la jeune femme la cache dans son dos. Karah émerge à l'embrasure de la porte et une vague de soulagement me coupe le souffle.

— Tante Karah ! L'Ombre ! Elle est... tu vas... bien ?

Les yeux rougis, elle pleure à grandes eaux. Ses mains tremblent avec fureur, elle pose quelques vêtements sur une commode. Après avoir tourné la tête vers l'inconnue, elle déclare :

— Je savais pas... je savais rien de tout ça, Lenny. Faut que tu me croies.

Je déglutis avec difficulté :

— Tout ça... quoi ?

La femme-ombre esquisse un geste vers moi et, d'instinct, je recule, bien qu'elle se tienne éloignée. Elle me tend un objet rectangulaire et plat, difficile à cerner dans le noir. Je plisse les yeux quand je reconnais mon journal, sur lequel j'écris mes pensées les plus intimes, mes émotions les plus fortes, mes questionnements les plus fous.

Je me fige de terreur à l'idée que mon ennemie connaisse désormais les recoins de mon âme. Ma conscience, salie, refuse d'accepter cette réalité, ma tête bourdonne tandis que je rougis face à cette nudité indécente. L'Ombre, devant ma honte, pose le journal souillé au-dessus de la pile de vêtements et m'approche.

— Stop ! Non.

Docile, elle cesse tout mouvement. Plutôt me battre que de la laisser violer mon intimité encore une fois. La voix cassée, Karah déclare :

— On va... te laisser t'habiller et... tout ça. On t'attend dans le salon.

Elle attrape mon carnet et sort de la pièce en compagnie de la femme-ombre. Celle-ci ne manque pas de jeter un dernier coup d'œil vers moi avant de disparaître dans un couloir.

— Niamh, qu'est-ce qui se passe ? Je n'y comprends rien...

Ses doigts enlacent les miens :

— Tu n'as aucune idée de l'endroit où tu es ?

La pièce où je me trouve, plongée dans les Ténèbres, ne me permet de deviner que la silhouette floue de quelques meubles.

— Parce que, toi, tu sais où on se trouve ?

Un demi-sourire s'offre sur ses lèvres, à la fois complaisant et timide.

— On est chez toi, Cullen. Je n'en savais rien, c'est l'Ombre qui me l'a dit.

Je fronce les sourcils :

— Je la croyais muette ?

Niamh baisse les yeux, un voile de tristesse se répand sur son visage :

— Il n'y a pas que la parole pour se faire comprendre. Je suis la guide. C'est ma mission.

Elle s'avance vers la porte :

— On aura tout le temps de discuter. Habille-toi... même si j'aime beaucoup te voir dans cette... tenue.

Elle me décoche un clin d'œil avant de partir à son tour. J'évite d'y répondre, encombré de mes pensées. Chez moi. On est chez moi. Je me vêtis en hâte, à me demander où Karah a dégoté des vêtements pour homme. Qui me vont, en plus. Presque à tâtons, je cherche la porte avant de m'engouffrer dans le couloir.

Aucune créature n'habite ce lieu, à l'exception de l'inconnue. On ne rit pas sur mon passage, on ne m'agresse pas avec des yeux rubis. Ce calme mort m'angoisse. À ma gauche, une autre porte mène à une seconde chambre où trône un lit double. Le lieu se compose de manière sommaire : une commode, une armoire. Sur la table de chevet, une photo. J'écarquille les yeux : petit Cullen. Kieran. Heureux. Chez moi. L'Ombre m'a ramené à la maison. Mon cœur rate un battement tandis que je me rappelle les mots de Papa. La fête de Noël. On s'offre des cadeaux. Il avait déjà prévu le mien et l'a planqué sous le lit.

Les jambes flageolantes, je me baisse pour atteindre l'endroit dans le noir. Une boîte. Petite. Avec frénésie, je l'ouvre, incapable de me contenir plus longtemps. Alors, je découvre une chaîne en argent. Très fine. Au centre, un symbole. Deux épées croisées devant un soleil. Le tout semble forgé dans l'or. Je ne comprends pas. Mais je le trouve magnifique. Je le passe autour de mon cou et remercie mon père en pensée avant de reprendre mon excursion.

Quand je bifurque, au bout du couloir, j'entre dans une cuisine et, tout à coup, je suis pris d'un vertige. L'odeur du petit-déjeuner. Une illusion olfactive, à n'en pas douter, mais je me délecte du souvenir des œufs brouillés en pleine cuisson. Ma gorge se noue et mes yeux s'embuent de larmes à la vue de la poêle abandonnée et ce que je devine être la nourriture désormais bouffée par la moisissure. Un peu plus loin, la cafetière. Vestige des dernières actions quotidiennes

de mon père à une époque bénie où nous n'étions rien. Juste un homme et son fils qui n'avaient rien demandé à personne. Le capot ouvert révèle un filtre rempli de marc de café tout aussi moisi.

«Mais t'es complètement fou ! Il est trop fort, ton café, il va finir par te tuer !»

Les mots de ma tante résonnent dans ma tête tandis que les sanglots tentent une nouvelle percée. Je me détourne, affligé, quand, pire encore, je me retrouve nez à nez avec le salon. Par terre, ma couverture. Solas gît dessus, abandonné. Loin de vivre les aventures trépidantes auxquelles je le soumettais volontiers. Mon enfance éteinte, oubliée sur ce terrain de jeu que mes rires et mes cris ont déserté. Je lève les yeux au plafond tandis qu'une salve de larmes me rabroue.

Au fond de la pièce, l'Ombre me contemple et mon aversion devient irréprouvable. Entre nous dorment les restes envolés de mon enfance, de ma vie normale, avec mon père qui aurait toujours partagé ma vie si elle n'était pas intervenue. Elle m'a enlevé tout cela, sans pour autant montrer le moindre signe de remords. L'amertume se lit sur mon visage en une grimace effrayante, je me dirige vers elle, prêt à en découdre quand Karah se lève du canapé, les membres tremblants.

Elle se colle presque contre mon torse, à me scruter comme si elle me voyait pour la première fois. Tout à coup, ma tante m'effraie, elle semble possédée et ses mains caressent mon visage avec une douceur nouvelle. Elle cherche un signe, désespérée. À chaque seconde qui passe sans qu'elle ne trouve, ses sanglots affluent. Elles crèvent la surface et s'échouent sur ses joues rougies. Karah extirpe

mon journal de sa poche de pantalon avant de me le rendre, sans un mot et se rue dans la cuisine.

L'étreinte de Niamh se referme sur mon bras. Un éclat sombre dans son regard, que je ne lui connais pas, me subjugue et me confirme son appartenance au monde des Ténèbres. Pourtant, sa voix m'implore :

— S'il te plaît, reste ! Elle veut te passer un message depuis si longtemps... Tu ne peux pas t'y soustraire maintenant, ce ne serait pas juste.

Ses paroles me semblent toujours hors contexte, je grogne, frustré de ne jamais la comprendre. La femme-ombre en a profité pour s'approcher un peu plus sans que je n'y prenne garde. Le froid glacial qu'elle dégage me happe, je frissonne. Presque dans un murmure, sans détacher mes yeux de l'inconnue, je demande à Niamh :

— Comment tu la connais ?

Niamh desserre ses doigts, elle se décide enfin à me rendre Rébellion, son sourire témoigne de sa confiance.

— Je te l'ai dit et à Karah aussi... Je viens du Voile, je suis la guide.

— La guide...

Non, décidément, on ne se comprend pas. Comme si je m'attendais à une réponse vraisemblable de la bouche de Niamh ! Je m'adresse à la femme-ombre dont la froideur commence à me glacer les os :

— D'accord. Tu veux me parler, je t'écoute. Qui es-tu ? Que me veux-tu ? Pourquoi tu m'as amené ici ?

Elle penche la tête sur le côté, indécise, puis pointe son doigt en l'air pour m'intimer d'attendre. Elle se dirige vers un buffet, ouvre les tiroirs et s'affaire à trouver... quoi ? Un petit cadre. La femme-ombre arrache l'armature et libère la photographie avant de me la tendre, toujours assez éloignée pour me témoigner sa bonne foi. J'attrape le bout de papier du bout des doigts et sors un peu Rébellion de son fourreau pour m'octroyer une lumière suffisante. Je découvre en premier l'arrière fripé d'une photographie tachée par les affres du temps. Dessus est écrit, à la main :

Kieran, Helen et Cullen.

Mon cœur rate un battement. Je tremble avec fureur et, avec lenteur, dans un temps qui me paraît une éternité, je retourne la photographie. Mon âme coule dans ma poitrine. Mes poumons peinent à inhaler la moindre bouffée d'oxygène. Je relève les yeux vers mon ennemie. La femme-ombre. Identique à Helen, bien vivante sur l'image. C'est ma mère.

28. LES ERAFLURES

Mon fils, mon amour,

Tu m'en voudras de m'être emparée de ton journal sans ton autorisation, mais, s'il te plaît, comprends-moi : pour sortir des Enfers, pour te voir, j'ai troqué mes cordes vocales. Les Ombres m'ont aidé à t'appeler à l'hôpital et j'espérais que tu te souviennes de moi ; or ton visage interrogateur m'a affirmé le contraire. Une gifle monumentale pour une mère torturée. Enfin, je me libère des mots qui me brûlent les lèvres chaque jour depuis qu'on m'a arrachée à toi. Oh, mon grand, ils vont te tomber dessus comme un nouveau fardeau et affaisser tes fortes épaules. Comme je m'en excuse ! Cette histoire ne m'appartient pas. Elle raconte notre vie de famille à tous les trois : Kieran, toi et moi. Un bien triste récit. Si je pouvais te prendre dans mes bras pour te rassurer et te soutenir, je m'y emploierais sans attendre. Comme je t'aime, si tu savais ! Trêve de larmes, laisse-moi te conter comment nous avons volé en éclats à cause d'une vieille légende ou d'une folie paranoïaque.

Kieran et moi nous sommes rencontrés à l'université. Un véritable coup de foudre en ce jour radieux où le soleil avait fait ressortir le vert si particulier de ses yeux. Kieran m'a invitée à sortir,

en bon gentleman, et, à partir de cet instant, mon cœur n'a jamais cessé de chavirer pour mon âme sœur. Même après le dîner chaotique chez mes parents, où j'ai choisi l'homme de ma vie au détriment de mon père et ma mère. C'était lui. Une évidence. Le destin. Me détacher de Kieran m'arrachait les pires sanglots, attendre son retour m'accablait d'un ennui mortel. Nous nous sommes installés ensemble, d'abord dans un studio, le temps de finir nos études; puis dans cette maison où nous avions prévu une deuxième chambre dans le but d'agrandir notre famille.

Une vie simple, heureuse et toute tracée. Ensemble. Karah s'est toujours montrée d'un grand soutien et je ne la remercierai jamais assez pour son dévouement envers nous et, en particulier, envers toi. Avec Kieran, nous croquions la vie à pleines dents et chaque pièce de la maison reflétait l'unicité de notre couple, ma fierté, une manière de crier au monde: « Vous n'avez pas cru en nous? Pourtant, nous sommes là. »

Que de chemin parcouru pour qu'aujourd'hui, tu me croies ton ennemie! Une abomination à éradiquer, n'est-ce pas? Je le sais, car je te vois, je t'entends, je te suis depuis que j'ai retrouvé ta trace, à l'hôpital. Si chacune de tes paroles ravive les sanglots, j'accepte ton point de vue, car des éléments te manquent pour mettre la lumière sur ta situation. Kieran n'osera pas te raconter tout cela. Cette tâche m'incombe, en particulier grâce à Niamh qui m'a guidée dans les Ténèbres pour te retrouver.

Ma première éraflure remonte à six mois après que Kieran et moi avons pris au sérieux l'idée d'avoir un enfant. L'attente commençait à se faire longue. Je me languissais de pouvoir tenir dans mes bras le fruit de notre amour et, petit à petit, une voix dans ma tête suggérait que, peut-être, quelque chose n'allait pas. Et si...

et si nous ne pouvions pas concevoir ? L'idée m'a paru absurde au début, car jamais on ne m'avait mentionné ce genre de problème. Après tout, les femmes tombaient enceintes depuis la nuit des temps, rien d'anormal là-dedans et rien de plus naturel ! Mais une petite voix dans ma tête se posait la question et elle s'est amplifiée au fil des jours, au fil des mois, glaciale, sirupeuse et machiavélique. La peur me tirait, je la ressens encore dans mon ventre, mon ventre désespérément vide. Les larmes ne coulaient pas encore : malgré mon intuition, l'espoir persistait. Certaines femmes mettaient plus de temps que d'autres, voilà tout. Kieran ne s'inquiétait pas outre mesure : ça viendrait, un jour ou l'autre. Soyons patients.

La seconde plaie est arrivée quatre mois plus tard, quand j'ai rêvé de toi pour la première fois. Tu te tenais dans mes bras, tes grands yeux rivés vers moi. La chaleur du bonheur m'étreignait tout entière, quel bonheur d'avoir engendré un si beau bébé ! Tu gazouillais, bienheureux, avant de t'endormir. Une fois réveillée, j'ai pris conscience de la scène éphémère que j'avais imaginée. Tu n'existais pas. Toi, mon bébé, mon bonheur, tu n'existais pas. La main sur le ventre, j'ai senti combien il était vide de toi et, cette fois, les larmes ont coulé, sans retenue, mêlées à mes cris de désespoir, ceux-là mêmes que Kieran n'a pas compris. Ça ira. Ça viendra. Sois patiente.

La troisième lacération provient de l'anniversaire de cette première année où les essais se sont révélés infructueux. Un autre Noël seuls, sans magie, sans enfant, sans jouets ni rires cristallins pour peupler notre grande maison trop vide. Passer devant ta future chambre créait une avalanche au fond de mon âme, je tombais en ruine et, pire, je m'en rendais compte. Mes déprimés étaient devenues plus fréquentes, j'étais désormais persuadée que quelque

chose clochait, mais ton père continuait à espérer en silence et à garder son calme, toujours aussi convaincu qu'un miracle s'opèrerait.

La quatrième cicatrice est marquée par les innombrables examens auxquels je me suis pliée. Sans Kieran, éternel optimiste. Mon aigreur à son égard a commencé à croître. Il refusait les tests, persuadé que tout allait bien chez lui. Le problème ne venait que de moi. De ma constitution ou ma psychologie fragile. Prises de sang, échographies et la pire épreuve : l'hystérosalpingographie. Mon plus grand bonheur a été d'apprendre que tout allait bien, il n'y avait aucun problème chez moi. Mais le soulagement fut de courte durée, car les mois continuaient de passer et toi, tu demeurais introuvable.

Rien n'a été plus douloureux, cependant, que la cinquième entaille. Celle infligée inconsciemment par mes plus proches amies, capables de tomber enceintes bien plus vite que moi et dont je savais tout de leur merveilleuse grossesse. J'étais jalouse à en vomir. Je me maudissais et haïssais cette personne que je devenais. J'étais fatiguée de me battre chaque jour contre moi-même. Je ne désirais que toi, mon ange. Crois-moi, j'aurais donné tout ce que je possédais pour t'avoir toi, contre moi, à te parler et te cajoler sans fin, t'embrasser, t'apprendre à grandir dans ce monde, t'épanouir face à ces merveilles ! Oh, ne te méprends pas... Au fond, je rayonnais de bonheur pour elles. J'aurais tant voulu suivre pas à pas leur aventure avec toute la joie qu'un tel événement inspire. Or, c'était au-dessus de mes forces, je n'avais plus la capacité de me battre avec autant d'acharnement et d'accepter mon sort.

Après deux ans d'essais infructueux, ton père aussi a commencé à avoir de sérieux doutes sur notre possibilité d'être un jour parents. Il évitait de m'en parler, mais je le voyais bien à ses yeux déçus,

malgré toute sa bonne volonté pour me rassurer. Même si on restait seulement deux, il serait heureux. Tels étaient ses mots qui m'avaient émue comme jamais aucune autre parole de sa part ne l'avait fait. Ainsi au pied du mur, il a accepté de passer un spermogramme. Au cas où.

À cette période, mes crises de larmes s'accroissaient, malgré toute ma volonté de me ressaisir et me montrer patiente. Un soir, j'ai voulu éloigner mes sanglots de Kieran, afin qu'il cesse de s'inquiéter pour moi. Nos disputes tournaient sans cesse autour de cette terrible épreuve que nous affrontions. Le véritable problème, en réalité, c'est que je luttais seule. Si notre couple était infertile, la faute me revenait. C'était moi, la femme. C'était moi qui devais tomber enceinte. J'y pensais trop, pas assez, me posais trop de questions, essayais trop de stratagèmes, pas assez... Au bord de l'implosion, j'ai préféré me reclus dans mes propres peurs et mon désespoir. Alors, nous avons obtenu les résultats du spermogramme. Kieran était stérile. Mon monde s'est effondré.

Dans la nuit, j'ai erré longtemps, à chercher ma respiration sans jamais la trouver car mon oxygène, ç'aurait dû être toi. Je me perdais sous la surface d'un océan sans fin, j'avais atteint toutes mes limites, mais je ne voyais aucune échappatoire. À l'orée des arbres, au parc de la ville, je me suis effondrée au milieu de cette nature artificielle, à pleurer tout mon saoul en espérant ainsi me libérer une fois pour toutes de mes tourments. Quand j'ai relevé la tête, la lune m'observait. Elle sanglotait face à mon malheur. Sa lumière, car je suis persuadée qu'elle ne provenait pas du soleil, m'auréolait tout entière. Elle ne me jugeait pas, me prêtait une oreille attentive et, sous son égide, je me suis sentie protégée des affres de mon existence. Alors, je lui ai tout raconté. Combien je te désirais,

combien je me sentais seule dans cette bataille perdue d'avance, combien je ne voyais pas ma vie sans toi ! Exténuée, mais soulagée, j'ai fini par m'endormir.

Coincidence ou pas, tu es né neuf mois plus tard, mon chéri. Et c'est à cet instant, là où mon bonheur se trouvait à son paroxysme, que la dernière cicatrice, celle au niveau de mon cœur, m'a été infligée. Au moment même où tu as rencontré Kieran pour la première fois. Je revois l'expression déconfite sur son visage. Cette pâleur anémique qu'on arbore lors des pires trahisons. Sans même détourner son regard de toi, il m'a dit, d'une voix blanche :

— Il n'est pas de moi, n'est-ce pas ?

Sa question m'a happé le souffle à la manière d'un coup de poing en plein estomac. Comment pouvait-il avoir une idée pareille ? J'ai à nouveau posé les yeux sur toi, alors. Je devais admettre, malgré mon amour aveugle, que tu étais bien différent. Ta peau arborait une teinte blanche semblable à celle de la lune, les quelques cheveux sur ton crâne étaient aussi célestes et, sur ton épaule, une tâche de naissance en forme de croissant de lune achevait de combler mes doutes. Je ne voulais pas y croire, c'était humainement impossible. Et pourtant... Ses pleurs et mes prières me revenaient de plein fouet. Au fond, je le savais : tu étais le fils de la lune.

— Y a pas... y a pas d'albinos dans ma famille, avait continué Kieran.

Mais je n'avais plus de doute. Et je n'ai pas su le rassurer. Comment l'aurais-je pu ? Lui mentir me paraissait intolérable.

Les jours qui ont suivi ont été les plus difficiles de ma vie. Kieran, déprimé, s'est réfugié dans l'alcool et sa colère s'est retournée contre nous. Il ne supportait pas tes pleurs, car ils leur rappelaient ton

existence et ma trahison. Les disputes furent de plus en plus terribles et les bleus ont rejoint les éraflures jusqu'à ce que, fou de rage, incapable de contrôler cette émotion coincée dans son ventre, il a attrapé un couteau et m'a infligé cette cicatrice à la poitrine. J'ai perdu connaissance et, à mon réveil, j'étais loin de toi.

Dans les limbes, le temps n'existe pas. Il s'étire, se fige, passe à une vitesse folle selon ses humeurs. Les Ombres dansent sur les murs de pierres et de sang, elles rient des morts avec passion. Moi, je n'avais qu'une envie : te retrouver. Quoiqu'il m'en coûte. Quoi qu'il arrive. Dans les méandres de l'inconnu, j'ai rencontré Niamh, une guide. Elle est un lien entre ton monde et le mien, rôle qui lui a été établi par Légion, le Diable en personne, son parent. Oh, elle n'a rien de vénal, cependant. Sa seule mission consiste à guider les âmes perdues dans les limbes.

Ma nouvelle amie s'est émue de mon histoire. Elle savait que seul son parent pouvait m'aider à te retrouver avant ta propre mort. Aussi, je lui ai rendu visite. Nous avons pactisé. J'avais la possibilité de te revoir la nuit, à condition de rester dans l'ombre, sans jamais t'adresser la parole ni même oser te toucher. Cela me suffisait. Le soulagement, la joie d'être auprès de toi me comblait largement. Niamh m'a amenée à la porte des rêves où j'ai pu pénétrer tes songes et t'observer depuis un recoin de ta chambre. Or, je te faisais peur, je le voyais bien. Tu demandais à Kieran de me chasser, vous cherchiez dans toute la pièce le croque-mitaine alors je m'en allais, le cœur lourd, à trouver cette situation effroyable.

Oh, mon chéri, comme tu vas m'en vouloir ! À l'insu de Niamh, je suis retournée voir le Diable. Un nouveau pacte. Je désirais un nouveau pacte. Mais l'Entité a refusé. Alors, j'ai trahi sa confiance et suis revenue dans ton monde. Les Ombres m'ont suivie, Monroe

s'est effondrée et je vous ai rejoins, Kieran et toi. J'étais si heureuse de voir qu'il s'était si bien occupé de toi, malgré les débuts épouvantables de votre relation. Je voulais dire à Kieran de m'aider à ramener les Ombres derrière le Voile. Il n'a pas compris mes gestes. Sa rancœur n'a eu d'égal que sa frayeur. Il cherchait à t'éloigner de moi. Je l'ai alors attrapé par le bras. La suite, tu la connais. Sans le savoir, je l'ai empoisonné de ces fleurs vénéneuses et je m'en excuse, tu dois me croire.

Bouleversée d'avoir fait souffrir l'homme que j'aimais et incapable encore de te toucher, j'ai préféré retourner dans l'ombre, derrière le Voile, pour me remettre et trouver une solution. J'ai demandé à Niamh de t'amener à moi, car tu étais encore si petit, j'ai pris peur. Mais le temps est capricieux dans les Enfers et, quand nous sommes revenues de ce côté, tu étais un homme et, pour mon plus grand malheur, un Chevalier Vespéral. Comme Kieran.

Mon chéri, mon amour, ces lignes sont difficiles à lire. Tu es la victime d'un amour gâché, de la jalousie et de la rage meurtrière. Sache que j'ai toujours été là. Mon seul souhait est de rester à tes côtés encore longtemps. Ensemble, peut-être, trouverons-nous le moyen de ramener les Ténèbres d'où elles viennent. C'est toi, la lumière. Ma lumière. Maintenant, tu connais tes véritables origines. La lune, dehors, ne pleure pas par caprice. Non, je la comprends. Elle pleure d'être si loin de toi, son fils et, si tu te concentres, peut-être te souviendras-tu l'avoir déjà croisée, maternelle, dans tes rêves.

Voilà que tu te réveilles. Je t'aime. À jamais.

Maman.

29. LA PEAU FROIDE

Je m'y reprends à trois fois pour achever ma lecture, tantôt submergé par les larmes, tantôt par la rage, mais toujours étreint par l'horreur. Trop d'informations. Mon père. La lune. Ma mère. Derrière cette histoire ubuesque : un meurtre. L'air se tarit. Mes poumons crient famine. Ma gorge se serre tel un étou. Mes doigts fourmillent. Ma mère... Ma mère.

Mes méninges carburent sous ce flot épouvantable de nouvelles. La migraine me foudroie. Des traîtres. Des meurtriers. Des créatures venues des Enfers. Niamh, la fille du Diable. J'ai amené cette démonsse chez les miens et, désormais, je me retrouve seul, à l'exception de Karah. Reverrai-je jamais mes camarades ? L'idée m'amène la nausée. Respirer. Besoin de respirer.

Je me lève à vive allure et me rue à l'extérieur de la maison. La tête me tourne. À peine la porte franchie, un relent âcre et chaud m'emplit la bouche. Une main sur le ventre, penché vers les fleurs vénéneuses, je rends le trop-plein d'émotions et de tout ce dont le poids s'évertue à me tuer. Quelques pas sur le petit chemin entre le porche et la grille, puis je tombe à genoux, haletant, incapable d'en supporter davantage. L'air plat peine à remplir mes poumons, mes pensées s'affolent, partent dans toutes les directions, je n'attrape au

vol que des bribes qui remuent une à une le couteau dans la plaie. Mon père.... la lune... ma mère. Un meurtre. Les éraflures. Le désespoir.

Mon âme, vidée, refuse de faire le moindre effort pour réfléchir. Je me sens hors de mon corps, comme une autre entité, mais pas ce petit homme frêle et malade. Dans ma quête d'oxygène, je relève la tête vers le ciel et y trouve la lune, toute blanche, toute ronde, dont les cratères évoquent un sourire satisfait. Aucune larme ne tombe. La femme-ombre n'a pas menti : je l'ai vue dans mes rêves. Elle me berçait dans son croissant, dans une quiétude et une sécurité parfaite.

Je frissonne, à me demander comment une telle histoire s'avère vraie. Sans m'en rendre compte, j'ai gardé mon journal dans une main. Je n'ose plus l'ouvrir. À l'intérieur, bien scellés, dorment les mots de ma mère. Son histoire. Celle de mon père. La mienne.

Toutes mes tentatives pour le rendre fier. Tout l'amour que je lui ai porté alors même que mon existence le répugnait. Un nouvel élan nauséeux m'arrache la gorge, mais je me contiens lorsqu'une main s'écrase sans la moindre grâce sur mon épaule :

— Je te jure, Lenny, tu dois me croire ! Je savais pas... je savais pas que Kieran avait... Nan. Nan, je peux pas l'dire. Pas possible. Nan.

Karah, dont les larmes ne se sont pas encore tariées, suffoque sous la pression de l'angoisse. J'ai dû la croiser en sortant, mais ne m'en suis pas aperçu. La tête qui tourne, je n'arrive pas à lui parler, le cœur au bord des lèvres. Je la crois. Seul son frère demeure responsable de ses actes et il m'en répondra, en temps voulu.

— Je vais... Je retourne au bunker. Faut que j'lui parle. Tu viens ?

Elle m'implore de son regard abattu. Les forces me manquent, je me contente de secouer la tête. Pas tout de suite. Trop d'émotions. Ma tante acquiesce sans plus dire un mot, elle dépasse la petite barrière grinçante, se retourne vers moi pour me parler, mais elle change d'avis et disparaît dans les Ténèbres. Une partie de moi regrette ce départ, avide d'être rassuré tandis que, d'un autre côté, je préférerais me noyer que recevoir l'aide d'un membre de ma famille.

Je tremble, encore incapable de me contrôler et saisi par le froid. Pas celui du Malin, non. Un froid pur, intérieur, insatiable. Il se répand, assèche ma peau, me paralyse d'effroi. La mort rôde autour de moi, mon cœur s'est brisé, mon âme s'est flétrie. Cullen est mort. Mort à la lecture des mots effroyables de sa mère. Un bruit métallique me tire de ma torpeur : Niamh dépose Rébellion à mes pieds. Cette arme... léguée par Kieran pour finir le sale boulot. Nouvel élan nauséeux.

— Maintenant que tu connais toute l'histoire, tu sauras quoi en faire, déclare-t-elle simplement.

— Tu parles...

Cette colère sourde qui me hante sans cesse. Le monstre. Il habite Kieran aussi. Il me l'a transmis, d'une manière ou d'une autre. Il le refoule sous un air glacial et calculé, mais j'ai percé son secret. Son monstre de la colère lui a permis de porter le coup fatal à maman. Rébellion reflète cette situation horrifique.

Niamh me considère de ses yeux vairons où règne une pitié dont je me passerais bien. Comment un homme qui se respecte accepterait-il de blesser la femme qu'il aime ? De la tuer ? Continuer à vivre comme avant l'acte ? Je revois mon poing, prêt à s'abattre sur Karah. La gifle à Léanne. Les lunettes cassées de Tahamt. La vérité

m'étouffé : le monstre de la colère n'existe pas. J'incarne le monstre. Les crampes de mon estomac s'intensifient.

— Laisse-moi Niamh...

Pour la première fois depuis mon enfance, je pleure à grands flots en public. Incapable de me contenir davantage, je lâche prise et tant pis si ma faiblesse répugne Niamh. Un soulagement intense se déverse sur mon âme, coule sur mes muscles et mes nerfs. La délivrance, enfin.

Les bras chauds de Niamh entourent mes épaules gelées, sans pression. Je sens toute son énergie positive se transmettre de son corps au mien. Aux antipodes de la malveillance. La fille du Diable... Elle se colle contre moi et je réponds à son étreinte avec une infinie passion. Je serre, fort, plus fort encore. M'enivre de son parfum naturel. Parcours son dos de mes mains en caresses innombrables et implorantes de son contact.

Sa douce chaleur se répand sur mon corps et dans mes veines. Les sanglots se tarissent au profit d'une quiétude bienfaitrice. Au-dessus de nous, la lune se fend de quelques larmes sélénites qui s'écrasent aux alentours dans un *plac!* à peine audible contre le bitume ravagé et la neige durcie. Mon mal-être la chagrine. Des flashes de ma vie depuis l'avènement de la Nuit Éternelle s'imposent dans mon esprit. Je prends conscience de l'impact de ma présence : les arbres blancs qui se trouvent justement au-dessus du bunker comme une arche protectrice et dont la vie ne tient qu'aux pleurs de la... ma seconde mère... Sa tristesse concordante à la mienne... Cette certitude qu'elle me comprend et me guide. Les chemins de lumière... Le fils de la lune. Seule source de luminosité à Monroe. La lumière dans les Ténèbres.

Niamh se rétracte.

— Non ! supplié-je.

Nos lèvres se frôlent et, enivré de son être, je les happe au passage, avec une délicatesse propre au premier baiser timide, presque farouche, inquiet de dépasser une limite tant convoitée. Mes mains exercent une pression sur ses hanches à mesure que mon cœur s'envole. Pour mon plus grand bonheur, elle répond à mon baiser de toute son âme. Ses bras entourent ma nuque, son bassin se colle au mien tandis que je caresse avec une infinie douceur le tissu de ce t-shirt qui sépare la pulpe de mes doigts de son dos. Sa bouche se retire, elle enfouit sa tête au creux de mon cou et nous nous enlaçons un moment. J'accueille avec joie cette quiétude née de notre union.

Une vague de froid me ramène à la réalité. Je me détache de Niamh, non sans rechigner, pour capter le regard de ma mère sur le porche. Elle sourit et, autour de nous, les *ploc!* ont cessé. Malgré le danger, je m'approche d'Helen. Le gel m'accapare, m'enivre tout entier, bientôt, mes muscles tremblent pour se réchauffer. J'aimerais tant la toucher. Le bout de mes doigts frôle les siens. Je me souviens :

— Tu as inventé une chanson sur le rythme de la mélodie de la boîte à musique, n'est-ce pas ?

Elle acquiesce, heureuse que mes souvenirs reviennent enfin. Je poursuis :

— Je ne me rappelle plus des paroles... mais ça parlait de la lune.

Nouveau mouvement positif de la tête. La chanson aux paroles étouffées se répercute à mes souvenirs. Comment n'ai-je pas pu

m'en rappeler plus tôt? J'appelais mon père, terrorisé, car une Ombre se tapissait dans les recoins sombres de ma chambre.

— Il n'y a pas de croque-mitaine, tu vois ?

Oui, je vois. Il s'agissait de ma mère. Morte des mains de celui qui tentait de me rassurer par ces belles paroles. Qui m'a offert une arme pour que j'achève son œuvre.

—... tu as toujours essayé de me prévenir... mais je n'ai pas compris.

Mes doigts frôlent les siens, sa peau ténébreuse éveille un frisson le long de mon échine. Dire que je voulais la tuer. L'anéantir. Ma propre mère. Je tombe à genoux :

— Pardonne-moi ! Je ne savais pas...

Elle frôle quelques mèches de mes cheveux blancs, de la fumée s'échappe de mes lèvres, mais je ne m'en inquiète guère. Dans mon ventre bout à nouveau la colère. Cette fois, elle connaît son destinataire : Kieran. Unique fautif de notre vie éclatée. Celui pour qui j'aurais donné ma vie, celui pour qui je l'ai risquée sans me poser la moindre question, celui pour qui j'ai perdu mes camarades alors que je les aimais depuis toujours. Je me relève, déterminé.

— Je dois retourner au bunker, déclaré-je d'une voix blanche, viendras-tu avec moi ?

Elle réfléchit, l'espace d'un instant, avant de porter ses mains en coupe sous les miennes. Mon journal se trouve entre elles et me permet de ne pas geler. Cette impression de contact physique me réchauffe l'âme.

— Elle restera avec toi aussi longtemps qu'elle le pourra, explique Niamh, mais si les Supplices ou les sbires de *Dràsil* la trouvent, elle devra retourner dans les Enfers... et moi aussi.

— *Dràsil*?

— C'est mon... ma... père ? Mère ? Comment on dit ça, en un seul mot ? Neutre.

— Euh... parent ?

— On va dire ça.

Je hausse les épaules :

— Du coup, *Dràsil*, c'est le Diable ?

Niamh croise les bras :

— On ne l'appelle pas comme ça, par chez nous. Mais si ça te paraît plus clair alors... OK. Va pour Diable.

Maman attrape mon journal, l'ouvre à une page au hasard et inscrit dans un coin :

Il est temps d'avoir une petite réunion familiale...

Je récupère Rébellion au sol et l'accroche à nouveau à ma ceinture. Elle me convient toujours. Ce n'est pas une rébellion contre les Ombres que je dois gagner, mais ma propre rébellion contre ma famille. Je dois m'émanciper et grandir. Je profite que maman tient mon journal pour lui demander :

— Tu es la maîtresse des Ombres, n'est-ce pas ?

Sa réponse ne se fait pas attendre :

Seulement les Mânes. Je ne contrôle pas les Supplices, ni les Gardiens, ni les Cavaliers. Encore moins Légion. Dràsil. Le Diable. Appelle cette entité comme tu veux.

— Il a trente-six noms, ce gars-là ?

Légion n'est pas un gars. C'est compliqué. Pas important en ce qui te concerne.

— Je vois... Si tu contrôles les Ombres, pourquoi m'ont-elles blessé ?

Je lui montre mes doigts manquants pour preuve. Elle griffonne :

Je n'étais pas à Monroe, quand c'est arrivé... J'étais dans les Enfers. Je n'avais aucun contrôle. Désolée, mon chéri.

— D'accord... Garde mon journal pour l'instant, si j'ai d'autres questions... on ne sait jamais. Mes camarades ?...

Dans les Enfers. Ils vont bien, pour l'instant. Nous en reparlerons après notre... entrevue... avec Kieran.

Ma main se resserre sur celle de Niamh, elle se colle contre mon bras, avide de mon contact. Je repense à ce baiser qui nous lie et une bouffée d'orgueil me gonfle la poitrine. J'appréhende où me mènera une idylle avec la fille du Diable, mais en tant que fils de la lune, je m'apprête à braver tous les obstacles sur notre route. Car celui qui erre dans les Ténèbres, Demain, ramènera la lumière.

30. UNE FLAMME QUI VACILLE

La dispute entre Karah et Kieran s'élève et se mêle aux rires moqueurs des Ombres. La coupole d'arbres blancs protège le bunker, maman s'arrête à leur orée tant la lumière la brûle. Papa... l'homme qui m'a élevé l'espace de quelques saisons se raidit face au froid glacial qu'Helen répand. Ses yeux aux émeraudes perçantes se tournent vers nous et nous fixent d'une intensité nouvelle. Ma tante est trop épouvantée par les actes de son frère pour le remarquer, mais Kieran pâlit au point d'obtenir une teinte grisâtre. Une Ombre, une Démone et une Entité céleste viennent à sa rencontre alors qu'il avait espéré nous éloigner. La bile, déjà, me monte à la gorge.

Dans les yeux du meurtrier, la flamme vacille. Karah s'est tue, elle nous observe avec effroi. Tahamt et Léanne assistent au spectacle depuis la porte du bunker. Dans sa sagesse, Kieran reste à l'abri, dans la lumière que génèrent les arbres blancs ; mon cœur cogne dans ma poitrine. Son regard passe de ma personne à Niamh, puis à Helen avant de revenir sur moi. Les traits de Maman s'affaissent, je lis sur son visage toute la souffrance et la douleur qu'elle endure en la présence de son bourreau et homme qu'elle aimait tant. Son aura pulse, elle se prépare à la confrontation.

— Vas-y. Dis-le.

Je défie l'homme du regard, il feint l'incompréhension. Il se fend d'un sourire contrit et cherche une rédemption que je ne saurai lui accorder. Je poursuis, non sans cacher le trémolo dans ma voix :

— J'ai passé la majeure partie de ma vie à t'attendre... tout ça pour apprendre combien tu me hais. Espèce de salaud...

Je susurre :

—... assassin.

Le coin supérieur de ma lèvre s'agite dans un spasme. Dans mes veines coule la colère liquide. Même si je réfrène mes ardeurs, j'ai envie de lui faire du mal. Une tentation, une seule, et je ne répondrai plus de rien. Alors, le meurtrier, incapable d'imaginer ce qui se trame dans mon corps, tente de me mentir, comme si je méconnaissais son histoire et la mienne.

— Comment peux-tu croire des balivernes pareilles ? Tu crois que je t'aurais élevé sans t'aimer ? Ça n'a pas de sens, tu t'en rends bien compte !

Son pathos ridicule m'arrache une grimace de dégoût. La suspicion se lit dans son regard quand ses iris rencontrent Helen avant de se plonger dans mes prunelles avec une détermination surprenante :

— Je ne sais pas ce qu'elle t'a dit, mais elle a forcément tourné les choses à son avantage.

Ma colère se mue en rage, nos chaleurs se confondent malgré le gel ambiant et dansent autour de nous dans un ballet funeste. Une pulsion meurtrière s'empare de moi. Les arbres représentent notre

arène et l'inquiétude sur le visage de Tahamt témoigne de toute la tension qu'on génère.

— Si tu savais, lui craché-je à la figure, combien j'ai pleuré pour toi. Combien j'ai espéré ton retour d'entre les morts. Toi, mon pilier, mon protecteur. Mon Chevalier. Ah ! Quel modèle de loyauté !

Les griffes de la haine me lacèrent les côtes et la chair.

— Cullen...

Sa main agrippe mon épaule.

— Ne me touche pas ! Tu ne pouvais pas m'aimer pour ce que je suis, hein ? C'était trop te demander ?

Léanne porte une main à sa bouche tandis que Niamh évite d'intervenir. Après tout, elle n'est que la guide. Ma mère s'entoure d'Ombres, comme des tentacules prêts à jaillir sur notre opposant. Une vision de quinze ans plus tôt s'arrache à mon esprit. La même femme. Les mêmes tentacules. Mon père et moi, perdus dans le noir d'une ville en ruine. La boucle arrive au terme de son cycle. Tahamt m'interpelle, il s'approche pour me contenir :

— Reste en dehors de ça ! vociféré-je en plaquant une main devant lui.

Kieran s'accorde un bruit de bouche, conscient d'être coincé, et, malgré mon état flamboyant, se permet de nouvelles provocations :

— Qu'est-ce que tu crois ? Je me suis réveillé un beau matin en me disant : « Tiens, et si aujourd'hui, je reniais l'enfant que porte ma femme ? » ou encore : « Et si je lui plantais un couteau dans le ». . .

Il ne finit pas sa phrase. Rattrapé par toute l'horreur de son geste passé. Ses mots m'arrachent les entrailles, un hurlement se brise dans ma gorge, le volcan de la rage entre en éruption, rien ne pourra plus l'arrêter désormais. La migraine s'annonce, mes tempes pulsent, douloureuses sous l'afflux de sang bouillonnant.

— C'est vrai, Cullen. La première fois que je t'ai vu... j'ai compris. Comment aurait-il pu en être autrement ? Je veux dire... Ça saute aux yeux.

Il m'attrape par le col de ma veste et me tire contre lui, nos visages sont si proches que je peux sentir son haleine âcre.

— T'es tout ce que je voulais. Et voilà que t'étais pas de moi. Mais c'est pas pour ça que... qu'on en est arrivés là, Helen et moi. Jamais je n'aurai blessé la femme que j'aime. Pas intentionnellement.

Helen reste bouche bée face à une telle déclaration.

— Elle ne t'a pas tout dit. Elle m'a manipulé. Et toi aussi.

Il s'essuie le visage du revers de la main, Helen arbore à nouveau un air neutre. Son âme n'a vacillé qu'un instant. Un reste d'amour enfoui dans son cœur gelé. Mais elle a trop souffert pour se contenter d'une si faible explication. Un cri étouffé s'échappe de ses lèvres, les tentacules de maman l'entourent, prêts à s'abattre sur la cause de ses éraflures.

Manipulé. Je me prends d'un rire nerveux. Grotesque. Presque jouissif. Les yeux encore embués d'une rage dévastatrice, je demande à mon rival :

— Tu crois vraiment que je vais me contenter de ces inepties ?

Avec des gestes véhéments et grossiers, je théâtralise la tragi-comédie qui se joue devant les yeux de ma tante, ma protégée et mes amis. Un public. Un public devant une pièce truculente. L'histoire de la famille Fierce, la bien-nommée !

— Comme par hasard, il s'agit d'une espèce de manipulation psychique. C'est pratique ! La lune, l'astre au-dessus de nos têtes, aurait donc, non seulement, le pouvoir d'engendrer un fils, mais également de manipuler l'esprit sain d'un homme et d'une femme pieux !

Tout à coup, la scène ne m'amuse plus. Dans un rictus de dégoût, je rétorque :

— T'es qu'un imposteur. Un acteur...

D'une voix rauque, j'insiste sur mes derniers mots :

—... et un putain de meurtrier.

Autour de nous, les Ombres s'invitent dans la danse. Leurs ricanements me tapent sur les nerfs et nous échauffent davantage. Enfin un moment où on se ressemble. Son air glacial fond sous le feu dans son âme. Son monstre de la colère. Il se réveille. Ses yeux sont injectés de sang, il rétorque :

— Retire tout de suite ce que tu viens de dire.

Je crache au sol. Plutôt crever. Ni une, ni deux, Kieran se jette sur moi, les mains en avant. Je tombe sur le bitume. Les racines des arbres appuient sur ma colonne vertébrale. Je grimace. Les doigts du meurtrier m'enserrent la gorge. L'air se tarit. Pas le temps. Trouver une parade. Autour de nous, les ricanements des Ombres et les cris de mes camarades. Son point faible, son bras, tremble, incontrôlable.

J'en profite pour asséner un coup de coude. Il lâche prise dans une grimace. Je le renverse, à l'image de la situation. Coup de poing dans la mâchoire. Bon sang, que ça fait du bien !

— C'est moi qui vais t'assassiner ! Tu vas endurer ce que t'as fait subir à ma mère, enfoiré !

Nouveau coup sur l'autre joue. L'excitation s'empare de tout mon être, la vague de rage afflue, se rétracte avant de revenir. Tahamt, Karah et Léanne s'y mettent à trois pour me retenir. Mes yeux lancent des éclairs meurtriers. Mon imposteur de père. L'ennemi à abattre. Les Ténèbres, c'est lui. Moi, j'incarne la lumière. Je triompherai. Léanne tremble, paralysée. La colère retombe à mesure que je la laisse se répandre sur Kieran.

Ma mission pour la réduire à jamais au silence : me débarrasser de la cause des éraflures. Celles-là mêmes qui ont détruit la ville où je suis né, qui ont étouffé l'enfant heureux que j'étais pour me jeter dans les abîmes effroyables d'un monde de noirceur. Celles, aussi, qui ont plongé ma mère dans la mort et aux Enfers. Tahamt parvient à se positionner devant moi, non sans mal face à ma force destructrice, tandis que l'imposteur tente de se relever, une main contre sa bouche ensanglantée. Les yeux noirs de mon meilleur ami se fondent dans les miens, il m'oblige à porter toute mon attention sur lui :

— Cullen ! Cullen, arrête ! Regarde-moi ! Calme-toi, je t'en prie.

Les femmes n'osent me lâcher, de peur que je n'assène un coup fatal au faux père. Les jointures de Tahamt blanchissent contre mes muscles raides, prêts à frapper encore pour me libérer de l'étau de la colère.

— Tu vaux mieux que ça, reprend-il, tu vaux bien mieux que ça. S'il se relève pas... s'il meurt... tu seras comme lui.

Mon front s'effondre contre le sien, mon corps hurle toute sa douleur. À trois, ils me soutiennent. Ils m'entourent, plus chauds et palpables que toutes les Ténèbres. Mes yeux se ferment, Tahamt me murmure de me ressaisir. Je suis un Chevalier. Je suis capable du meilleur. J'annihile le monstre de la colère. Reprends le contrôle. Les mots de Tahamt me ragillardissent. Mes doigts fourmillent, j'hyperventile. Tout à coup, un nouveau cri. Kieran...

Les tentacules d'Ombres l'enserrent, il peine à respirer, sa peau bleuit. Dans ses yeux, la flamme vacille. Ses poumons gèlent petit à petit, seul un cri rauque et saccadé s'échappe de ses lèvres, ainsi qu'un peu de fumée. L'éclat lumineux dans ses prunelles tressaute, bientôt soufflé par le gel de l'âme. Il va mourir si je n'agis pas. Ma mère deviendra une meurtrière, elle aussi. J'hésite. Ses yeux se révulsent. Pas de coma, cette fois. La mort, pure et simple. Les tentacules fument sous la chaleur des larmes sélénites alentour, mais tiennent bon.

— Kieran ! vocifère Karah, les mains sur Salvacio sans savoir où tirer sans blesser son frère.

Les tentacules, trop agiles, esquivent chaque flèche avec une facilité déconcertante. Ma tante, impuissante, s'effondre face à un spectacle dont elle ne peut modifier l'issue.

— Cullen, fais quelque chose ! J't'en supplie ! J'te jure qu'il t'aime. Rappelle-toi, quand t'étais petit. Il a toujours été là pour toi. Que tu l'veuilles ou non, c'est ton père. Par pitié ! Ne laisse pas mon petit frère mourir.

« Un Chevalier aide les plus faibles, tu comprends ? ». Le visage de Kieran s’immisce dans mes souvenirs. Il me porte. Me donne Solas. M’apprend les rudiments de la chevalerie. Lui qui, Hier, s’avérait être un chef. Son parfum vanille. Sa chaleur. Sa protection constante. La tendresse dans son regard. Le même homme agonise devant moi, pourtant, je le reconnais à peine. « Mon tout petit. ».

J’attrape Rébellion, la lumière qui s’en dégage nous aveugle tous un instant, mais déjà je fonds sur les tentacules pour les défaire une à une. Maman, éblouie, rappelle ceux que je ne sectionne pas. Nos regards se croisent. Elle ne comprend pas mon geste. Kieran tombe au sol, le souffle saccadé. La flamme dans ses yeux danse comme si elle cherchait un nouvel équilibre. Elle grandit, retrouve toute sa force, doucement, apeurée à l’idée d’être soufflée pour de bon au prochain assaut. Il survivra. J’arbore un air neutre qui l’humilie davantage.

— Tu as raison, Tahamt, déclaré-je d’une voix forte, on vaut mieux que ça.

Le visage de mon meilleur ami se radoucit. Karah se rue sur son frère pour l’aider à se remettre tandis que Niamh s’aventure dans mes bras – ô sensation grisante ! Même la lune, là-haut, n’ose défier mon autorité soudaine. Les Ombres restent éloignées de Rébellion dont la flamme brille aussi fort que mon âme. Je suis en vie. La colère s’est mue en une confiance suprême. Oui, nous valons mieux. Nous sommes humains, nous nous battons pour de nobles causes. Le meurtre n’en fait pas partie. La survie, oui. La vengeance, peut-être. Grandir, à n’en pas douter. Le gamin meurt, l’homme naît de ses cendres.

31. PETITS MONSTRES

La terre gronde, mais les Ombres se taisent. J'arque un sourcil, tandis que nous restons tous à l'abri des arbres sélénites, à l'exception de maman. Karah maintient la tête de son frère contre ses jambes. La lèvre de ce dernier pisse le sang. Là, dans la noirceur des Ténèbres, des murmures s'élèvent. Me vrillent les tympan. Coulent dans mes os. Des silhouettes se détachent, petites, animales. Malformées. Les doigts de Niamh s'enfoncent dans mon bras, je réprime une grimace de douleur.

Les monstres arrivent en nombre. Je distingue un dragonnet, un chat sans yeux, un chiot à trois têtes, ainsi que d'autres créatures dont les espèces me sont étrangères. Je frémis devant ces êtres abominables, contre nature. Ils sont formés de volutes ténébreuses hypnotisantes... et elles s'avancent vers ma mère. Les Supplices s'invitent, elles se posent en cercle autour d'Helen tandis que les Ombres se prosternent les unes après les autres. Une entité ailée se détache de la Nuit Éternelle. Ni homme ni femme. D'une noirceur digne de son monde. À son tour, Niamh se prosterne.

— *Dràsil!*

Mon cœur rate un battement. Le Diable. Des sillons sélénites recouvrent ses volutes ténébreuses, comme des veines bien visibles,

mais d'une finesse inégalable. Ses cheveux, sombres, sont tirés en pointes vers l'arrière. Seuls ses yeux détonnent avec le reste de sa personne. Si les sclérotiques demeurent ébène, les pupilles, elles, arborent une jolie teinte argent. L'aura que dégage la créature impose sa puissance et son autorité suprême. Maman pleure, un genou à terre. Le visage du Malin se tourne vers elle, puis moi, puis Niamh, puis Kieran. Les autres ne l'intéressent guère.

Dans une langue inconnue, presque sifflante, *Dràsil* s'adresse à Niamh dont les tremblements demeurent l'unique réponse. Vient au tour de ma mère :

— Le pacte est rompu, Mâne. Tu connais le prix de ta témérité.

Les Supplices referment le cercle sur elle. D'instinct, je m'exclame :

— Non ! Je vous interdis de la toucher.

Je serre le pommeau de Rébellion dans l'espoir de donner plus d'impact à mes paroles. Le visage apeuré d'Helen me brise le cœur. Elle recule, mais se brûle à la chaleur nocive des larmes sélénites qui nous entourent. Elle me scrute afin de garder une image fidèle de son fils. J'ouvre la bouche, cherche à parler quand maman tend la main vers moi. J'essaie de m'en saisir, mais l'éclat des arbres la brûle. Elle hurle et son cri résonne dans l'abîme. Elle retire son bras et le serre contre sa poitrine tant la morsure de la lumière lui est insupportable. Les petites créatures grognent et la force à reculer vers les Ténèbres. Loin de moi.

J'arrache Rébellion à son fourreau. Le Diable se pare d'un sourire trop large, abject, et la commissure de ses lèvres remonte jusqu'aux pommettes. Spectacle grotesque. L'entité franchit la barrière sélénite,

ses doigts lèchent les flammes de Rébellion tandis que je serre les dents, à comprendre l'ampleur de son pouvoir. *Dràsil* plante ses yeux dans les miens, puis, avec lenteur, enfonce la paume de sa main dans ma lame. Aucune douleur. Ce que j'assimile à du sang gris s'écoule le long de l'épée. Sa tête à quelques centimètres de la mienne, la créature murmure :

— Les larmes sélénites ne peuvent rien contre les Entités Déchues, *Màne fraëg*.

Le monstre retire sa main et la blessure se suture de suite grâce aux volutes ténébreuses. Kieran se relève, non sans l'aide de sa sœur. Il titube, la peur dans ses émeraudes. *Dràsil*, qui arbore toujours son sourire immonde, le toise comme un vieil ami. Kieran crache du sang avant de coasser :

— Touchez pas... à mon fils.

Ses paroles me glacent l'échine, mais pas autant que celles de l'autre :

— À chaque fois que je te vois, tu pues l'impuissance, faux-père.

Son rire machiavélique emplit l'air. Sans transition, l'entité retrouve un air neutre.

— *Màne fraëg* reste ici. Toi aussi, Niamh. Ma déception n'est rien comparée au sort qui t'attend si tu retournes aux Enfers.

Je plisse les yeux, à me demander la signification du terme qu'emploie le Diable pour m'appeler.

— *Solen, Dràsil*.

Niamh se redresse, les yeux couverts de larmes. D'un geste, l'entité ordonne aux Ombres, aux Supplices et aux petits monstres d'emmener ma mère.

— Laisse-la partir, me supplie Niamh accrochée à mon bras.

Non. Je m'y refuse. Elle me demande l'impossible. J'interroge Maman du regard, m'attend à ce qu'elle la contredise, mais, au lieu de cela, elle porte une main à sa bouche et m'envoie le baiser le plus désespéré auquel j'ai jamais eu droit.

— Mais...

Les mots se meurent dans ma gorge nouée, Helen doit partir. J'en ignore la raison, pourtant dans sa façon d'être, de me regarder, je sais que si elle ne se plie pas à cette exigence, le prix à payer sera bien plus terrible.

Je m'arrache à l'étreinte de Niamh, lâche Rébellion et accours vers ma mère pour la prendre, pour la première et la dernière fois, dans mes bras aux muscles tremblants d'émotion. Le froid cadavérique m'assaille, Maman cherche à fuir l'étreinte, mais je la serre bien trop fort. Les pics de glace me transpercent les os, cristallisent mes poumons et me coupent la respiration. Ma vision se trouble, quand, enfin, je lâche prise. J'ai à peine senti les mains de Tahamt et Niamh contre mes épaules pour me repousser en arrière, trop engourdi par le froid polaire. Je tombe au sol. Par chance, je ne me brise pas en milliers de morceaux cristallisés. Au lieu de cela, Léanne intervient, pose son oreille contre mon cœur et une main contre mon ventre.

Je tente de parler, en vain. Mes cordes vocales sont gelées, incapables de vibrer. Les papillons noirs quittent ma vue, j'aperçois

maman ; quelques larmes sombres s'écoulent le long de ses joues. Ses lèvres sont étirées en un sourire où je lis une immense fierté. De la fierté. Maman est fière. Oui, fière de moi.

J'ai accompli la plus éprouvante des missions. Malgré le destin qui se joue, je parviens à esquisser un sourire à mon tour, rempli d'une confiance nouvelle. Sans détacher son regard, Maman recule, encore et encore, en compagnie des petits monstres, avant de s'évanouir tout à fait dans la noirceur de la Nuit Éternelle.

Quand je reviens complètement à moi, je demande à Léanne de m'aider à me relever. Je chancelle avant de retrouver tout mon équilibre et la remercie d'un signe de la tête. Ses yeux gris s'inquiètent :

— Je... je vais bien, la rassuré-je, il fallait que je le fasse.

Derrière moi, j'entends Kieran ricaner. Avec un rictus, je me tourne vers lui, le regard en plongée, à le dénigrer comme il le mérite.

— Qu'elle reste donc dans les Ténèbres. C'est là qu'est sa place.

Je serre les poings, la colère grogne dans mon ventre.

— Oh ! Toi, ta gueule ! Ouvre-la encore une fois, et je te jure que...

J'allais lui asséner un nouveau coup quand Tahamt s'impose.

— Tu comprends rien, déclare Kieran sans aller plus loin.

Rien à foutre. Je ne veux plus l'entendre.

Je me dégage de la poigne de mon meilleur ami, rajuste ma veste et me racle la gorge. Je demande à Niamh :

— Tu peux m’expliquer ce qu’il vient de se passer ? Où est-elle partie ?

La jeune femme s’approche de moi, nos corps se touchent presque, son parfum m’enivre. Cette fois, ce n’est pas la colère qui fourmille dans mon ventre. C’est le désir de happer ses lèvres pulpeuses. La sentir contre moi. Que la chaleur de nos corps ne fasse qu’un et que nos âmes s’unissent avec la lune pour témoin éternel de notre passion. Quand elle prend la parole, cependant, je réfrène tant bien que mal le feu dans mon ventre :

— Tu as entendu *Dràsil* comme moi... Elle est aux Enfers, désormais. Et moi... moi, j’en suis bannie.

Elle se pare d’une moue boudeuse.

— Niamh, il parle de quel pacte ?

— Ne mégenre pas *Dràsil*, ça lui est insupportable.

Devant ma surprise, elle abrège :

— C’est une trop longue histoire. Juste... fais l’effort.

Je n’en reviens pas qu’elle me demande cela à un moment pareil, mais je réfrène ma frustration :

— Oui, bon d’accord. Donc, ce pacte ?

— Elle l’a fait à mon insu, mais quand elle est revenue aux Enfers après l’arrivée des Ténèbres dans ton monde, je l’ai forcée à me révéler la nature du second pacte.

Elle passe une main dans ses cheveux roux, comme si ses tempes la faisaient souffrir face à ce souvenir. Je n'ose imaginer sa vie derrière le Voile.

— La seule chose qu'elle voulait, c'était te retrouver.

J'entends Kieran renâcler, mais ne lui apporte aucun crédit. L'argent de mes yeux reste rivé sur ma si mystérieuse Niamh. Elle se détourne, fait quelques pas :

— *Dràsil* n'est pas tendre, dans ses demandes. L'Entité a accepté celle de ta mère, mais rester à la fois si proche et si éloignée de toi ne la satisfaisait pas. Si elle a bien outrepassé le pacte avec *Dràsil*, alors... il y a avait forcément des conséquences et je ne suis pas étonnée que les Ténèbres aient suivi ta mère pour se répandre hors des Enfers...

Des exclamations outrées s'élèvent, personne ne croit de telles balivernes. Sauf moi. Car Maman a écrit une partie de tout cela. Karah s'offusque :

— T'es en train de me dire que si on souffre le martyr depuis quinze ans, c'est parce qu'Helen a lâché les Ténèbres sur Monroe... exprès ?

Niamh hausse les épaules comme s'il s'agissait d'une évidence :

— Elle n'avait pas prévu qu'autant de temps passe.

Oui. Il s'étire. S'arrête. Se contracte. On en perd toute notion dans les Enfers.

Kieran hoche la tête d'un air désolé, les traits de son visage s'affaissent, il a pris dix ans d'un coup. Les iris suaves de ma

protégée se fondent à nouveau dans les miens, une douce chaleur se répand en moi.

Je me baisse pour attraper Rébellion, toujours au sol.

— Elle est repartie derrière le Voile ?

Niamh acquiesce.

— Rassure-moi, tu vas pas y aller, hein ?

La voix de Tahamt trahit ses frayeurs. Il hausse une épaule :

— Tu peux pas me laisser ici..

Léanne l'interroge du regard. J'attrape Tahamt par la nuque et pose mon front contre le sien.

— Cherche pas, déclaré-je, tu peux pas venir, tu dois t'occuper de notre infirmière et de ma tante.

Karah s'offusque :

— Jamais de la vie je te laisse passer ce Voile tout seul ! D'ailleurs, t'y vas pas ! Je vois même pas pourquoi la question se pose !

— Ce n'est pas une question. Vous restez là, c'est un ordre.

— T'as pas intérêt, s'exclame Kieran, je ne te laisserai pas foutre ta vie en l'air comme ça !

Je me tourne vers Niamh :

— Tu es bannie... Tu ne viendras pas avec moi.

— Comme si j’allais commencer à écouter *Dràsil* aujourd’hui ! OK, je suis morte de trouille... mais, je viens. Tu ne survivras pas là-bas tout seul, crois-moi. Et puis, on a une quête à terminer.

— Quelle quête ? demande Karah d’un ton désabusé.

La jeune femme s’exclame alors :

— Ramener la lumière dans les Ténèbres, bien sûr !

Rébellion en main, sous l’éclat de la lune ronde et des arbres sélénites, je brille de mille feux. Chacun semble prendre conscience du rôle que je joue dans cette partie d’échecs.

— Je t’en prie, reprend Kieran, ne fais pas ça... je sais que, là tout de suite, tu ne veux pas m’écouter, mais entends-moi. Tu t’enfonces aveuglément dans une situation que tu ne connais pas.

Je bombe le torse, jamais je n’ai été aussi sûr de ma personne :

— Je sais ce que j’ai à faire. Et si tu t’avises de m’en dissuader, je te pourfends le crâne de cette lame. Ne crois pas que j’en suis incapable.

— Je te suivrai, déclare-t-il sans plus de cérémonie.

Son regard s’assombrit. Ma lumière irradie le monde. Je persiste dans l’humiliation, bien conscient de ma méchanceté. Oh, il ne mérite que ça, ce meurtrier !

— Sérieusement, quel égoïste tu fais ! Si je pars dans les Ténèbres, la lune me suivra et les Ombres aussi.

Je m’adresse à tous, d’une voix forte :

— Je peux ramener votre soleil ! Il me suffit de passer le Voile. Oseriez-vous me retenir, moi, un seul homme, alors que vous pourriez œuvrer pour le bien commun ?

Je sens bien qu'ils veulent répondre, me retenir ou encore venir avec moi, mais leur instinct de survie les maintient au sol, sous ces arbres sélénites si sécurisants.

Kieran a les larmes aux yeux, tout comme les autres :

— J'ai fait des erreurs, mais... si tu pars, crois-moi, je te retrouverai.

Autour de nous, les Ombres sont revenues, leurs rires s'élèvent, elles s'amuse du spectacle. Tahamt se perd dans mes bras, il gémit :

— Soriba est parti. J'ai plus que toi, tu peux pas m'faire ça !

— Ton frère est aux Enfers. Nos camarades y sont tous. Je vais les chercher.

— Les Ombres ne vous laisseront pas venir avec nous, déclare Niamh. Le Voile ne vous laissera pas passer.

— Pourquoi ? s'acharne Karah. Pourquoi vu que nos frères d'arme ont tous disparu là-bas ?

— *Dràsil* fait les lois des Enfers. Pas moi. Les Vivants n'ont rien à faire au royaume des morts et des entités démoniaques. Je pense...

Elle tourna la tête vers moi :

— Je pense qu'il attend Cullen. Parce qu'il est des nôtres et n'a pas sa place ici.

— Foutaises ! crache Kieran.

— T'as intérêt à prendre Rébellion avec toi ! Dès que j'ai créé de nouvelles armes, on vient te chercher. Je te l'jure mon pote !

Les larmes de Tahamt m'attirent un pincement désagréable dans la poitrine :

— Arrête, lui murmuré-je, t'es pas un combattant.

Il se retire, s'essuie le nez du revers de la main avant de s'exclamer :

— Je te prouverai le contraire !

Je souris, attendri devant cet air de gamin effronté.

— J'ai encore mon arme, je viens avec toi, reprend Karah tout aussi têtue.

— Seule la lumière doit émerger dans les Ténèbres, ajoute Niamh pour la dissuader.

— En plus, renchéris-je, tu dois garder un œil sur ton frère. Il a l'envie suicidaire de me suivre aussi.

Karah éclate en sanglots.

— Eh bien nous s'rons deux, parvient-elle à articuler.

Niamh s'avance vers mes camarades, dans l'espoir de leur faire comprendre toute l'étendue de la situation :

— Cullen et moi serons les seuls autorisés à franchir le Voile et les portes des Enfers. Vous devez rester. Profitez du soleil. De la vie. Ne le suivez pas, je vous en conjure.

— Restez au bunker, conclue-je, puisse la lumière vous guider en ces temps troublés.

Rébellion toujours en main, je me détourne de mes camarades pour m'enfoncer à mon tour dans la Nuit Éternelle. Au loin, j'entends les vociférations de Kieran s'élever dans les airs :

— C'est moi, ton père ! N'oublie pas ça ! C'est moi qui t'ai élevé ! Je viendrai te chercher, Cullen ! Jusqu'au bout des Enfers, s'il le faut !

Le cœur lourd, je continue de marcher un long moment. Niamh me suit, elle n'ose m'interrompre dans ma détermination. Rébellion maintient les Ombres à distance. Sur le chemin, je rencontre ce qui était, Hier, un abri de bus. Il est en ruine, le toit s'est affaissé, les carreaux ont explosé. Mais, dans la partie réservée aux publicités, un enfant et son père se sourient et retiennent mon attention. Le garçon est heureux, car son père tient un jouet dans la main. Ils s'amuse ensemble. Ma gorge se serre au souvenir de ma propre enfance. Mon chevalier...

C'était Papa qui m'avait offert mon chevalier, Solas. C'était aussi lui qui m'avait appris le code d'honneur des Vespéraux avant l'avènement de la Nuit Éternelle. C'était aussi lui qui venait, le soir, quand je faisais des terreurs nocturnes et qu'il fouillait chaque recoin de la pièce pour m'apaiser. Il m'avait aimé. Il avait fait des erreurs, mais il m'avait aimé.

Niamh pose une main compatissante sur mon épaule :

— Nous sommes issus de familles... à part, déclare-t-elle.

Quelques larmes sélénites tombent sur mes cheveux.

— Kieran et moi... on a quand même passé de sacrés bons moments ensemble.

J'avais une famille. Elle s'est dissoute. Rien ne sera jamais plus comme avant. Les yeux vairons de Niamh se perdent dans le vague. Le silence nous entoure, à l'exception des rires macabres, puis elle finit par murmurer :

— Avec *Dràsil*, ce n'est pas toujours la fête non plus.

Sans un mot de plus, elle se remet en marche. Je prends conscience de notre destination. L'endroit où Niamh a vécu depuis toujours. Un endroit sans amour. Un endroit maudit. Où mort et désespoir règnent en maîtres. Ma protégée a-t-elle seulement une mère ? J'en doute. Sur le boulevard de la Paix, la jeune femme s'arrête à proximité de la rame de tramway abandonnée.

— Arrêtons-nous là. Tu dois te préparer à ce que tu vas devoir affronter.

Ses mots se répercutent sur mon âme, tels des coups de fouet. J'inspire profondément, peu sûr d'être vraiment prêt à ramener la lumière dans les Ténèbres. D'ailleurs, je serais étonné que le Diable attende ma venue avec impatience. Nous montons dans la rame. Je trace une première ligne de flamme sélénite entre les deux rangées de fauteuils, de chaque côté, pour nous protéger des Ombres qui rôderaient dans les parages.

— Pourquoi *Dràsil* n'a pas rappelé ses Ombres ?

Niamh ricane :

— Arrête de l'appeler comme ça ! Ce n'est pas *Dràsil*, pour toi. Ça signifie « papa » ou « maman », je crois te l'avoir déjà dit. Si tu veux lui donner un nom neutre, tu peux l'appeler Légion.

— Légion ?

— Longue histoire. Pas envie de te la raconter maintenant.

Je hausse les épaules :

— Peu importe. Tu n'as pas répondu à ma question.

— À mon sens, c'est parce qu'ils sont liés au pacte de ta mère. Ils ne retourneront aux Enfers qu'avec toi. J'imagine. Sinon... je ne sais pas.

Nous nous assoyons à même le sol. Depuis les fenêtres brisées, je remarque la lune qui, comme à son habitude, nous observe, plus ronde que jamais.

32. LES AMANTS DU CLAIR DE LUNE

L'espace étroit dans le tramway atténue l'emprise du froid ambiant sur nos membres. Le corps de Niamh m'apporte une chaleur bienveillante, ainsi que son fouet. Celui-ci traîne le long de sa jambe, je ne me souviens pas l'avoir vue le dégainer, mais qu'importe. Cette arme et Rébellion entre nous fournissent une aura protectrice contre nos rivales restées à l'extérieur. Les rayons de lune filtrent à travers les vitres brisées et nous baignent de leur lumière.

En silence, nous écoutons les bourrasques s'échouer sur les ruines, mais, déjà, mon esprit vagabonde. Les Enfers m'attendent et ma gorge se noue à cette perspective. J'imagine les obstacles qui se dresseront sur mon chemin, sans grand succès. Je m'enfonce dans l'inconnu. L'insécurité. L'incertitude. Je déglutis avec difficulté et soupire sous le poids du devoir quand Niamh me prévient :

— Les Enfers seront différents de ce que tu t'imagines. Les vivants ont une vision biaisée de l'endroit, persuadés que seules les âmes impures y sont jetées. Mais, c'est faux. Toutes les âmes, sans exception, s'y retrouvent un jour ou l'autre.

Mon cœur rate un battement, les yeux de Niamh se perdent dans le vague. La vérité m'éclaire : je vais mourir. Personne ne revient du

royaume des Morts. Jamais. Voilà pourquoi aucun homme n'est jamais reparu de ce côté du Voile. Mon instinct de survie se révolte. M'impose des images d'Hier, d'Aujourd'hui ; véritable déferlante pour me raccrocher à la vie. Niamh sursaute, électrisée par une pensée soudaine :

— Je te protégerai, tu sais ?

Je hausse un sourcil, cette idée ne m'avait pas effleuré l'esprit. Ses pupilles vairons me fixent avec une intensité adorable :

— Quelle délicate attention ! Tu es gentille, mais je saurai me gérer tout seul, je pense.

Elle pouffe de rire et se moque :

— Quel brave Chevalier ! Je parie qu'il me faudra voler à ton secours avant même les portes des Enfers franchies.

— Je vois que tu as confiance en moi, ça fait plaisir.

Elle se mord la lèvre inférieure, sa pulpe blanchit avant de retrouver son teint rosé et humide si attirant.

— Les Enfers, c'est chez moi. Il ne m'arrivera rien. Mais toi... sans moi... tu ne t'en sortiras pas.

Son air malicieux m'excite. Une partie de moi veut lui prouver qu'elle a tort. Une autre, en revanche, lui fait confiance et accepte ma faiblesse.

— Mais, tu dois savoir, reprend-elle d'une voix plus faible, que je ne peux pas prendre de décisions pour toi. Je peux uniquement te guider. Tu comprends ?

Une mèche de ses cheveux rouges retombe sur son visage, je l'en débarrasse d'un geste de la main. La chaleur me gonfle les joues, je me racle la gorge :

— Je ne te laisserai pas te mettre en danger pour moi, tu seras ma guide aux Enfers, je l'entends. En revanche, au moindre problème, je continuerai seul. Ce n'est pas une question.

Niamh se pare de son air boudeur quand je dépose un doigt contre ses lèvres :

— Maintenant, dis-moi à quoi je dois m'attendre, dans cet endroit.

Son visage s'approche du mien, je lis sur ses traits toute la peur de se confronter à Légion.

— Ce n'est pas chaud... les corps des créatures infernales le sont parfois... ou alors ils sont glaciaux.

Pour allier le geste à la parole, sa main presque brûlante remonte le long de mon bras que recouvre le tissu sélénite. La sensation du toucher me fait frémir, malgré tout, elle est d'une douceur inégalable. L'envie de m'enfouir au creux de sa nuque me ravage les entrailles, mais je m'abstiens, non sans effort. La discussion s'avère trop sérieuse pour laisser libre cours à mes pulsions animales.

—... le reste du lieu est d'un froid polaire. La lune, quand elle s'y trouvait, pleurait sans cesse et ses larmes ont formé un océan autour duquel se trouve le royaume de *Dràsil*. Elle quittait les Enfers de temps en temps pour engendrer un enfant.

— Il y a d'autres fils de la lune ?

— Fils ou filles. Mais un seul à la fois.

Ses mains se referment sur les miennes, je perçois les pulsations de son rythme cardiaque à travers la peau.

— Désormais, si elle pleure, c'est parce que tu souffres. Si elle est ronde, c'est parce que tu es en bonne santé. Si elle forme un croissant, c'est pour te bercer.

Je frémis. Tout ce que dit Niamh, je le savais déjà.

— Si tu vas aux Enfers, elle te suivra. C'est pourquoi le soleil luirait à nouveau sur *Tiamat*, la Terre des Hommes, dès que tu auras dépassé le Voile, aux portes de la ville.

J'acquiesce, les yeux perdus dans la vague. La démonsse continue de décrire ce monde d'où elle vient et qui ne me sera plus étranger pour très longtemps.

— Une montagne de noirceur. Les âmes rampent pour y pénétrer. Ce n'est que cris et douleurs... les démons sont nombreux, l'horreur domine. Tu ne seras pas le bienvenu. Moi-même, malgré mon état de démonsse, j'ai vu des choses que je préférerais oublier. Je n'ai pas pu faire autrement... juste pour assurer la fierté de *Dràsil*.

J'ai l'impression d'entendre mes propres paroles. Je me dégoûte à l'idée que l'homme s'efforce de vivre uniquement à travers les yeux de ses parents.

— Légion... m'a appelé d'une façon bizarre tout à l'heure. Dans votre langue. Je n'ai pas compris.

Niamh réfléchit sans retrouver ce passage dans ses souvenirs. Ses bras tremblent tant *Dràsil* l'effraie. Je hausse les épaules :

— Laisse tomber... j'ai pas retenu le terme. C'est sûrement rien.

Mon instinct de Chevalier Vespéral reprend le dessus. Aider les plus faibles. Les protéger. J'entoure mon amie et ses mains caressent mes bras jusqu'à mes épaules où, de grâce, elles se posent, exténuées d'un tel voyage. J'ajoute « renverser Légion » à mon code d'honneur. Cette entité paiera le prix s'il ou elle s'aventure à toucher un cheveu de ma Niamh.

Elle me sourit, peut-être capable de lire mes pensées et ses lèvres s'approchent des miennes, au point où je sens son souffle chaud contre elles. Mon ventre fourmille, assailli de milliers de papillons. Je fronce les sourcils : une intense chaleur serpente le long de ma jambe. Le fouet de Niamh, il bouge tout seul. Je hoquette de stupeur :

— Pardon ! s'exclame Niamh. Je ne la contrôle pas toujours...

Ses joues s'empourprent, elle se détache malgré ma réticence. Je comprends soudain mon erreur : son fouet... est rattaché à son corps. Je me relève d'un bond :

— Oh bordel ! C'est une queue !

Humiliée, Niamh se campe sur ses jambes et me tourne le dos, à câliner son « arme » comme un animal meurtri. Une queue caudale, terminée en fourche.

— Ça va, s'exclame-t-elle, le visage cramoisi, je l'ai cachée autant que je pouvais, mais là... Je croyais que, seule avec toi... tu l'accepterais...

— Excuse-moi... ça me... surprend, c'est tout.

Je hausse les épaules, puis ajoute :

— Je me sens surtout très bête de ne pas l'avoir remarquée plus tôt. C'est comme si... je ne t'avais pas assez regardé alors que...

Je passe une main sur ma nuque, mal à l'aise. Trop tard pour retourner en arrière :

—... je passe beaucoup de temps les yeux posés sur toi.

À mon tour, d'être gêné. Mais Niamh se détend, jusqu'à se prêter à une confiance :

— Je peux l'agrandir et la rétrécir autant que je veux, du coup...

Mes doigts frôlent cette partie du corps de Niamh dont je ne soupçonnais même pas l'existence. Elle brille à la manière des larmes sélénites, pourtant sa chaleur est bien plus intense. Elle glousse :

— Arrête, ça me chatouille, tu sais ?

Je ris à mon tour et ses mains se perdent au creux de mon dos, tandis qu'elle pose la tête contre mon torse. Nos corps refusent de se lâcher, je dépose un simple baiser sur ses cheveux. Son nez frôle ma joue avant de me faire face, sa bouche est à nouveau toute proche de la mienne.

— Je sais que je suis bizarre, mais... j'aime être avec toi.

— Moi aussi, déclaré-je d'une voix chevrotante, j'adore ça.

Sans plus dire un mot, je dépose mes lèvres sur les siennes et m'enivre de leur goût fruité et de leur chaleur insolente. D'abord timides, nous nous unissons, mais, très vite, Niamh essaie de reprendre la conversation.

— Il nous faut... un plan.

Oui, sans doute. Mais, mes sens sont ailleurs, obnubilés par son être tout entier.

— Tu feras moins le malin devant le chien à trois têtes, au portail.

— Un... Ah carrément. Tu as raison, je vais paniquer.

Je persiste à l’embrasser sur chacune de ses joues rougies. Elle se raidit sous l’excitation contenue.

— Il faudra ramper... se laisser tomber... Chaque lieu à dépasser sera une nouvelle mort à déjouer.

Tout mon cœur hurle mon amour, la tenir contre mon corps me semble insuffisant, je me languis d’elle.

— Tu resteras auprès de moi, n’est-ce pas ?

Mes mains retombent le long de son dos, nos muscles s’êtreignent avec une ferveur indicible. Je l’estime trop loin de moi, mais si je la serre plus fort, je risque de l’étouffer.

— Bien sûr, murmure-t-elle, jamais tu ne survivrais seul, là-bas.

Je me réfrène un moment, me contente des baisers remplis de passion qu’elle veut bien me donner, puis, sans m’y attendre, Niamh prend les devants. Ses doigts graciles s’invitent sur ma nuque, mon cou, puis redescendent, téméraires, dans le col à demi ouvert de ma veste. Elle l’ouvre en un temps record et se presse contre mon torse nu. Mon rythme cardiaque s’accélère, je n’ai ni l’envie ni la force de ralentir ma Niamh dans ses actions. Ses bras entourent ma peau tiède et la réchauffent, un frisson d’allégresse m’assaille tandis que je serre ses hanches plus fort.

J'oublie le passé, le présent, me moque de l'avenir. Le temps de milliers de caresses, rien d'autre que Niamh ne compte. Je ne suis même plus sûr des raisons pour lesquelles je souhaite tant me rendre dans les Ténèbres. Au même instant, l'éclat de la lune me rappelle à elle. Mes mères. J'y vais pour elles. Pour ramener le soleil à Monroe. Pour redonner aux survivants l'opportunité de rebâtir leur vie. L'humanité tient dans mes actes. La tête me tourne, je refuse d'y songer davantage.

Je cesse alors d'embrasser Niamh, le souffle haché par l'émotion. Mes yeux lui vouent un amour éternel tandis que mes mains remontent le long de ses flancs, jusqu'à ôter ce pull qui l'emprisonne. Mes pensées se confondent à mes gestes. Moins je me confronte à la réalité, plus nos vêtements se déchirent sous l'envie insatiable de nous sentir vivants avant d'affronter la mort.

Incapable de me contenir plus longtemps, j'abats un flot de baisers sur sa nuque dénudée. Un soupir s'échappe de sa gorge, les mots sont inutiles pour me prouver son envie de continuer. D'aller plus loin. Nos peaux se mêlent l'une à l'autre, nous nous allongeons sur le sol, dans un commun accord silencieux, pour exprimer notre amour charnel. Avec la lune pour témoin, nous nous unissons, liés à jamais par notre engagement l'un vers l'autre.

La vérité me saute aux yeux. Niamh me laisse à peine le temps de m'y familiariser qu'elle m'alpague sous une nouvelle salve de baisers passionnés. Je l'aime. Rien de plus. La seule vérité. Mon cœur me conduit vers Niamh. Voilà pourquoi je lui ai sauvé la vie. Voilà pourquoi je l'ai amenée au bunker. Depuis le premier instant, nos âmes se sont reconnues et identifiées comme étant sœurs. Rien de ce que nous aurions dit ou fait ne nous aurait amenés sur un autre chemin.

Nos doigts s'enlacent avec passion, nos souffles se mêlent dans une danse gracieuse, nos corps nus s'attachent, frissonnants et brûlants. Petit à petit, nos hanches s'adaptent au rythme de notre amour, dans la plus belle expression. La queue caudale de ma partenaire s'enroule autour de deux de nos jambes, elle caresse les pores frémissants de ma peau sous laquelle mes muscles sont tendus, vibrants d'affection. Le feu dans nos yeux s'embrase, plus j'observe l'expression exaltée de son visage, plus je l'aime de manière inconditionnelle.

La fille du Diable. Le fils de la lune. Nous appartenons au même monde infernal. Niamh, ma guide dans l'inconnu, nymphe de mes passions inavouées. Chaque instant à ses côtés me rappelle les raisons pour lesquelles je me bats, pour lesquelles j'ai accepté de détruire cet enfant en moi pour devenir un homme mature, prêt à se sacrifier pour les siens. Ses lèvres frôlent mon oreille, son souffle saccadé m'enivre quand, soudain, elle susurre :

— Je t'aime.

Trois mots. Trois mots, mais une signification éternelle. Même les Enfers ne me paraissent plus si épouvantables. Me voilà prêt à les assumer, du moment qu'elle demeure à mes côtés. Sur le même ton suave, je lui réponds :

— Moi aussi, Niamh. Je t'aime plus que tout.

Nos destins se scellent. Nos âmes fusionnent. Jamais lumière n'aura brillé plus fort.

33. TOUT N'EST QUE SILENCE

Le dernier repos avant notre marche vers les Enfers. Les lignes de ce journal s'épuisent, tout comme mon crayon. Niamh, la tête sur mon épaule, suit le tracé de mes lettres sur le papier et, parfois, son ongle vient frôler un mot dont le sens lui échappe. Elle admire ma capacité à écrire. Les dessins que j'appose sur les feuilles manquent de sens pour elle, mais d'autres, peut-être, les comprendront Demain.

Aujourd'hui, je commets l'ultime sacrifice. Bientôt, nous sortirons du tramway, rejoindrons l'unique entrée de la ville et nous serons engloutis par la noirceur du Voile de Ténèbres. Cette perspective m'effraie, mais je ne crains rien aux côtés de Niamh. Elle me contamine de sa sérénité, comme si les risques que nous nous apprêtons à prendre s'apparentent à son quotidien. Moi, je m'en doute : je ne reviendrai pas du monde de l'obscur.

Je tire ma révérence, sans pour autant oublier mes quelques camarades, toujours vivants et qui, au moins, connaîtront la chaleur de l'astre jaune. Tahamt, mon plus vieil ami. Le plus fidèle, toujours prêt à m'aider même quand je refusai ses mille tentatives. Nous avons partagé l'avènement des Ténèbres, l'avons vécu unis,

main dans la main tout au long d’Aujourd’hui. Rien ne me rend plus fier que de m’être battu pour lui. On a partagé nos joies, nos peines, nos amours et nos emmerdes. L’éternel optimiste face à l’ineffable pessimiste. Même si je dois partir, Aujourd’hui, j’emmène un peu de Tahamt avec moi. Dans mes pensées. Dans mes souvenirs. Dans mon cœur. Mon ami : sois heureux, sois vivant ; pour le pauvre de moi, en mémoire de nous deux.

Les belles paroles me manquent pour louer mon bonheur d’avoir côtoyé Léanne. Mon premier amour, mon premier cœur brisé. J’ai tout gâché par égoïsme et aucune excuse ne saura me faire pardonner. Je suis désolé, malgré tout. Désolé d’avoir favorisé mes sorties avec les Chevaliers – mes envies suicidaires, comme tu les appelais ! – au lieu de notre idylle. Nos chemins se séparent, mais je ne crains pas de te laisser en arrière : Tahamt s’occupera de toi comme sa véritable Aoife. Il y met déjà tout son être. Sache que je ne t’oublierai pas. Tu me manqueras, qu’importe l’intensité du venin que je t’ai craché au visage lors de notre rupture et par la suite.

Mes plus jolies lettres, je les réserve pour Karah, ma « tatie digne de ce nom ». Celle qui m’a recueilli alors que le reste de ma famille tombait en ruine, à l’image de nos vies. La prêtresse des Chevaliers Vespéraux, tu nous as donné des responsabilités alors même que nous nous voyions déjà morts. Jamais tu n’as cessé d’y croire. Jamais tu n’as cessé de vouloir voir en moi le chef que tu désirais tant. Jusqu’à me donner le contrôle total, malgré le désastre qui en a résulté. J’aurais dû t’écouter plus souvent, suivre tes traces et me plier à tes exigences. Je paie le prix de mon arrogance, désormais, prêt à plonger dans la gueule du Diable pour t’offrir cette vie

merveilleuse dont tu es si nostalgique. Adieu, ma tante. Je te tire ma plus sincère révérence et t'attendrai de l'Autre-Côté.

J'enroule le crayon autour de mes doigts, j'ose à peine poser la mine presque épuisée contre le papier où je déverse les flots de mon cœur. Le dernier survivant. Kieran.

Nous défendons les faibles. Nous conjurons le Malin. Nous incarnons les préceptes ancestraux de la chevalerie. Malgré cela, Kieran, tu as ôté l'essence vitale de ma mère. Comment pourrais-je jamais t'appeler « mon père », à la lumière de ces événements ? Celle qui m'a mise au monde... qui t'a aimé de toute son âme. Quand mes yeux se posent sur Niamh, une bouffée d'amour me réchauffe tout entier, je n'imagine pas la blesser d'une quelconque façon. Alors planter un couteau dans son corps... Dans son cœur...

Pourtant... les milliers de morceaux éclatés lors de notre dispute me rappellent combien tu m'as manqué. Combien j'avais besoin de toi. Toutes ces larmes versées, toutes ces heures devant ton lit à attendre ton retour. Mon Chevalier. Celui qui devait me protéger. Celui qui devait m'aimer. Un ami loyal et un père à mes côtés. Une terrible désillusion... J'ai tant désiré une fin heureuse pour nous. Une accolade père-fils, des moments privilégiés sous le soleil où je t'aurais raconté les récits de mon existence, où nous aurions rattrapé le temps perdu et créé de nouveaux merveilleux souvenirs. Comme une famille. Mon papa... premier homme de ma vie. Dernier homme de mes nuits. Aujourd'hui, je pars. Sans vraiment te dire au revoir.

Je range mon carnet, mon crayon et j'ajuste Rébellion à ma taille. J'inspire une bouffée d'oxygène, plante une dernière fois mon regard dans les yeux tendres de Niamh. Elle descend la première du

tramway, sa queue projette un jet de lumière suffisant pour nous protéger des Ténèbres, mais nos précautions s'avèrent inutiles. Dehors, le reste n'est que silence. Les Ombres ont déserté les lieux, il ne reste que la noirceur de la nuit sans étoiles. La lune aussi est partie.

La main de Niamh attrape la mienne. Dans l'abîme, nous avançons. Jamais le monde ne m'a paru si silencieux. Il se montre si muet que j'entends les atomes en friction, proches de mes oreilles. L'atmosphère m'étouffe comme si le voile velouté des Ténèbres se refermait sur nous. Nos pas claquent sur le bitume ravagé, les plantes vénéneuses ont perdu une partie de leur éclat, fleurs occupées à se faner et à rentrer derechef dans la terre après des années d'épanouissement.

Je ne me leurre pas : les ruines resteront les mêmes après mon départ. Une cassure s'est opérée le jour de l'avènement de la Nuit Éternelle. La ville où je suis né est devenue l'ombre d'elle-même. J'y ai perdu tous mes repères, mon pilier, une vie simple et tracée vers un avenir rempli de soleil.

Dans le silence opaque de l'avenue de la Liberté que nous foulons enfin, je constate avec une surprise non feinte tous les points positifs que m'ont amené les Ténèbres : la vérité sur Helen, la personnalité de Kieran, l'existence de ma seconde mère. Malgré les cris, les rugissements de colère et les pleurs, j'ai réussi à me démarquer de Kieran pour devenir un homme à part entière, non plus lié à Hier, prêt à agir Aujourd'hui pour favoriser son avenir, Demain. Avec le recul nécessaire, je comprends pourquoi mes camarades et Karah s'évertuaient à m'appeler « gamin » à chacun de mes coups de sang où je les mettais en danger.

Nous dépassons la maison de mon enfance. J'y jette un œil morne, à la fois surpris et inquiet. Cet endroit, de mes joies et de mes pleurs, m'attire un pincement douloureux à la poitrine. Les souvenirs affluent, les paroles de mon père s'acharnent dans mon esprit, en commun accord avec la mélodie de la boîte à musique : « Tu sais qu'il n'y a pas de monstre dans ta chambre, n'est-ce pas ? ». Non. Juste des âmes en peine. L'une d'avoir assassiné, une autre d'avoir été tuée, la dernière d'avoir vécu sans sa mère.

Pris d'un accès de tristesse, je tourne la tête vers Niamh. Le fils de la lune. La fille du Diable. Ensemble, contre le temps, contre les mots, contre le monde. M'engouffrer dans les Enfers gelés ou volcaniques me paraît dérisoire tant que mon égérie guide mes pas. La fournaise m'est inconnue, le froid glacial un ennemi longtemps côtoyé, si bien que j'en connais tous les secrets. Nous n'osons prononcer le moindre mot, à appréhender les événements à venir.

À l'horizon, le Voile se dresse, mélancolique. Il cache l'entrée de la ville de toute sa largeur et de toute sa hauteur. Il m'impressionne toujours autant, surtout que j'ai évité de m'en approcher ces vingt dernières années. Plus question de faire marche arrière. Je serre la main de ma compagne plus fort, mes jointures blanchissent contre sa peau.

— On ne peut plus attendre, déclare-t-elle, brisant ainsi le silence.

J'acquiesce. Devant moi, le mur forme des vaguelettes comme un rideau sous la brise. C'est beau, hypnotique et, en même temps, une aura dévastatrice s'élève. Je ferme un instant les yeux, pour mieux la sentir. La douleur... la douleur des morts s'en échappe. Leurs cris écorchés parviennent à mes tympans, me glacent l'échine, j'en oublie de respirer.

Niamh me rappelle à elle. Je suffoque avant d'ouvrir les yeux à nouveau. Mon corps tremble de toute la sauvagerie avec laquelle j'ai été assailli. Les Ténèbres n'ont jamais été aussi effroyables.

— Sans toi, murmure Niamh, le soleil ne reviendra plus.

Elle a raison. Je dois m'évanouir dans les Enfers, plonger dans le néant. Rien de plus futile que combattre la mort. J'appartiens à l'autre monde. Ma mère. La lune. Le Diable. Ils m'attendent. Leur écho se réverbère autour de moi. Tout se passera bien, j'ai foi en Niamh. Mon Aoife. Ses lèvres déposent un baiser sur ma joue, elles remontent jusqu'à mon oreille, la mordille avec tendresse. Mes sens, à nouveau, s'éveillent. J'en oublie toute ma terreur.

— Me laisseras-tu seule dans le noir ?

Non. Jamais.

— Donne-moi juste un instant.

Un dernier instant. Dans ce monde qui m'a vu naître. Dans ce monde qui va me voir disparaître. Le cœur lourd, je sors mon journal et mon crayon au bord de l'agonie. Je caresse la reliure, heureux de ce cadeau et amoureux de ces pages noircies par mes émotions les plus fortes, les plus belles comme les pires. Mon histoire y est inscrite. Celle de mes mères. De Kieran. De ma tante et mes compagnons d'armes. Ces quelques lignes dérisoires racontent ma vie.

Je dépose mon memento à mes pieds, sur le bitume froid et craquelé où, peut-être, un jour prochain, quelqu'un le trouvera et daignera le lire. Pourquoi pas, même, le finir. Car je m'en vais, maintenant, et un propriétaire différent remplira la toute dernière page vierge. Celle avant le gribouillis qu'une main enragée a noirci.

Un homme ou une femme qui trouvera important de conter les jours et conter les nuits jusqu'à l'accomplissement de sa destinée.

Je me redresse alors, observe une dernière fois Monroe la Désolée, grande dame qui va me manquer, pour enfin ramener la lumière dans le noir. J'attrape à nouveau la main de Niamh, lui signifie d'un regard que je suis prêt à la suivre. Elle s'illumine d'une fierté et d'une détermination sans faille. Main dans la main, nous nous éloignons alors de mon journal, du boulevard, de Monroe la Blessée. Sans plus attendre, je pénètre le Voile dont la froideur épouvantable m'assaille et me cristallise les entrailles. Le monde tourbillonne autour de moi, la tête me tourne, je finis par fermer les yeux pour contenir la nausée. Parviendrais-je jamais à les rouvrir ? Oui, je les rouvrirai. Car celui qui erre dans les Ténèbres verra la lumière.

34. LE VENT FRAIS DU MATIN

Le soleil brille à nouveau sur Monroe, comme dans mon souvenir, mais je me prépare à rejoindre les Enfers pour te retrouver, mon tout petit. Les rayons tant attendus m'indiffèrent ; comment pourrait-il en être autrement si tu n'es pas là pour en profiter en ma compagnie ? On ne restera pas sur un échec, Cullen, je te le promets. Si la joie du retour des jours a occulté la tristesse de ta perte chez nos camarades, elle les rattrapera au triple galop d'ici peu.

À la lecture de ton journal, que j'ai ramassé aux portes de la ville ce matin, je m'étonne de tes doutes quant à ma fierté de t'avoir pour fils. Ce que tu as accompli dépasse le stade de la simple estime : Karah, radieuse, étend les bras, avide d'embrasser le soleil trop loin pour elle ; Tahamt et Léanne s'enlacent et se couvrent de baisers. Si tu les voyais... Qui d'autre que toi leur a jamais apporté une plus grande joie ?

Moi, je ne me réjouis pas : je pleure ton absence, je décante les informations contenues dans ton journal et m'en imprègne, je culpabilise de t'avoir jeté dans les bras des Ténèbres alors que mon unique but consistait à t'en éloigner. Quand j'ai mis la main sur ton

journal, je suis tombé à genoux. Le Voile de Ténèbres a disparu, aucun chemin ne mène à toi depuis Monroe et j'ignore où trouver la voie. Au-delà de l'entrée de la ville : des arbres déracinés, des plantes vénéneuses mourantes, de la neige noire et, plus loin encore j'imagine, des ruines. La Nuit Éternelle a tout détruit sur son passage et t'a avalé, mon fils.

J'ai échoué en tant que père, en tant que Chevalier et ancien chef de cette noble lignée. J'accepte d'en être le seul fautif. J'ai honte, incapable d'observer mon visage, ravagé par le temps et la maladie, dans un miroir. Mes remords me hantent, tout comme notre dernière altercation. Je revois la haine dévastatrice sur ton visage, ma mâchoire souffre encore de ton crochet du gauche.

Quoiqu'Helen t'ai raconté, sache que j'ai toujours agi dans ton intérêt. Dans un univers alternatif, je t'aurai parlé des combats de nos ancêtres, des origines de ta mère, de mon sacrifice vain et des complotistes qui désiraient notre mort. Depuis celle d'Helen, je t'ai appris le code d'honneur des Chevaliers et j'ai vu, à ton cou, le collier que je voulais t'offrir à Noël. Le symbole de la confrérie des Chevaliers Vespéraux. J'ai œuvré pour qu'un jour tu deviennes mon apprenti, puis un chef. Rien ne s'est passé comme prévu.

Ma rencontre avec Helen a ébranlé mes convictions, ta naissance m'a piqué dans mon ego, persuadé d'avoir été trompé. Je n'ai pas assez insisté, dans les Ténèbres, pour te faire comprendre combien je t'aime d'une force viscérale, même si on sait tous les deux que tu n'es pas mon fils biologique. Tes cheveux blancs, tes yeux argent, ta peau trop pâle, ta tache de naissance en forme de lune... incarnent les preuves de cette triste vérité. D'un autre côté, je n'ai jamais

écouté les balivernes d'Helen et j'ai renié en bloc ses allusions sur la lune comme étant ta seconde mère.

Les tensions entre nous se sont exacerbées, notre couple s'est brisé. Pas à cause de toi, non, mais à cause d'Helen. Elle discutait seule, me méprisait, passait ses journées dans ta chambre à te chantonner la même berceuse encore et encore. Si j'entrais, je subissais son courroux, au point de me rendre aux urgences pour soigner mes blessures. Je me suis mis à boire. Pour oublier. La violence, insidieuse, s'est installée dans notre quotidien. Je trouvais sans cesse une excuse pour contenter les médecins, mais rentrer chez moi relevait du supplice. La boule au ventre, je me demandai quand elle s'en prendrait à toi.

Je suis resté dans cet environnement pour toi. Helen ne te lâchait pas d'une semelle. La fuite n'était pas une option. Nous étions pris au piège, tous les deux. Mes craintes se sont vite confirmées. Plus le temps passait, plus Helen s'adonnait à d'étranges rituels. Ils avaient démarré, à mon insu, à la maison. D'abord quand je travaillais. Karah l'avait prise en flagrant délit, un après-midi et t'avais emmené chez elle. Le soir, j'avais retrouvé Helen en larmes, dévastée, dans ta chambre.

— Où est Cullen ? lui avais-je demandé, épouvanté.

Quand elle avait hoqueté la réponse, je m'étais rué chez ma sœur qui m'avait tout expliqué. J'avais tenté de calmer le jeu, mais j'avais bien compris ce qui se tramait : j'avais échoué dans les rôles de géniteur et de père ; Helen me traînait dans sa vie comme un boulet. Plus les jours passaient, plus elle t'emmenait dans les Ténèbres. Jusqu'au soir fatidique où, dans un cas de légitime défense, j'ai

porté le coup fatal à ta mère. À ma femme. Une histoire que je te raconterai lorsqu'on se retrouvera et que je serai prêt.

Cette nuit-là, j'ai enfin ressenti ce lien père-fils qu'il nous manquait depuis ta naissance. J'ai pris conscience de mon rôle paternel à ton égard et celui-ci m'a ramené dans le droit chemin. Il m'a rappelé l'importance de notre famille et l'héritage que je t'ai apporté par la suite.

Mentir sur la mort de ta mère, t'expliquer qu'elle nous avait quitté de son plein grè, m'avait permis d'éviter une confrontation avec un petit garçon trop jeune pour comprendre, mais avait accru ta peur de l'abandon, et ce malgré ma présence. Mon souhait consistait à te voir savourer ton enfance à pleines dents. Karah m'apportait une aide bienvenue la nuit, quand j'endossais mon manteau de Chevalier Vespéral pour traquer les adeptes de l'ombre.

Quand les Ténèbres sont tombées sur nous, j'ai découvert tout de suite qu'Helen cherchait à accomplir sa mission : t'enlever et t'amener dans les Enfers. Cette main fourchue que tu décris dans les premières lignes de ton journal représentait en fait la silhouette d'Helen et ses multiples tentacules. Je me rends compte de la position terrible dans laquelle je t'ai poussé : déchiré entre ton père et ta mère. Ma lumière s'est éteinte hier soir, quand tu as franchi le Voile avec Niamh. Je forcerai mon entrée dans les Enfers. Je te retrouverai, Cullen. Attends-moi.

Je referme le journal de Cullen tandis que le vent frais du matin me caresse le visage. Les papillons dansent dans mon ventre à la perspective de retrouver mon tout petit ; sentir sa chaleur, toucher ses mains, son visage dont chaque trait me manque plus que tout au monde. Le dernier mot peine à s'écrire, la mine rend l'âme. Je

dépose le carnet aux pages remplies sur une pierre de la façade de notre ancienne maison. Un sourire au coin des lèvres, les larmes dans le cœur, je garde la tête haute, prêt à tous les sacrifices pour retrouver ma raison de vivre. Tahamt, alors, vient me trouver. Je ne m'attendais pas à ce qu'il m'interpelle, mais il a un présent pour moi :

— On va le chercher, déclare-t-il, le cœur lourd. Y a mon frère et nos potes aussi, là-bas. On va tous les retrouver, hein ?

— C'est le but de la manœuvre, oui.

Mal à l'aise, il reprend :

— Léanne et moi, on sait pas se battre. Karah s'en sortira pas toute seule. T'auras besoin de ça.

Je baisse les yeux pour découvrir, dans sa main, une dague acérée dont les flammes sélénites lèchent la lame.

— Je l'ai appelée Légion.

Il renifle.

— Parce qu'on est nombreux.

Oui, comme les adeptes du «parent» de Niamh. On est nombreux à vouloir retrouver notre joyau, notre lumière. Pas celle du soleil, non, celle de l'amour filial, fraternel, amical. Je prends Légion dans la main, son poids plume me surprend. Tahamt a dû utiliser le reste de ses réserves sélénites pour la forger aussi vite.

— Merci. C'est parfait, avec mon bras en charpie. J'en ferai bon usage.

Je range la lame à ma ceinture. Les Enfers regretteront d'avoir oppressé l'Homme toutes ces années. Errer dans les Ténèbres aura

accru notre détermination. Une détermination à vivre. Une détermination à vaincre. Pour Aujourd'hui et la naissance de chaque nouvelle journée radieuse. Pour l'avenir. Pour Demain.

Les Chevaliers Vespéraux – Celui qui erre dans les Ténèbres

1.	Conter les jours	7
2.	Déjouer les tours du Malin.....	23
3.	Faire parler les pierres	33
4.	Le monstre de la colère.....	41
5.	Braver la nuit	49
6.	Terrain vague.....	59
7.	Ceux qui marchent dans les Ombres	67
8.	Boîte à musique.....	77
9.	Les vénérables guerriers.....	83
10.	Vulnérabilité	91
11.	Douce rêverie	97
12.	Hors saison	105
13.	L'Ombre dans la lumière	119
14.	Danser sous la pluie.....	127
15.	Vacarme	135
16.	À la merci de la meute.....	143
17.	L'étrangère	153
18.	Marc de café	165
19.	Trouver les mots.....	177
20.	Nuits blanches.....	185
21.	L'Âme d'un chef.....	195
22.	Son nom est Rébellion.....	203
23.	Circonstances atténuantes	213
24.	Les secrets du dernier matin	221
25.	Que jamais minuit ne vienne.....	231
26.	Au péril de la mer	239
27.	Nous qui n'étions rien.....	247
28.	Les éraflures.....	257
29.	La peau froide	265

30.	Une flamme qui vacille.....	273
31.	Petits monstres	281
32.	Les amants du clair de lune	295
33.	Tout n'est que silence.....	305
34.	Le vent frais du matin	313

Les éditions ECHO Éditions s'inscrivent dans une démarche de partage, afin de donner à tout un chacun la possibilité d'écrire et de promouvoir son œuvre, quel qu'en soit le genre :

- Roman, thriller
- Témoignage
- Société
- Technique & scientifique...

Plus d'informations ou envoi de manuscrit :

www.echo-editions.fr

ECHO Éditions, partenaire de l'Als~~o~~ce